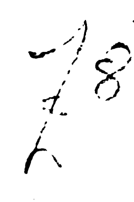
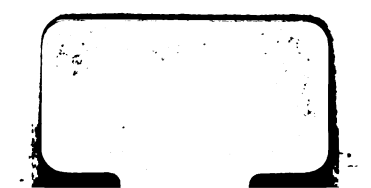


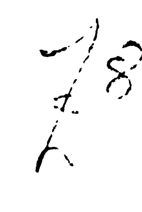

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



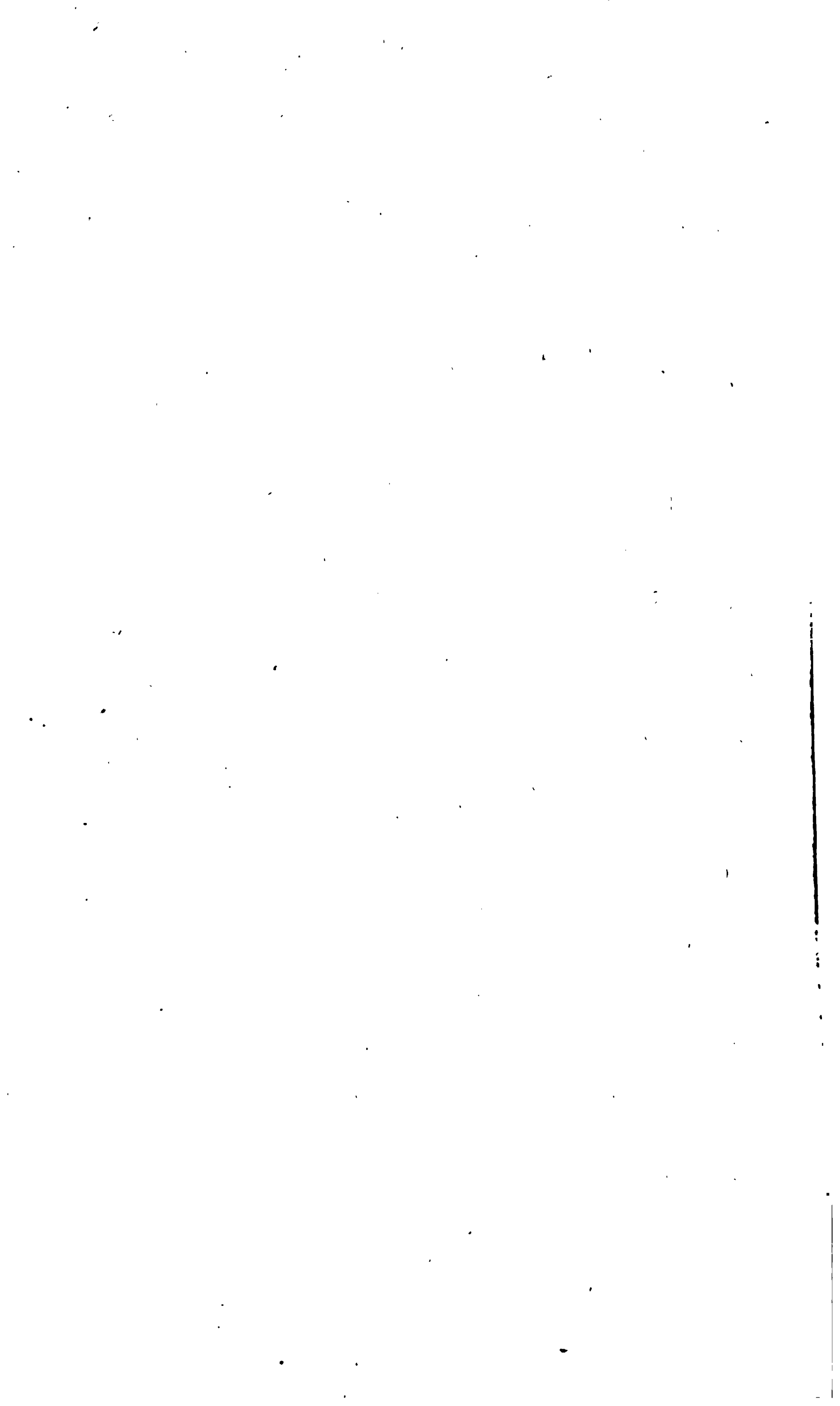


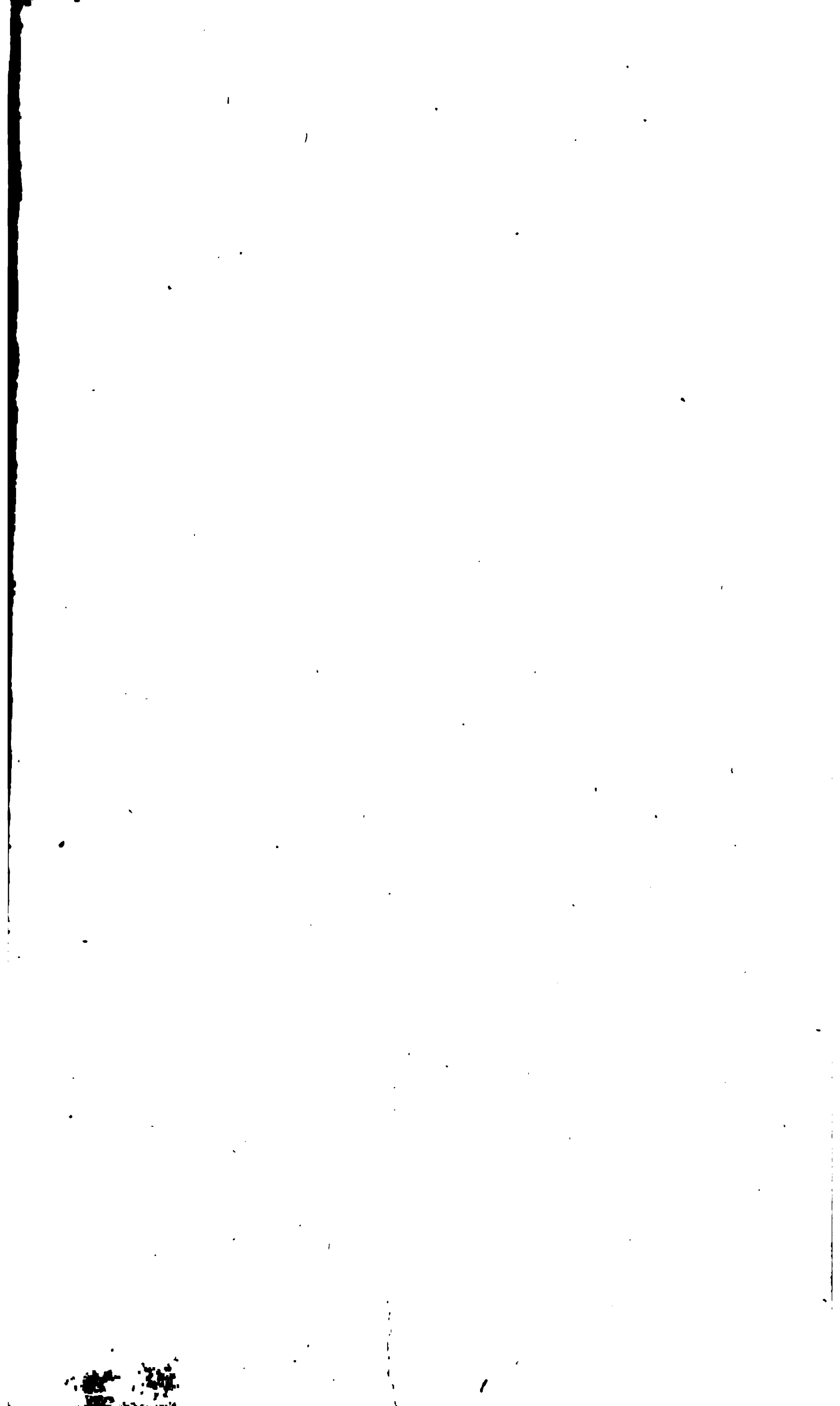


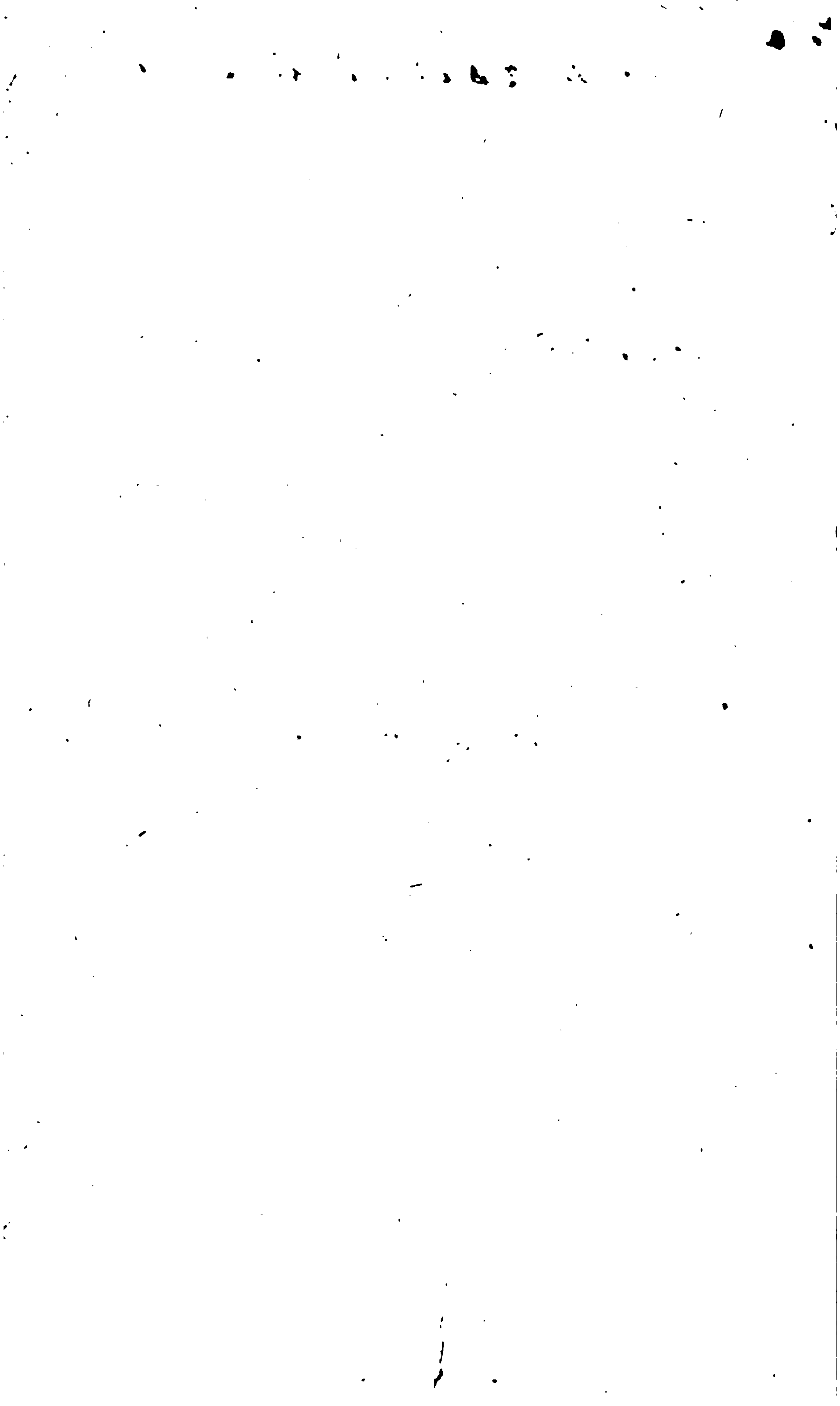

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA











MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC
DE S. SIMON,
OU
L'OBSERVATEUR
VÉRIDIQUE,
Sur le Règne de LOUIS *XIV, & ſur les premières époques des Règnes ſuivans.*

TOME PREMIER.

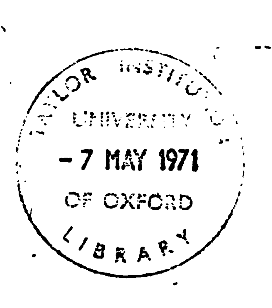


A LONDRES,

Et ſe trouve, A PARIS, chez BUISSON, Libraire rue des Poitevins.

Et A MARSEILLE, chez JEAN MOSSY, Pere & Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 7 MAY 1971
OF OXFORD
LIBRARY



AVIS
DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de cet Ouvrage, homme de qualité, attaché à la Cour de LOUIS XIV, avoit des mœurs auſtères, ainſi qu'une franchiſe peu commune, qui le rendoient très-ſévère dans ſes jugemens. Son pinceau eſt toujours ferme, quelquefois brûlant, plus ſouvent incorrect. Il écrit ſans ordre, & s'appeſantit ſur des diſcuſſions minutieuſes. Nous ne donnons qu'un extrait de ſes Mémoires ; mais nous avons conſervé ſcrupuleuſement ſes expreſſions, craignant d'ôter à l'éner-

gie du ſtyle, ce que nous aurions donné à la plus grande pureté du langage; mais on ſent que cette fidélité ne pouvoit s'étendre à conſerver ce qu'il y avoit de rebutant dans les détails, & de fatigant dans les redites.

Au reſte, cet Extrait, dans lequel nous n'avons pas écrit une ſeule phraſe, préſentera un Tableau naturel & très-intéreſſant, d'un Siècle qu'on pourroit appeller: les Temps héroïques de la France.

L'Auteur eſt mort dans un âge très-avancé, retiré de la Cour, & preſque ignoré, dans ſa Terre.

873



MÉMOIRES
DE MONSIEUR LE DUC DE S. SIMON,
Sur le Règne de LOUIS *XIV*, *&* *sur les premières Époques des Règnes suivans.*

LIVRE PREMIER,
DE LA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE DE LOUIS XIV.

PREMIÈRES ANNÉES DE LOUIS XIV.

LOUIS, Dauphin, nâquit à Saint-Germain en Laye, le 5 Septembre

1638, dans la vingt-troisième année du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche.

La Reine accoucha, le 21 Septembre de l'année suivante, d'un second fils, qui porta d'abord le nom de Duc d'Anjou, & qui fut MONSIEUR, Duc d'Orléans.

Le Roi Louis XIII étoit atteint, depuis quelques années, d'une maladie de langueur, qui lui fit sentir, vers le milieu d'Avril 1643, que sa mort approchoit. Il s'y prépara, & fit une Déclaration touchant la manière dont il vouloit que le Royaume fût gouverné, durant la minorité de son Successeur.

Louis XIII mourut un Vendredi, 14 de Mai 1643, dans la quarante-deuxième année de son âge, à pareil jour qu'étoit décédé Henri IV son Père.

Ainsi Louis XIV parvint au Trône

à l'âge de quatre ans, six mois & neuf jours.

La Reine-Mère se fit donner sans restriction, malgré le testament du feu Roi, la Régence du Royaume & la tutelle de son fils.

Le Cardinal Mazarin fut Surintendant de l'éducation de l'enfant Roi.

Le jeune Monarque fut retiré, en 1645, des mains des femmes, pour passer en celles des hommes. Il eut alors beaucoup de peine, suivant les Mémoires du tems, de ce qu'on ne lui faisoit plus de contes de peau-d'âne pour l'endormir.

La Porte, son premier Valet-de-Chambre, y substitua la lecture de l'Histoire de France par Mezerai.

Ce La Porte étoit un homme zélé pour l'instruction de son Maître. Ayant remarqué, à Ruel, que l'enfant affectoit, dans ses jeux, de faire le personnage de valet, il se mit dans son fauteuil,

le chapeau en tête, & joua le rôle de Roi. La Reine Mère, instruite par son fils de ce manque d'égards; le Valet-de-Chambre dit devant lui: » Puis-» que le Roi a choisi mon métier, n'est-» il pas raisonnable que je fasse le sien? » & en vérité, je ne perds pas au chan-» ge . . . . » Cette leçon lui fut sensible, & n'eut pas besoin d'être répétée.

Le Grand Condé, au retour d'une campagne de Flandres, où il avoit remporté une victoire, s'empressa de s'informer en secret du jeune Roi, Comme on lui répondit qu'il donnoit beaucoup d'espérance: „ Ah! vous me ravissez » » dit-il; car il y a plaisir d'obéir à un „ Prince qui s'y connoît.

On sait que l'affection extrême de la Reine pour le Cardinal, & la haine de la Cour & du peuple pour ce premier Ministre, excitèrent des troubles en France, soulevèrent les Parlemens,

armèrent les Princes, & firent errer la Régente, son Favori, & le Roi même, de ville en ville, dont les portes leur étoient souvent fermées.

Le Roi avoit atteint sa majorité ; mais il n'en avoit pas plus d'autorité, ni de crédit auprès de la Régente & du premier Ministre.

Ce Prince errant fut exposé au siège d'Estampes, où l'on tira plusieurs volées de canon, qui ne passèrent pas loin de lui, & dont il ne témoigna aucun effroi.

COMMENCEMENT DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

IL ne faut pas s'étendre davantage sur les premières années de Louis XIV.

Roi presqu'en naissant, étouffé par la politique de la Reine mère, qui vouloit gouverner; plus encore, par le vif intérêt du Cardinal Mazarin, qui vouloit toujours soutenir sa grandeur; asservi sous une main inflexible, tant que vécut ce premier Ministre; c'est autant de retranché sur le règne de ce Monarque.

Toutefois il pointoit sous le joug; il sentoit l'amour; il comprenoit que l'oisiveté étoit l'ennemie de la gloire; il avoit en vain essayé vers l'un & vers l'autre de foibles efforts; enfin ce jeune Monarque eut assez de sentimens pour se croire affranchi, à la mort de Mazarin, s'il n'eût pas assez de force pour se délivrer plutôt de sa domination.

Il prit dès-lors une résolution, mais qu'il ne put soutenir avec une constante fermeté, parce qu'il ne s'apperçut, presque pas dans l'effet, qu'elle lui échappât sans cesse; ce fut de gouverner par lui-même; ce fut la chose dont il se

piqua le plus, dont on le loua, & dont il se flatta.

Né avec un esprit médiocre, mais capable de se former, de se limer, de se rafiner, d'emprunter d'autrui, sans imitation & sans gêne, il profita infiniment d'avoir toujours vécu avec les personnes du monde qui avoient le plus d'esprit, & des plus différentes sortes, en hommes, & en femmes, de tout âge, de tout genre, & de tous personnages.

La première entrée de ce Roi, de 23 ans dans le monde, fut heureuse; il se vit environné d'hommes distingués de toute espèce. Ses Ministres étoient alors les plus habiles de l'Europe; ses Généraux les plus grands; les seconds, les meilleurs, & qui sont devenus de Capitaines à leur école: les noms illustres des uns & des autres ont passé comme tels à la postérité, d'un consentement unanime.

Les mouvemens dont l'Etat avoit été si furieusement agité, au-dedans & au-dehors, depuis la mort de Louis XIII, avoient composé une Cour d'habiles personnages, & de Courtisans raffinés.

MAISON DE LA COMTESSE DE SOISSONS.

LA Comtesse de Soissons, Nièce du Cardinal Mazarin, comme Surintendante de la Maison de la Reine, logeoit à Paris, aux Thuileries, où étoit la Cour, & y dominoit par son esprit & son adresse : c'étoit-là où se rassembloit tous les jours tout ce qu'il y avoit de plus distingué en hommes & en femmes, qui rendoient cette maison le centre de la galanterie de la Cour, & des intrigues & des menées de l'ambition ; elle étoit alors autant

prisée, comptée & respectée qu'elle a été depuis oubliée.

Ce fut dans cet important & brillant tourbillon que le Roi se jetta d'abord; il y prit cet air de politesse & de galanterie qu'il sut conserver toute sa vie. On peut dire qu'il étoit fait pour en imposer, & qu'au milieu de tous les autres hommes, sa taille, son port, sa beauté, le son de sa voix, l'adresse & la grace naturelle de toute sa personne, le firent distinguer jusqu'à sa mort, comme le Roi des Abeilles; & ne fût-il né que simple particulier, il auroit eu également le talent des fêtes, des plaisirs, de la galanterie, & de faire naître les plus grandes passions.

MADAME DE LA VALLIERE.

LA première inclination du Roi fut celle pour Madame de la Valliere. Arrachée à elle-même par ses propres yeux,

modeste, désintéressée, douce, bonne au dernier point, combattant sans cesse contre elle-même; victorieuse enfin de de son désordre, elle finit par fuir la Cour, & se consacrer à la plus dure & la plus sainte pénitence.

Ajoutons que ce Prince si foible eut cependant assez de force pour se défendre souvent de cette passion en faveur de la gloire.

PREMIER AGE DE CE RÈGNE.

BRILLANTES ÉPOQUES DE LA GLOIRE DE LOUIS XIV.

LA presséance solemnellement cédée par l'Espagne, & la satisfaction entière qu'elle fit par le Baron de Vatteville au Comte, depuis Maréchal d'Estrades, Ambassadeur des deux Couronnes, à Londres, & l'éclatante raison tirée de l'insulte faite au Duc de Créqui, Ambassadeur de France, par le Gouverneur de

Rome, par les parens du Pape, & par les Corſes de ſa garde, furent les premiers éclats de la grandeur de ce Règne.

Bientôt après, la mort du Roi d'Eſpagne fit ſaiſir à ce jeune Prince, avide de gloire, une occaſion de guerre dont les renonciations ſi récentes & ſi ſoigneuſement ſtipulées dans le contrat de mariage de la Reine ne purent le détourner.

Il marcha en Flandres. Ses conquêtes furent rapides. Le paſſage du Rhin fut ſignalé. La triple alliance de l'Angleterre, de la Suède & de la Hollande ne fit que l'animer; il alla prendre en plein hiver toute la Franche-Comté.

Tout étoit floriſſant dans l'État; tout y étoit riche: Colbert avoit mis les Finances, la Marine, le Commerce, les Manufactures, les Lettres même, au plus haut point; & ce ſiècle, ſemblable à celui d'Auguſte, produiſoit, à l'envi, des hommes illuſtres en tout genre, juſqu'à ceux même qui ne ſont bons que pour les plaiſirs.

RIVALITÉ DES MINISTRES.

CAUSE DE LA GUERRE.

LE Tellier & Louvois ſon fils, qui avoient le département de la guerre, frémiſſoient des ſuccès & du crédit de Colbert, & n'eurent pas de peine à mettre en tête au Roi une guerre nouvelle, dont les ſuccès cauſèrent une telle frayeur à l'Europe, que la France ne l'en a pu remettre qu'après y avoir penſé ſuccomber : elle en ſentira long-tems le poids & le malheur.

Telle fut la véritable cauſe de cette fameuſe guerre de Hollande, à laquelle le Roi ſe laiſſa pouſſer, & que ſon foible pour Madame de Monteſpan, rendit ſi funeſte à ſon État & à ſa gloire.

Tout conquis, tout pris, la ville d'Amſterdam prête à lui envoyer ſes clefs, le Roi cède à ſon impatience, quitte l'armée, vole à Verſailles, & détruit, en un inſtant,

tout le ſuccès de ſes armes. Il répara cette faute par une ſeconde conquête, en perſonne, de la Franche-Comté qui, pour cette fois, eſt demeurée à la France.

GUERRE DE FLANDRES.

CONSEIL DE GUERRE, SINGULARITÉS INTÉRESSANTES ET PEU CONNUES.

EN 1676, le Roi retourna en Flandres, prit Condé, & MONSIEUR s'empara de Bouchain. Les Armées du Roi & du Prince d'Orange s'approchèrent de ſi près, & ſi ſubitement, qu'elles ſe trouvèrent en préſence, & ſans ſéparation, près de la cenſe d'Hertebitte.

Il fut queſtion de décider ſi on donneroit bataille, & de prendre ſon parti ſur le champ. MONSIEUR n'avoit pas encore été joint à Bouchain; mais le Roi, ſans cela, étoit ſupérieur à l'armée ennemie. Les Maréchaux de Schomberg, d'Humières, de la Feuillade, de Lorge &c.,

s'assemblèrent à cheval autour du Roi, avec quelques-uns des plus distingués d'entre les Officiers-Généraux, & les principaux Courtisans, pour tenir une espèce de conseil de guerre. Toute l'armée crioit au combat, & tous ces Maréchaux voyoient bien ce qu'il y avoit à faire; mais la personne du Roi les embarrassoit; & bien plus Louvois qui connoissoit son maître, & qui cabaloit depuis deux heures, de sorte qu'on commençoit d'appercevoir où les choses en pouvoient venir.

Louvois, pour intimider l'assemblée, parla le premier en Rapporteur, & dissuada de donner bataille. Le Maréchal d'Humières, son ami intime, & le Maréchal de Schomberg qui le ménageoit fort, furent de son avis. Le Maréchal de la Feuillade, hors de mesure avec Louvois, mais favori qui ne connoissoit pas moins bien de quel avis il falloit être, après quelques propos douteux, conclut comme eux.

M.

M. de Lorge, inflexible pour la vérité, touché de la gloire du Roi, sensible au bien de l'État, mal avec Louvois comme le neveu, favori de M. de Turenne, tué l'année précédente, & qui venoit d'être fait Maréchal de France malgré le Ministre, & Capitaine des Gardes-du-Corps, opina de toutes ses forces pour la bataille; il en déduisit tellement les raisons, que Louvois même & les Généraux demeurèrent sans repartie. Le peu de ceux de moindre grade qui parlèrent après, osèrent encore moins déplaire à Louvois; mais ne pouvant affoiblir les raisons de M. le Maréchal de Lorge, ils ne firent que balbutier. Le Roi, qui écoutoit tout, prit encore les avis, ou plutôt simplement les voix, sans faire répéter ce qui avoit été dit par chacun; puis avec un petit mot de regret de se voir retenu par de si bonnes raisons, & du sacrifice qu'il faisoit de ses désirs, à ce qui étoit l'avantage de

l'État, tourna bride, & il ne fut plus question de bataille.

Le lendemain, & c'est de M. le Maréchal de Lorge que je le tiens, qui étoit la vérité même, à qui je l'ai ouï raconter plus d'une fois, & jamais sans dépit; le lendemain, dis-je, il eut occasion d'envoyer un trompette aux ennemis qui se retiroient; ils le gardèrent un jour ou deux dans leur armée. Le Prince d'Orange le voulut voir, & le questionna fort sur ce qui avoit empêché le Roi de l'attaquer, se trouvant le plus fort, les deux armées en vue, si près l'une de l'autre & en rase campagne, sans quoi que ce soit entre deux. Après l'avoir fait causer devant tout le monde, il lui dit avec un souris malin, pour montrer qu'il étoit bien averti, & pour faire dépit au Roi, qu'il ne manquât pas de dire au Maréchal de Lorge, qu'il avoit grande raison d'avoir voulu & si opiniâtrement soutenir la bataille;

que jamais lui ne l'avoit manqué si belle, ni ne s'étoit trouvé si aise que de se voir hors de la portée de recevoir le combat; qu'il auroit été battu sans ressource & sans pouvoir l'éviter, s'il avoit été attaqué, & il en déduisit en peu de mots les raisons.

Le Trompette tout glorieux d'avoir eu avec le Prince d'Orange un si long & si glorieux entretien, le débita, non-seulement à M. le Maréchal de Lorge, mais au Roi qui voulut le voir; & de là aux Maréchaux, aux Généraux, & à qui le voulut entendre; il augmenta ainsi le dépit de l'Armée, & en fit un grand à Louvois.

Cette faute, & ce genre de faute, ne fit que trop d'impression sur les Troupes, & excita par-tout de cruelles railleries dans le Public & dans les Cours Etrangères.

Le Roi ne demeura guère à l'Armée depuis; quoiqu'on ne fût qu'au mois de Mai, il s'en revint à la Cour.

L'année ſuivante, il retourna en Flandres : il prit Cambrai, & MONSIEUR fit le ſiège de St. Omer. Il fut au-devant du Prince d'Orange, qui venoit ſecourir la place, lui donna bataille près de Caſſel, & remporta une victoire complette, prit tout de ſuite St. Omer, puis alla rejoindre le Roi.

Ce contraſte fut ſi ſenſible au Monarque, que jamais, depuis, il ne donna d'Armée à commander à MONSIEUR. Tout l'extérieur fut parfaitement gardé; mais, dès ce moment, la réſolution fut priſe & toujours bien tenue.

L'année d'après, le Roi fit en perſonne le ſiège de Gand, dont le projet & l'exécution fut le chef-d'œuvre de Louvois. La paix de Nimègue mit fin, cette année, à la guerre avec la Hollande, l'Eſpagne, &c.; & au commencement de l'année ſuivante, avec l'Empereur & l'Empire.

SUITE DES GUERRES ET DES SUCCÈS DES ARMÉES DE LOUIS XIV.

L'Amérique, l'Afrique, l'Archipel, la Sicile ressentirent vivement la puissance de la France; & en 1684, Luxembourg fut le prix des retardemens des Espagnols à satisfaire à toutes les conditions de la paix.

Gênes bombardée se vit forcée à demander la paix par son Doge en personne, accompagné de quatre Sénateurs, au commencement de l'année 1685.

Depuis, jusqu'en 1688, le tems se passa dans le cabinet, moins en fêtes qu'en dévotions & en contraintes. Ici finit l'apogée de ce Règne, & le comble de gloire & de prospérité. Les grands Capitaines, les grands Ministres au dedans & au dehors n'étoient plus; mais il en restoit les Elèves.

Nous allons voir le second âge qui ne répondra guère au premier, mais qui, en tout, fut encore plus différent du dernier.

SECOND AGE DE CE RÈGNE.

ETRANGE CAUSE DE LA GUERRE DE 1688.

ANECDOTE DE LA FENÊTRE DE TRIANON.

LA guerre de 1688 eut une étrange origine, dont l'anecdote, également certaine & curieuse, est si propre à caractériser le Roi, & Louvois son Ministre, qu'elle doit tenir place ici.

Louvois, à la mort de Colbert, avoit eu la Surintendance des bâtimens. Le petit Trianon de Porcelaine, fait autrefois pour Madame de Montespan, ennuyoit le Roi, qui par-tout vouloit des Palais. Il s'amusoit fort à ses bâtimens. Il avoit aussi le compas dans l'œil pour la justesse, les proportions, la symétrie; mais le goût n'y répondoit pas.

Ce château ne faisoit que de sortir de dessous terre, lorsque le Roi s'apperçut d'un défaut à une croisée qui s'achevoit dans la longueur du rez-de-chaussée.

Louvois, qui naturellement étoit brutal, & de plus gâté jusqu'à souffrir difficilement d'être repris par son maître, disputa fort & ferme, & maintint que la croisée étoit bien. Le Roi tourna le dos, & alla se promener ailleurs dans le bâtiment.

Le lendemain il rencontra Le Notre, bon Architecte, fameux par le goût des jardins, qu'il a commencé à introduire en France, & dont il a poussé la perfection à un haut point; lui ayant demandé s'il avoit été à Trianon, il répondit que non. Le Roi lui expliqua ce qui l'avoit choqué, & lui dit d'y aller. Le lendemain, même question, même réponse; le jour d'après autant. Le Roi vit bien qu'il n'osoit s'exposer à trouver qu'il eût tort, ou à blâmer Louvois; il

ſe fâcha, & il lui ordonna de ſe rendre le lendemain à Trianon, où il iroit & où il feroit venir Louvois auſſi.

Il n'y eut plus moyen de reculer : le Roi les vit le lendemain tous les deux à Trianon. Il y fut d'abord queſtion de la fenêtre. Louvois diſputa : Le Notre ne diſoit mot. Enfin le Roi lui ordonna d'alligner, de meſurer & de dire après ce qu'il auroit trouvé. Tandis qu'il y travailloit, Louvois, en furie de cette vérification, grondoit tout haut, & ſoutenoit, avec aigreur, que cette fenêtre étoit en tout pareille aux autres. Quand tout fut bien examiné, il demanda à Le Notre ce qui en étoit, & Le Notre à balbutier. Le Roi ſe mit en colère, & ordonna à Le Notre de parler net. Alors Le Notre avoua que le Roi avoit raiſon, & dit ce qu'il y avoit trouvé de défectueux. Il n'eut pas plutôt achevé, que le Roi ſe tournant vers Louvois, lui dit qu'on ne pouvoit tenir à ſes opiniâtretés ; que ſans ſa remarque on auroit bâti tout de

travers, & qu'il auroit fallu tout abattre, aussi-tôt que le bâtiment auroit été achevé; en un mot il lui lava fortement la tête.

Louvois outré de cette sortie, & de ce que Courtisans, Ouvriers & Valets en avoient été témoins, arrive chez lui furieux; il y trouva St. Fouange, Villneuf, le Chevalier de Nogent, les deux Tilladets, quelques autres féaux intimes, qui furent bien alarmés de le voir en cet état.

» C'en est fait, leur dit-il, je suis perdu
» auprès du Roi de la façon dont il vient
» de me traiter pour une fenêtre. Je n'ai
» de ressources qu'en une guerre qui le
» détournera de ses bâtimens, & qui me
» rende nécessaire; & parbleu il l'aura.

En effet, quelques mois après, il tint parole; & malgré le Roi & les autres Puissances, il la rendit générale. Elle ruina la France au-dedans, ne l'étendit pas au-dehors malgré la prospérité de ses armes, & produisit au contraire des événemens honteux.

FAUTE INSIGNE,

QUI SAUVE L'ARMÉE ENNEMIE.

DE toutes les fautes, celle qui porta le plus à plomb ſur le Roi, fut celle commiſe dans la dernière campagne, qui ne dura pas un mois. Il avoit en Flandres deux armées formidables, ſupérieures du double au moins, à celle de l'ennemi, qui n'en avoit qu'une. Le Prince d'Orange n'en étoit qu'à une lieue, & Monſieur de Luxembourg, avec l'autre Armée, à une demi-lieue de celle du Roi, & rien entre les trois. Le Prince d'Orange ſe trouvoit tellement enfermé, qu'il s'eſtimoit ſans reſſource dans les retranchemens qu'il fit relever à la hâte autour de ſon camp, & en ſi grand danger, qu'il le manda à Vaudemont, ſon ami intime, à Bruxelles, durant quatre ou cinq fois, & qu'il ne voyoit nulle ſorte d'eſpérance d'échapper & de ſau-

ver ſon Armée. Rien ne la ſéparoit de celle du Roi que ſes mauvais retranchemens ; & rien de plus aiſé & de plus ſûr que de le forcer avec l'une des deux Armées, & de pourſuivre ſa victoire avec l'autre toute fraîche, & qui toutes deux étoient complettes, indépendantes l'une de l'autre, & bien pourvues de vivres & d'artillerie.

On étoit aux premiers jours de Juin ; & que ne promettoit pas une telle victoire au commencement d'une campagne ? Auſſi l'étonnement fut extrême & général dans les trois Armées, quand on y apprit que le Roi ſe retiroit, & faiſoit deux gros détachemens de preſque toute l'Armée qu'il commandoit en perſonne ; un pour l'Italie, l'autre pour l'Allemagne ſous MONSEIGNEUR.

M. de Luxembourg, qu'il manda le matin de la veille de ſon départ pour lui apprendre les nouvelles diſpoſitions, ſe jetta à ſes genoux, & les lui tint long-tems embraſſés pour l'en détourner,

& pour lui démontrer la facilité, la certitude & la grandeur du succès, en attaquant le Prince d'Orange. Il ne réussit qu'à importuner d'autant plus sensiblement, qu'il n'y eut pas un mot à opposer.

Ce fut une consternation dans les deux Armées qui ne peut se représenter. Jusqu'aux Courtisans, si aises d'ordinaire de retourner chez eux, ne purent contenir leur douleur. Elle éclata par-tout aussi librement que la surprise ; & à l'une & à l'autre succédèrent de fâcheux raisonnemens.

Le Roi partit le lendemain pour aller rejoindre Madame de Maintenon & les Dames, & retourner avec elles à Versailles pour ne plus revoir la frontière, ni l'Armée, que pour le plaisir & en tems de paix.

La victoire de Neerwinde que Monsieur de Luxembourg remporta six semaines après, sur le Prince d'Orange que la nature du terrein prodigieusement aidée de l'art avoit furieusement retranché,

renouvella d'autant plus les douleurs & les discours, qu'il s'en falloit de tout, que le poste de l'Abbaye de Parc ressemblât à celui de Neerwinde ; il s'en falloit presque de tout, que nous eussions les mêmes forces ; & plus que tout que faute de vivres & d'équipages suffisans d'artillerie, cette victoire pût être poursuivie.

Pour achever ceci tout à la fois, on sut que le Prince d'Orange, averti du départ du Roi, avoit mandé à Vaudemont, qu'il en avoit l'avis d'une main toujours bien sûre, & qui ne lui en avoit jamais donné de faux ; mais que pour celui-là, il ne pouvoit y ajouter foi, ni se livrer à l'espérance ; & par un second courrier, que l'avis étoit vrai que le Roi partoit, que c'étoit à une inconcevable résolution qu'il devoit uniquement une si inespérée délivrance. Le plus rare, c'est que Vaudemont, établi longtems depuis à notre Cour, l'a souvent conté à ses amis, même à ses compagnies,

& jusques dans le sallon de Marly.

PAIX DE RISWICH.

LA paix qui suivit cette guerre, & après laquelle le Roi & l'Etat, aux abois, soupiroient depuis long-tems, fut honteuse. Il fallut en passer par ce que Monsieur de Savoie voulut, pour le détacher de ses alliés, & reconnoître enfin le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, après une si longue suite d'efforts, de haine & de mépris personnels, & recevoir encore Portland, son Ambassadeur, comme une espèce de divinité. Notre précipitation nous coûta Luxembourg, & l'ignorance Militaire de nos Plénipotentiaires, qui ne fut point éclairée du cabinet, donna aux ennemis de grands avantages pour former leurs frontières. Telle fut la paix de Riswich, conclue en Septembre 1691.

Le repos des armes ne fut guère que

de trois ans. On ſentit cependant toute la douleur de la reſtitution des pays & des places que nous avions conquiſes, avec le poids de tout ce que la guerre avoit coûté.

Ici ſe termine le ſecond âge de ce Règne.

TROISIÈME AGE DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

LE troiſième âge s'ouvrit par un comble de gloire & de proſpérités inouies. Le tems en fut court; il énivra, & prépara d'étranges malheurs, dont l'iſſue a été une eſpèce de miracle. D'autres ſortes de malheurs accompagnèrent & conduiſirent le Roi au tombeau. Heureux s'il n'eût ſurvécu que peu de mois, à l'avènement de ſon petit-fils, à la totalité de la Monarchie d'Eſpagne,

dont il fut d'abord en possession, sans coup férir !

Cette dernière époque est encore si proche de ce tems, qu'il n'y a pas lieu de s'y étendre ; mais le peu qui a été retracé du Règne du feu Roi étoit nécessaire, pour mieux faire entendre ce qu'on va dire de sa personne.

PORTRAIT ET CARACTÈRE DE LOUIS XIV.

SON PEU D'INSTRUCTION. SES PRÉJUGÉS.

IL faut le dire, l'esprit du Roi étoit au-dessous du médiocre, mais très-capable de se former. Il aima la gloire, & voulut l'ordre & la règle ; il étoit né sage, modéré, secret, maître de ses mouvemens & de sa langue ; de lui-même il étoit bon & juste ; & Dieu lui

avoit donné assez de talens pour un bon Roi, & même un assez grand Roi. Tout le mal lui vint d'ailleurs.

Sa première éducation fut négligée. On lui a souvent ouï parler de ces tems avec amertume, jusques-là qu'il racontoit qu'on le trouva un soir tombé dans le bassin du Palais Royal, à Paris, où la Cour demeuroit alors.

Il fit quelquefois, en public, de fortes méprises. Monsieur de la Feuillade, plaignant exprès, devant lui, le Marquis de Resnel (qui fut tué depuis, étant Lieutenant-Général & Mestre de Camp Général de la Cavalerie) de n'avoir pas été Chevalier de l'Ordre en 1661, le Roi pensa; puis dit, avec mécontentement, qu'il falloit aussi se rendre justice.

Resnel étoit Clermont-Gallerande, ou d'Amboise; & le Roi, qui depuis, n'a été rien moins que délicat là-dessus, le croyoit un homme de fortune. De

De cette même Maison étoit Monglat, Maître de sa Garde Robe, qu'il traitoit bien, & qu'il fit Chevalier de l'Ordre en 1661; qui a laissé de très-bons Mémoires. Monglat avoit épousé la fille du Chancelier de Cheverni. Leur fils unique porta, toute sa vie, le nom de Cheverni, dont il avoit la terre, & passa sa vie à la Cour. Ce nom de Cheverni trompa le Roi; il le crut peu de chose; il n'avoit point de charge, & ne put être Chevalier de l'Ordre. Le hasard détrompa le Roi, à la fin de sa vie.

St. Herem avoit passé sa vie dans la Charge de Grand Louvetier, puis Gouverneur & Capitaine de Fontainebleau; mais il ne put être Chevalier de l'Ordre. Le Roi, qui le savoit beau-frère de Courtin, Conseiller d'Etat, le crut par-là un homme de fortune: cependant il étoit Montmorin, & le Roi ne le sut que fort tard, par M. de la Ro-

chefoucault ; encore fallut-il expliquer quelles étoient ces Maisons que leur nom ne lui apprenoit pas.

Il sembleroit, par ces exemples, que le Roi auroit aimé la grande Noblesse, & qu'il ne lui en vouloit pas égaler d'autre. Sa condescendance pour ses Ministres, dont quelques-uns haïssoient & rabaissoient, pour s'élever, tout ce qu'ils n'étoient pas, & ne pouvoient être, l'avoient mis en garde contre la naissance distinguée, même contre le mérite transcendant.

On s'apperçut qu'il avoit plus de foible que de goût pour la gloire. Trop sensible à la flatterie, c'étoit par elle qu'on s'approchoit de lui ; & ceux qu'il aima n'en furent redevables qu'à heureusement remontrer, & à ne se jamais lasser en ce genre.

C'est ce qui donna tant d'autorité à ses Ministres, par les occasions continuelles qu'ils avoient de l'encenser, sur-tout de lui attribuer toutes choses, & de feindre

de les avoir apprises de lui. La souplesse, l'air dépendant de lui, étoient les uniques voies de lui plaire. Pour peu qu'on s'en écartât, on n'y revenoit plus; & c'est ce qui acheva la ruine de Louvois.

SUITE DU CARACTÈRE DE LOUIS XIV.

CE poison de la flatterie ne fit que s'étendre; il parvint jusqu'à un comble incroyable, dans un Prince qui n'étoit pas dépourvu d'esprit, & qui avoit de l'expérience.

Lui-même, sans avoir ni voix ni musique, chantoit les endroits les plus à sa louange, des prologues d'opéra. On l'y voyoit se complaire; & jusqu'à ses soupers publics au grand couvert, où il avoit quelquefois des violons, il chantonnoit entre ses dents les mêmes louanges, quand on jouoit les airs qui étoient faits dessus.

De-là ce désir de gloire qui l'arrachoit par intervalles à l'amour; de-là cette

facilité à Louvois de l'engager dans de grandes guerres, tantôt pour culbuter Colbert, tantôt pour se maintenir, ou s'accroître ; & de lui persuader, en même tems, qu'il étoit plus grand Capitaine qu'aucun de ses Généraux, & pour les projets & pour les exécutions ; à quoi les Généraux se prêtoient quelquefois eux-mêmes pour plaire au Roi.

Il s'approprioit tout, avec une facilité & une complaisance admirable en lui-même, & se croyoit tel qu'ils le dépeignoient en parlant. De-là ce goût de revues ; ce goût de faire des siéges, de s'y faire retenir, afin d'étaler sa capacité, sa prévoyance, sa vigilance, ses fatigues, auxquelles son corps robuste, & admirablement conformé, étoit merveilleusement propre, sans souffrir de la faim, de la soif, du froid, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais tems.

Il étoit sensible aussi à entendre admirer, le long des camps, son grand air & sa bonne mine, son adresse à cheval, & tous ses travaux.

C'étoit de ses Campagnes & de ses Troupes qu'il entretenoit le plus souvent sa société intime ; il parloit bien, en bons termes, avec justesse ; il racontoit mieux qu'homme du monde. Ses discours les plus communs n'étoient jamais dépourvus d'une naturelle & sensible majesté.

Cependant son esprit se plut en toutes sortes de détails. Il entra sans cesse dans ceux, des Troupes ; des habillemens, armemens, évolutions, exercice, discipline ; en un mot, de toutes sortes : il ne s'occupoit pas moins de ses bâtimens de sa maison civile, de ses extraordinaires de bouche. Il croyoit toujours apprendre quelque chose aux plus habiles, qui recevoient en novices des leçons qu'ils savoient par cœur depuis long-tems.

Les pertes de tems, qui paroissoient au Roi avoir tout le mérite d'une application continuelle, étoient le triomphe de ses Ministres, qui, avec un peu d'art

& d'expérience à le tourner, faisoient venir comme de lui, ce qu'ils vouloient eux-mêmes ; & qui le conduisoient selon leurs vues, & trop souvent selon leur intérêt, tandis qu'ils s'applaudissoient de le voir se noyer dans ces détails.

La vanité & l'orgueil du rang, qui vont toujours croissant, qu'on nourrissoit, & qu'on augmentoit sans cesse en lui, sans même qu'il s'en apperçût, & jusques dans les chaires par les Prédicateurs en sa présence, devinrent la base de l'exaltation de ses Ministres par-dessus toute autre grandeur.

AUDIENCES DE LOUIS XIV.

Le plus grand Seigneur, comme le plus subalterne de tous les états, parloit librement au Roi, allant ou revenant de la messe, passant d'un appartement à un autre, ou allant monter en carosse; les plus distingués, même quelques autres,

à la porte de ſon cabinet, mais ſans oſer l'y ſuivre : c'eſt à quoi ſe bornoit la facilité de ſon accès.

Ainſi on ne pouvoit s'expliquer qu'en deux mots, d'une manière fort incommode, & toujours entendue de ceux qui environnoient le Roi ; ou, ſi on étoit plus connu de lui, dans ſa perruque ; ce qui n'étoit pas plus avantageux.

La réponſe ſûre étoit un *je verrai*, utile à la vérité pour s'en donner le tems, mais ſouvent peu ſatisfaiſante ; moyennant quoi tout paſſoit néceſſairement par les mains des Miniſtres, ſans qu'il pût jamais y avoir d'éclairciſſemens ; ce qui les rendoit les maîtres de tout ; & le Roi le vouloit bien, ou ne s'en appercevoit pas.

D'audiences à eſpérer dans ſon cabinet, rien n'étoit plus rare, même pour les affaires du Roi, dont on avoit été chargé ; jamais, par exemple, à ceux qu'on envoyoit ou qui revenoient d'emplois étrangers ; jamais un Officier-gé-

néral, ſi on en excepte certains cas particuliers & peu fréquens ; & encore, mais peu ſouvent, quelques-uns de ceux qui étoient chargés de ces détails de Troupes où le Roi ſe plaiſoit tant ; de courtes inſtructions aux Généraux d'Armée qui partoient, & en préſence du Secrétaire d'Etat de la guerre ; de plus courtes à leur retour ; quelquefois, ni en partant ni en revenant.

Jamais de lettres d'eux, qui allaſſent directement au Roi, ſans paſſer auparavant par le Miniſtre, ſi on en excepte quelques occaſions infiniment rares & momentanées ; & le ſeul Maréchal de Turenne, ſur la fin, qui ouvertement brouillé avec Louvois, & brillant de gloire & de la plus haute conſidération, adreſſoit ſes dépêches au Cardinal de Bouillon, qui les remettoit directement au Roi, & qui n'en étoient pas moins vues après par le Miniſtre, avec lequel les ordres & les réponſes étoient concertés.

La vérité est cependant que, quelque jaloux que fût le Roi de sa grandeur & de son autorité, qui avoient étouffé toute autre considération en lui, il y avoit à gagner dans ses audiences, quand on pouvoit les obtenir, & qu'on savoit s'y conduire avec tout le respect dû à la royauté.

Je puis parler de ces audiences d'après ma propre expérience. Là, quelque prévenu que fût le Roi, quelque mécontentement qu'il crût avoir lieu de sentir, il écoutoit avec patience, avec bonté, avec envie de s'éclaircir & de s'instruire; il n'interrompoit que pour y parvenir. On y découvroit un esprit d'équité & de désir de connoître la vérité; & cela jusqu'à la fin de sa vie. Là, tout pouvoit se dire, pourvu, encore une fois, que ce fût avec cet air de soumission, de respect, de dépendance, sans lequel on se seroit encore plus perdu qu'auparavant; mais avec lequel aussi, en disant vrai, on interrompoit le Roi à

son tour ; on lui nioit crûment des faits qu'il rapportoit ; on élevoit le ton au-dessus du sien en lui parlant ; & tout cela, non-seulement, sans qu'il le trouvât mauvais ; mais se louant après de l'audience qu'il avoit donnée, & de celui qui l'avoit eue ; se défaisant des préjugés qu'il avoit pris, ou des faussetés qu'on lui avoit imposées, & le marquant après par ses traitemens.

Aussi les Ministres avoient-ils grand soin d'inspirer au Roi de l'éloignement d'en donner, à quoi ils réussirent, comme dans tout le reste. C'est ce qui rendoit les charges, qui approchoient de la personne du Roi, si considérables, & ceux qui les possédoient si considérés, & des Ministres même, par la facilité qu'ils avoient de parler au Roi seul, sans s'éfaroucher d'une audience qui étoit toujours sûre, & de l'obtenir librement, & sans qu'on s'en apperçût, quand ils en avoient besoin ; sur-tout les grandes entrées étoient, par cette même raison,

le comble des graces, encore plus que de la diſtinction. C'eſt ce qui, dans les grandes récompenſes des Maréchaux de Boufflers & de Villars, les fit mettre de niveau à la Pairie, & leur fit accorder la ſurvivance de leurs Gouvernemens à leurs enfans tous jeunes, dans le tems que le Roi n'en donnoit plus à perſonne.

GUERRE DE HOLLANDE.

INIMITIÉ PERSONNELLE DU PRINCE D'ORANGE ET DE LOUIS XIV.

LA guerre de Hollande en 1670, effraya toute l'Europe pour toujours, par le ſuccès que le Roi y eut, & qu'il abandonna. Elle fit revivre le parti du Prince d'Orange, perdit le parti républicain, donna aux Provinces-Unies le Chef le plus dangereux par ſa capacité, ſes vues, ſa ſuite, ſes alliances, qui, par le refus ſuperbe qu'il fit de l'ainée des filles naturelles de Louis XIV, le piqua au plus

vif, jusqu'à n'avoir pu se l'adoucir dans la suite par la longue continuité de ses respects, de ses désirs, de ses démarches; qui, par le désespoir de ce mépris, devint son plus personnel & son plus redoutable ennemi, & qui sut en tirer de si prodigieux avantages, quoique toujours malheureux à la guerre contre lui.

Son coup d'essai fut la fameuse ligue d'Ausbourg, qu'il sut former de la terreur qu'avoit inspirée la puissance de la France, qui nourrissoit chez elle un plus cruel ennemi. C'étoit Louvois, l'auteur & l'ame de toutes les guerres, parce qu'il en avoit le département, & parce que jaloux de Colbert, il le vouloit perdre, en épuisant les finances, & le mettant à bout.

Colbert trop foible pour pouvoir détourner la guerre, ne voulut pas succomber. Ainsi à bout d'une administration sage, mais forcée, & de toutes les ressources qu'il avoit pu imaginer, il renversa enfin ses anciennes & vénéra-

bles barrières, & leur ruine devint nécessairement celle de l'Etat, & l'a peu-à-peu réduit aux malheurs qui ont tant de fois épuisé les particuliers, après avoir ruiné le Royaume.

C'est ce qu'opérèrent ces corps d'armées & ces troupes sans nombre, qui accablèrent d'abord les ennemis, mais qui leur apprirent enfin à avoir des armées aussi nombreuses que les nôtres; & tandis que l'Allemagne & le Nord étoient inépuisables en hommes, la France se dépeupla.

Ce fut la même jalousie qui écrasa la Marine dans un Royaume flanqué des deux mers, parce qu'elle étoit florissante sous Colbert & son fils; ce fut ce qui empêcha l'exécution d'un sage projet à la Hogue, pour s'assurer d'une retraite dans la Manche: faute énorme qui, bien des années après, coûta, au même lieu de la Hogue, la perte d'une Flote nombreuse que la France avoit remise enfin en mer avec tant de dépenses; ce fut cette même ja-

lousie qui anéantit la Marine, & ne lui laissa pas le tems, après avoir été si cherement relevée, de ranimer le Commerce, la source des richesses, & pour ainsi dire, l'ame d'un Etat, dans une si heureuse position entre les deux mers.

Cette même jalousie de Louvois, contre Colbert, dégoûta le Roi des négociations, dont le Cardinal de Richelieu estimoit l'entretien si nécessaire, aussi bien que la Marine & le Commerce, parce que toutes les trois étoient entre les mains de Colbert & de Croissy son frère, à qui Louvois ne destinoit pas la dépouille du sage & de l'habile Pomponne, quand il se réunit à Colbert pour le faire chasser.

GUERRE DE LA FRANCE, CONTRE L'EMPIRE, L'ANGLETERRE, LA HOLLANDE, &c.... QUELLE EN FUT LA CAUSE SECRETTE.

CE fut dans cette triste situation intérieure, que la Fenêtre de Trianon fit,

comme on l'a dit plus haut, la guerre de 1688, que le Roi fut d'abord détourné par Louvois de ne rien croire des avis de Davaux, Ambaſſadeur en Hollande, & d'autres qui mandoient de la Haye poſitivement, & de pluſieurs endroits, le projet & les préparatifs de la révolution d'Angleterre. Il fit ſortir nos Armées, qui étoient en Flandres, pour les porter ſur le Rhin, & par là, il ſut embarquer ſûrement la guerre.

Louvois frappa ainſi deux coups à la fois pour ſes vues perſonnelles; il s'aſſura, par cette expreſſe négligence, d'une longue & forte guerre avec la Hollande & l'Angleterre, où il étoit bien aſſuré que la haine invétérée du Roi pour la perſonne du Prince d'Orange, ne ſouffriroit jamais ſa grandeur & ſon établiſſement ſur les ruines de la religion catholique & de Jacques II. ſon ami perſonnel, tant qu'il pourroit eſpérer de renverſer l'un & de rétablir l'autre; en même tems, il profita de la mort de l'E-

lecteur

lecteur de Cologne, qui ouvroit la dispute de l'élection en sa place, entre le Prince Clement de Bavière son neveu, & le Cardinal de Furtemberg son Coadjuteur, portés chacun ouvertement par l'Empereur & par la France; & sous ce prétexte, il persuada au Roi d'attaquer l'Empereur & l'Empire par le siège de Philisbourg; & pour rendre cette guerre plus animée & plus durable, il fit brûler Wormes, Spire & tout le Palatinat, jusqu'aux portes de Mayence, dont les Troupes du Roi s'emparèrent.

Après ce subit début, & certain par là de la guerre avec l'Empereur, l'Empire, l'Angleterre & la Hollande, l'intérêt particulier de la faire durer, lui fit changer le plan de son théâtre. Il comprit que l'Allemagne dénuée de places, & pleine de Princes, dont les médiocres Etats dépourvus n'auroient pû la soutenir, le menaçoit de ce côté d'une paix trop prompte, malgré la fureur qu'il y avoit allumée par ses cruelles inscendies;

la Flandre, au contraire, étant hérissée de places, après une déclaration de guerre, il n'étoit pas aisé d'y pénétrer.

Ce fut donc de la Flandre dont il persuada au Roi de faire le vrai théâtre de la guerre, d'y porter les plus grands efforts, & rien en Allemagne qu'une Armée d'observation & de subsistance.

Il se flatta de conquérir des places en personne, de châtier une autrefois les Hollandois, qui venoient de mettre le Prince d'Orange sur le Trône du Roi Jacques, refugié en France avec sa famille, & engagea ainsi une guerre à ne point finir, tandis qu'elle eût été courte avec l'Empereur & l'Empire, en portant brusquement dans le milieu de l'Allemagne, & demeurant sur la défensive en Flandre, où les Hollandois contens de leurs succès en Angleterre, n'auroient pas songé à faire des progrès parmi tant de places.

Mais ce ne fût pas tout; Louvois voulut être exact à sa parole. La guerre

qu'il venoit d'allumer ne lui suffit pas ; il la dirigea contre toute l'Europe.

INTRIGUES DE LOUVOIS CONTRE LE DUC DE SAVOIE.

L'Espagne, inséparable de l'Empereur, & même des Hollandois, à cause de la Flandre Espagnole, s'étoit déclarée. Ce fut un prétexte pour des projets sur la Lombardie ; & ces projets en servirent d'un autre pour faire déclarer le Duc de Savoie.

Ce Prince ne désiroit que la neutralité, & comme le plus foible, de laisser passer par son pays, à petites bandes limitées avec ordre & mesure, ce qu'on auroit voulu, en payant.

Cela étoit bien difficile à refuser ; aussi Catinat sur la frontière, avec les Troupes destinées à ce passage, eut-il ordre d'entrer en négociation ; Mais à mesure qu'elles avançoient, Louvois deman-

doit davantage, & envoyoit d'un courrier à l'autre des ordres si contradictoires, que Monsieur de Savoie, ni Catinat même, n'y comprenoient rien.

M. de Savoie prit le parti d'écrire au Roi, pour lui demander ses volontés à lui-même & s'y conformer. Ce n'étoit pas le compte de Louvois, qui vouloit forcer ce Prince à la guerre.

Il osa supprimer la lettre au Roi, & faire, à son insu, des demandes si exhorbitantes, que les accorder & livrer tous ses Etats à la discrétion de la France, étoient la même chose.

Le Duc de Savoie se récria; & offensé de ne pouvoir recevoir de réponse du Roi à lui directe, il se plaignit fort haut. Louvois en prit occasion de le traiter avec insolence, de le forcer par mille affronts, à plus que de simples plaintes, & là-dessus fit agir Catinat hostilement, qui ne pouvoit comprendre le procédé du Ministre, puisque, sans guerre avec

la Savoie, il obtenoit au-delà de ce qu'il pouvoit propoſer.

Pendant cette étrange manière de négocier, l'Empereur, le Prince d'Orange, les, Hollandois, qui regardoient avec raiſon la jonction du Duc de Savoie dans leur parti comme une choſe capitale, ſurent en profiter. Ce Prince ſe ligua donc avec eux par force de dépit; il devint, par ſa ſituation, l'ennemi de la France le plus couteux & le plus redoutable; & c'eſt ce que Louvois vouloit, & ce qu'il fit opérer.

CARACTÈRE DE LOUVOIS.

SES QUALITÉS SON AMBITION.

TEL fut l'aveuglement du Roi. Telle la hardieſſe, l'adreſſe, la formidable autorité d'un Miniſtre le plus éminent pour les projets & pour les exécutions; mais le plus funeſte pour diriger en premier; qui, ſans être premier Miniſtre, abattit

tous les autres, sut mener le Roi où, & comme il voulut, & devint en effet le maître. Il eut la joie de survivre à Colbert & à Seignelay ses ennemis, & longtems ses rivaux. Cette joie fut de courte durée : l'épisode de la disgrace & de la fin d'un si célèbre Ministre est trop curieuse pour devoir être oubliée, & ne peut être mieux placée qu'ici. Quoique je ne fisse que de poindre, quand elle arriva, & de poindre encore dans le domestique, j'en ai été si bien informé depuis, que je ne craindrai pas de raconter ici ce que j'en ai appris des sources & dans la plus exacte vérité, parce qu'elles n'y étoient en rien intéressées.

La fenêtre de Trianon a montré un échantillon de l'humeur de Louvois ; à cet humeur qu'il ne pouvoit contraindre, il joignoit un ardent désir de grandeur & de prospérité pour son maître & pour sa gloire, ce qui étoit le fondement & la plus assurée protection de sa propre fortune & de son énorme autorité.

PROJET CRUEL DE LOUVOIS. COLÈRE FURIEUSE DU ROI CONTRE CE MINISTRE.

LOuvois, non-content des terribles exécutions du Palatinat, voulut encore brûler Trèves ; il le proposa au Roi comme plus nécessaire encore que ce qui avoit été exécuté à Wormes & à Spire, dont les ennemis avoient fait leurs places d'armes, & qui en feroient une à Trèves dans une position à notre égard bien plus dangereuse. La dispute s'échauffa, sans que le Roi pût ou voulût être persuadé. On peut juger qu'après sa sortie, Madame de Maintenon n'adoucit point les choses.

A quelques jours delà, Louvois qui avoit le défaut de l'opiniâtreté, & la confiance d'emporter toujours ce qu'il vouloit, vint, à son ordinaire, travailler, avec le Roi, chez Madame de

Maintenon. A la fin du travail, il lui dit qu'il avoit senti que le scrupule étoit la seule raison qui l'eût retenu de consentir à une chose aussi nécessaire à son service, qu'étoit l'incendie de Trèves; qu'il croyoit lui en rendre un essentiel que de l'en délivrer, en s'en chargeant lui-même; & que pour cela, sans lui en avoir voulu parler, il avoit dépêché un courrier, avec l'ordre de brûler Trèves, à son arrivée.

Le Roi fut à l'instant, & contre son naturel, si transporté de colère qu'il se jetta sur les pincettes de la cheminée, & en alloit charger Louvois sans Madame de Maintenon, qui se jetta aussitôt entre deux, en s'écriant! » Ah! Sire, » qu'allez-vous faire? » & lui ôta les pincettes des mains. Louvois cependant gagnoit la porte; le Roi cria après lui pour le rappeller, & lui dit, les yeux étincelans de fureur. « Dépêchez un » courrier, tout de suite, avec un contre- » ordre, & qu'il arrive à tems; & sa-

» chez que votre tête en répond, si on
» brûle une seule maison. »

Louvois, plus mort que vif, s'en alla sur le champ : ce n'étoit pas dans l'impatience de dépêcher le contre-ordre. Il s'étoit bien gardé de laisser partir le premier courrier. Il lui avoit donné ses dépêches, portant l'ordre de l'incendie; mais il lui avoit ordonné de l'attendre tout botté au retour de son travail ; il n'avoit osé hasarder cet ordre, après la répugnance & le refus du Roi à y consentir ; & il crut, par cette ruse, que le Roi pourroit être fâché ; mais que ce seroit tout. Si la chose se fût ainsi passée, il faisoit partir le courrier, en revenant de chez lui.

Il n'eut donc que la peine de reprendre ses dépêches, & de faire débotter son courrier. Il passa toujours auprès du Roi pour parti, & le second pour être arrivé assez à tems pour empêcher l'exécution ; mais après une aussi étrange aventure, & aussi nouvelle au

Roi, Madame de Maintenon eut beau jeu contre le Ministre, dont elle étoit personnellement mécontente.

SIÈGE DE MONS.

Nouvelles causes de disgrace de Louvois. Anecdote.

UNe autre action acheva sa perte. Il fit, dans l'hiver de 1690 à 1691, le projet de prendre Mons à l'entrée du printems, & même auparavant; comme tout ne se mesure que par comparaisons, les Finances abondantes alors, eu égard à ce qu'elles ont été depuis, mais fort courtes par l'habitude précédente d'y nâger, engagèrent Louvois de proposer au Roi de faire le voyage de Mons, sans y mener les Dames.

Chamlay, qui étoit de tous les secrets militaires, même avec le Roi, avertit Louvois de prendre garde à une proposition qui offenseroit Madame de Maintenon, qui déjà ne l'aimoit pas, & avoit

assez de crédit pour le perdre. Louvois trouva tant de dépenses & tant d'embarras au voyage des Dames, qu'il préféra le bien de l'Etat & la gloire du Roi à son propre danger : Le siège se fit par le Roi, qui prit la place, & les Dames restèrent à Versailles où le Roi les revint trouver aussi-tôt qu'il eut pris Mons.

Mais, comme c'est la dernière goutte d'eau qui fait répandre le verre, un rien, arrivé à ce siège, consomma la perte de Louvois. Le Roi, qui se piquoit de savoir mieux que personne les moindres choses militaires, se promenant autour de son Camp, trouva une garde ordinaire de Cavalerie mal placée, & lui-même la replaça autrement ; se promenant encore le même jour l'après dîner, le hasard fit qu'il repassa devant cette même garde qu'il trouva placée ailleurs. Il en fut surpris & choqué ; il demanda au Capitaine, qui l'avoit mis où il le voyoit, celui-ci répondit que c'étoit M. de Louvois qui avoit passé par-là : mais,

reprit le Roi, ne lui avez-vous pas dit que c'étoit moi qui vous avois placé ? Oui, Sire, répondit le Capitaine. Le Roi piqué se tourna vers sa suite, & dit : „ N'est-ce pas là le métier de Louvois ? „ Il se croit un grand homme de guerre „ & savoir tout ! „ & en même tems, il replaça le Capitaine avec sa garde où il l'avoit mis le matin.

C'étoit en effet sottise ou insolence de la part de Louvois, & le Roi avoit dit vrai sur son compte ; mais il en fut si blessé qu'il ne put le lui pardonner ; & qu'après sa mort, ayant rappellé Pomponne dans son Conseil d'Etat, il lui conta cette aventure, piqué encore de la présomption de Louvois. Je tiens cette Anecdote de l'Abbé de Pomponne.



DISGRACE DE LOUVOIS.

ANECDOTES.

DE retour de Mons, l'éloignement du Roi pour Louvois ne fit qu'augmenter, & à tel point que ce Ministre si présomptueux, & qui, au milieu de la plus grande guerre, se croyoit si indispensablement nécessaire, commença à tout apréhender.

La Maréchale de Rochefort, qui étoit demeurée son amie intime, étant allée avec Madame de Blanyac sa fille, diner avec lui à Meudon, il les mena à la promenade. Ils n'étoient qu'eux trois dans une petite calèche légère qu'il menoit; elles l'entendoient se parler à lui-même, rêvant profondément, & se dire à diverses reprises: « Le feroit-il?...
» Le lui feroit-on faire?.... Mais ce-
» pendant.... Non, il n'oseroit.... »

Pendant ce monologue, il alloit toujours, & la mère & la fille se taisoient & se poussoient, quand tout-à-coup la Maréchale vit les chevaux sur les derniers rebords d'une pièce d'eau, & n'eut que le tems de se jeter en avant sur les mains de Louvois pour arrêter les rênes, croyant qu'il les menoit noyer. A ce cri & à ce mouvement, Louvois se réveilla comme d'un profond sommeil, recula quelques pas, & tourna, en disant qu'en effet il rêvoit, & ne pensoit pas à la voiture.

Dans cette perplexité, il se mit à prendre des eaux le matin à Trianon. Le 16 Juillet 1691 j'étois à Trianon pour une affaire assez étrange, dont le Roi avoit voulu donner tout l'avantage à mon père, qui étoit à Blaie avec ma nièce, contre Sourdis qui commandoit en chef en Guienne, & que Louvois avoit inutilement soutenu. Nonobstant ce, je fus conseillé de l'aller remercier, & j'en reçus autant de complimens & de politesses que

s'il avoit bien servi mon père : ainsi va la Cour. Je ne lui avois jamais parlé ; sortant un jour du dîner du Roi, je le rencontrai. M. de Marsan lui parloit ; il alloit travailler chez Mde. de Maintenon, qui devoit après, se promener à pied dans les jardins de Versailles, où les gens de la Cour avoient la liberté de le suivre.

MORT SUBITE DE LOUVOIS.

ÉTRANGES DISPOSITIONS DU ROI A SON ÉGARD. ANECDOTES.

SUR les quatre heures après midi du même jour, j'allai chez Madame de Châteauneuf, où j'appris qu'il s'étoit trouvé un peu mal chez Madame de Maintenon ; que le Roi l'avoit forcé de s'en aller ; qu'il étoit retourné à pied chez lui, où le mal avoit subitement

augmenté ; qu'on s'étoit hâté de lui donner un lavement, qu'il avoit rendu aussi-tôt, & qu'il étoit mort en le rendant, & en demandant son fils Barbesieux, qu'il n'eut pas le tems de voir, quoiqu'il accourût de sa chambre.

On peut juger de la surprise de toute la Cour. Quoique je n'eusse guère que quinze ans, je voulus voir la contenance du Roi à un événement de cette nature. J'allai l'attendre, & je le suivis pendant toute sa promenade. Il me parut avec toute sa majesté accoutumée ; mais je ne sais quoi de leste & de délibéré, qui me surprit assez, pour en parler après, d'autant plus que j'ignorois alors, & long-tems depuis, les choses que je viens d'écrire. Je remarquai encore qu'au lieu d'aller voir ses fontaines, & de diversifier sa promenade, comme il faisoit toujours dans ses jardins, il ne fit jamais qu'aller & venir le long de la balustrade de l'orangerie, d'où il voyoit, en

revenant

revenant, le logement de la Surintendance, où Louvois venoit de mourir, qui terminoit l'ancienne aîle du Château ſur le flanc de l'Orangerie, vers lequel il regarda toutes les fois qu'il revenoit vers le Château. Jamais le nom de Louvois ne fut prononcé, ni pas un mot de cette mort ſi ſurprenante & ſi ſoudaine, qu'à l'arrivée d'un Officier que le Roi d'Angleterre envoya de Saint Germain, qui vint trouver le Roi ſur cette terraſſe, & qui lui fit de ſa part un compliment ſur la perte qu'il venoit de faire: » Monſieur, lui répondit le Roi, d'un air & d'un ton plus que dégagé, » faites mes complimens & remercîmens au Roi & à la » Reine d'Angleterre, & dites leur de » ma part, que mes affaires & les ſiennes n'en iront pas moins bien... L'Officier fit une révérence, & ſe retira, l'étonnement peint ſur le viſage & dans tout ſon maintien. J'obſervai curieuſement tout cela, & que les principaux perſonnages qui étoient à la promenade, s'interro-

geoient des yeux, ſans proférer une ſeu-
le parole.

Barbeſieux avoit eu la ſurvivance de Secrétaire d'Etat, dès 1685, qu'il n'avoit pas 18 ans, lorſque Louvois la fit ôter à Courtenvaux ſon ainé, qu'il en jugea incapable. Ainſi Barbeſieux, à la mort de Louvois, avoit exercé ſous lui en apprentif-commis, près de ſix ans, & en avoit vingt-quatre à ſa mort; & cette mort arriva juſtement pour ſauver un grand éclat.

Louvois étoit, quand il mourut, tellement perdu qu'il devoit être arrêté le lendemain & conduit à la Baſtille. Quelles en euſſent été les ſuites? C'eſt ce que ſa mort a ſcellé dans les ténèbres; mais le fait de cette réſolution, priſe & arrêtée par le Roi, eſt certain. Je l'ai ſu depuis par des gens bien informés; mais ce qui demeure ſans réplique, c'eſt que le Roi même l'a dit à Chamillart qui me l'a conté. Or, voilà ce qui explique, je penſe, cet air ſatisfait du Roi,

le jour de la mort de ce Miniſtre, qui ſe trouvoit ſoulagé de l'exécution réſolue pour le lendemain, & de toutes ſes importanes ſuites.

REFUS GÉNÉREUX DE CHAMLAI DU MINISTERE DE LA GUERRE. SON PORTRAIT. SON ÉLOGE.

LE Roi, en rentrant de la promenade chez lui, envoya chercher Chamlai, & voulut lui donner la charge de Secrétaire d'Etat de Louvois, à laquelle eſt attachée le département de la guerre. Chamlai remercia & refuſa avec perſéverance. Il dit au Roi, qu'il avoit trop d'obligations à Louvois, à ſon amitié, à ſa confiance, pour ſe revêtir de ſes dépouilles au préjudice de ſon fils, qui en avoit la ſurvivance. Il parla de toute ſa force en faveur de Barbeſieux, s'offrit à travailler ſous lui, à tout ce qu'on voudroit, & à lui communiquer

tout ce que l'expérience lui auroit appris, & conclut par déclarer que, si Barbesieux avoit le malheur de n'être pas conservé dans sa charge, il aimoit mieux la voir en quelques mains que ce fût qu'entre les siennes, & qu'il n'accepteroit jamais la place de Louvois & de son fils.

Chamlai étoit un homme fort gros, blond & court, l'air grossier; il n'étoit pas de grande naissance. Il avoit de l'esprit, de la politesse, un grand & respectueux savoir-vivre avec tout le monde; bon, doux, affable, obligeant, désintéressé, avec un grand sens, & un talent unique à connoître les pays; & il n'oublia jamais la position des moindres lieux, ni le cours & la nature du plus petit ruisseau.

Il avoit long-tems servi de Maréchal des Logis des Armées, où il fut toujours fort estimé des Généraux, & fort aimé de tout le monde. Un grand éloge pour lui est que M. de Turenne ne put

& ne voulut jamais s'en paſſer juſqu'à ſa mort ; & que malgré tout l'attachement qu'il conſerva pour ſa mémoire, M. de Louvois le mit dans toute ſa confiance. M. de Turenne, qui l'avoit fort vanté au Roi, l'en avoit fait connoître. Il étoit déjà entré dans les ſecrets militaires : M. de Louvois ne lui cacha rien, & y trouva un grand ſoulagement pour les diſpoſitions & les marches des troupes qu'il deſtinoit ſecrétement aux projets qu'il vouloit exécuter.

Cette capacité, jointe à ſa probité & à la facilité de ſon travail, de ſes expédiens, de ſes reſſources, le mirent de tout avec le Roi, qui l'employa même en des négociations ſecrettes, & en des voyages inconnus. Il lui fit du bien, & lui donna la grande Croix de Saint Louis. Sa modeſtie ne ſe démentit jamais, juſques là qu'il fût ſurpris & honteux de l'applaudiſſement que reçut la belle action qu'il venoit de faire, que le Roi ne cacha pas, & que Barbeſieux, à qui elle

valut sa charge, prit plaisir de publier.

On sera moins surpris par la suite, lorsque le Roi & Madame de Maintenon seront plus développés, de leur voir confier, à un homme de vingt-quatre ans, une charge si importante, au milieu d'une guerre générale avec toute l'Europe, & au fils de ce Ministre qu'ils alloient envoyer à la Bastille, lorsque sa mort les prévint.

Je joins ici le Roi & Madame de Maintenon ensemble, parce que ce fut elle qui perdit le père, & elle qui fit donner la charge au fils. Le Roi, à son ordinaire, passa chez elle après la conversation de Chamlai; & ce fut ce soir l'à-même que la résolution fut prise en faveur de Barbesieux.



CIRCONSTANCES AFFREUSES DE LA MORT DE LOUVOIS. ANECDOTE DE SON MÉDECIN.

LA ſoudaineté du mal & de la mort de Louvois fit tenir bien des diſcours, plus encore quand on ſut, par l'ouverture de ſon corps, qu'il avoit été empoiſonné.

Il étoit grand buveur d'eau, & en avoit toujours un pot ſur la cheminée de ſon cabinet, dont il buvoit. On ſut qu'il en avoit bu auſſi en ſortant pour aller travailler avec le Roi, & qu'entre la ſortie du dîner avec bien du monde, & ſon entrée dans ſon cabinet pour prendre les papiers qu'il vouloit porter à ſon travail avec le Roi, un frotteur du Logis étoit entré dans ce cabinet, & y étoit reſté quelques momens ſeul. Il fut arrêté & mis en priſon ; mais à peine y eut-il demeuré quatre jours, & la pro-

cédure commencée, qu'il fut élargi.

Ce fut avec le même ſoin que l'hiſtoire du Médecin, qui éclata peu de tems après, fut auſſi étoufée; mais dont le premier cri ne put s'effacer; le haſard me l'a ſurément appriſe. Elle eſt trop ſingulière pour s'en tenir à ce mot, & pour ne pas finir par elle tout le curieux & l'intéreſſant qui vient d'être raconté ſur un Miniſtre auſſi principal que l'a été M. de Louvois.

Mon père avoit, depuis pluſieurs années, un Ecuyer qui étoit un Gentilhomme de Périgord, de bon lieu, de bonne mine, très-bien apparenté & fort homme d'honneur, qui s'appelloit Clerand. Il crut faire quelque fortune chez M. de Louvois; il en parla à mon père qui lui vouloit du bien, & qui trouva bon qu'il le quittât pour être Ecuyer de Madame de Louvois, deux ou trois ans avant la mort de ce Miniſtre. Clerand conſerva toujours ſon premier attachement, & nous conſervâmes notre amitié pour lui.

il venoit nous voir le plus ſouvent qu'il pouvoit. Il m'a conté, étant toujours à Madame de Louvois, depuis la mort de ſon mari, que Seron, Médecin Domeſtique de ce Miniſtre, & qui l'étoit demeuré de M. de Barbeſieux, logé au Château de Verſailles, dans la Surintendance que Barbeſieux avoit conſervé, quoiqu'il n'eût pas ſuccédé aux Bâtimens, s'étoit barricadé dans ſa chambre, quatre ou cinq mois après la mort de Louvois; qu'aux cris qu'il fit, on étoit accouru à ſa porte; que les cris durèrent preſque toute la journée, ſans qu'il voulût ouir parler d'aucun ſecours temporel, ni ſpirituel, ni qu'on pût venir à bout d'entrer dans ſa chambre; que, ſur la fin, on l'entendit s'écrier qu'il n'avoit que ce qu'il méritoit, parce qu'il avoit fait mal à ſon maître; qu'il étoit un miſérable, indigne de tout ſecours; & qu'il mourut de la ſorte en déſeſpéré, au bout de huit à dix heures, ſans avoir jamais parlé de perſonne, ni prononcé un ſeul nom.

A cet événement, les discours se réveillèrent à l'oreille; il n'étoit pas sûr d'en parler. Qui a fait faire le coup? C'est ce qui est demeuré dans les plus épaisses ténèbres, sans qu'on ait articulé rien de positif, qui pût établir une opinion décidée.

Les amis de Louvois ont cru l'honorer, en soupçonnant des Puissances Etrangères; mais elles auroient attendu bien tard à s'en défaire. Si quelqu'un avoit conçu ce détestable dessein, ce qui est certain, c'est que le Roi en étoit entièrement incapable, & qu'il n'est entré dans l'esprit de qui que ce soit de l'en soupçonner. Revenons maintenant à ce Prince.

SUITE DE L'HISTOIRE PARTICULIÈRE DE LOUIS XIV.

SA MAGNIFICENCE AU CAMP DE COMPIÈGNE.

LA paix de Riswich, si chèrement achetée, si nécessairement désirée, après de

si grands & de si longs efforts, sembloit enfin devoir laisser respirer la France. Le Roi avoit soixante ans, & avoit acquis toute sorte de gloire. Ses Ministres étoient morts, & ils n'avoient point laissé d'élèves. Les grands Capitaines, non-seulement l'étoient aussi, mais ceux qu'ils avoient formés, avoient passé de même; ou n'étoient plus en âge, ni en état d'être comptés pour une nouvelle guerre; & Louvois, qui avoit gémi avec dépit sous le poids de ces anciens Chefs, avoit mis bon ordre pour qu'il ne s'en formât plus à l'avenir, dont le mérite pût lui porter ombrage. Il n'en laissa s'élèver que de tels qu'ils eussent toujours besoin de lui pour se soutenir.

Il ne put en recueillir le fruit; mais l'Etat en porta toute la peine, & l'impression en a persévéré.

A peine étoit-on en paix, sans avoir le tems de la goûter, que le Roi voulut étonner l'Europe par la montre de sa puissance qu'elle croyoit abattue, &

l'étonna en effet. Telle fut la cause de ce fameux Camp de Compiègne, où, sous prétexte de faire voir aux Princes, ses petits fils, l'image de la guerre, il étala une magnificence, & dans sa Cour & dans toutes ses nombreuses troupes, inconnue aux plus superbes Tournois, & aux entrevues des Rois les plus fameuses.

Ce fut un nouvel épuisement, au sortir d'une si longue & si rude guerre. Tous les corps s'en ressentirent longtems ; il se trouva vingt ans après, des régimens qui en étoient encore obérés.

On ne touche ici qu'en passant, ce camp trop célèbre : on ne tarda pas à regretter une prodigalité si immense & si déplacée, & encore plus parce que la guerre de 1688, qui venoit de finir, au lieu d'avoir laissé le Royaume se repeupler & se refaire par un long soulagement, remplir les coffres du Roi avec lenteur, & les magasins de toute espèce, réparer la Marine & le Commerce, se préparer peu-à-peu des Alliés si

unis & si formidables étant ensemble, & donner lieu avec prudence, en profitant de divers événemens entr'eux, à la dissolution radicale d'une ligue qui avoit été si fatale, & qui pouvoit devenir funeste. L'état de la mauvaise santé de deux Princes y convioit puissamment: l'un, par la profondeur de sa sagesse, de sa politique, de sa conduite, s'étoit acquis assez d'autorité & de confiance en Europe pour y donner le branle à tout; l'autre, Souverain de la plus vaste Monarchie, qui n'avoit ni oncle, ni tantes, ni frères, ni sœurs, ni postérité. En effet, moins de quatre ans après la paix de Riswich, le Roi d'Espagne mourut, & le Roi Guillaume languissoit, & ne lui survécut guère.

Ce fut alors que l'ambition du Roi mit à deux doigts de sa perte, ce grand & beau Royaume, par les suites de ce grand événement qui arma toute l'Europe; c'est ce qu'il faut reprendre de plus loin.

On a dit que le Roi étoit en garde contre l'eſprit, les talens, l'élévation des ſentimens, c'eſt ce qui avoit ajouté, à l'autorité de Louvois, un moyen ſi ſûr d'écarter des élévations militaires, tout mérite qui lui pût être ſuſpect, & d'empêcher, avec l'adreſſe qu'on expliquera plus bas, qu'il ne ſe formât des ſujets pour remplacer les Généraux.

PRINCIPAUX FAVORIS ET MINISTRES:

LEUR IMPRESSION SUR LE ROI.

ON ne trouvera qu'un bien petit nombre de Courtiſans, en qui l'eſprit tranſcendant n'ait pas été un obſtacle à la faveur, ſi on en excepte ceux qui, perſonnages ou ſimples particuliers courtiſans, l'avoient dompté par l'habitude dans les premiers tems, qui ſuivirent la mort du Cardinal Mazarin, & qu'il n'avoit pas choiſis, ni approchés de lui-même.

M. de Vivonne, avec infiniment d'esprit, l'amusoit sans pouvoir se faire craindre. Le Roi en faisoit volontiers encore cent contes plaisants ; d'ailleurs il étoit frère de Madame de Montespan, & c'étoit un grand titre, quelqu'opposé que le frère parût à la conduite de sa sœur : de plus, le Roi l'avoit trouvé premier Gentilhomme de sa Chambre.

Il trouva de même M. de Créqui dans la même charge, qui la soutint, & dont la vie toute occupée de plaisirs & du plus gros jeu, rassuroit le Roi dans l'habitude de familiarité qu'il avoit prise avec lui dès sa jeunesse.

Le Duc de Lude, aussi premier Gentilhomme de la Chambre de ce premier tems, tenoit par les modes, le bel air, la galanterie, la chasse ; & au fond, pas un des trois n'avoit rien qui pût les faire craindre par le genre de leur esprit, quoiqu'ils en eussent beaucoup, qui ne passa jamais celui de bon Courtisan.

La cataſtrophe de M. de Lauzun, dont l'eſprit étoit d'une autre trempe, vengea le Roi de l'exception; & la brillante ſingularité de ſon retour, ne le lui reconcilia jamais qu'en apparence.

Il ſera parlé dans la ſuite du caractère des Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers.

Pour tous les autres, ils lui peſèrent tellement, à la fin chacun, qu'il le fit ſentir à la plupart, & qu'il parut trouver, dans leur mort, une délivrance.

Il ne put s'empêcher de s'expliquer ſur le compte de M. de la Feuillade, & ſur celui de M. de Harlay, Archevêque de Paris; & tout meſuré & retenu qu'il étoit, il lui échappa de parler à Marly; & tout haut, où, entr'autres Dames, étoient les Ducheſſes de Chevreuſe & de Beauvilliers, de la mort de Seignelay leur frère, & de celle de Louvois, comme d'un des plus grands ſoulagemens qu'il eût reçu de ſa vie.

Depuis ceux-là, il n'en eut que deux d'un

d'un esprit supérieur ; le Chancelier de Pontchartrain qui, long-tems avant sa retraite, n'en étoit supporté qu'avec peine, & dont au fond, quoiqu'il voulût le déguiser, il étoit aisé de voir qu'il fut ravi d'en être défait ; & Barbesieux, dont la mort si prompte, à la fleur de l'âge & de la fortune, fit pitié à tout le monde.

Le Roi avoit pris de l'ombrage de la supériorité d'esprit & de mérite de ses anciens Ministres, de ses anciens Généraux, de ce peu d'espèce de Favoris qui en avoient beaucoup. C'en fut assez pour sentir quelque soulagement de ne les avoir plus, & pour se bien garder d'en choisir à leur place, qui pussent lui donner la même jalousie.

C'est ce qui le rendit si facile sur les survivances des Secrétaires d'Etat, tandis qu'il s'étoit fait une loi de n'en accorder pour aucune charge, & qu'on a vu, des novices & des enfans même, exercer quelquefois en chef ces importantes fonctions, tandis que celles des

moindres emplois, & de ceux-là même qui ne donnoient que le titre, ne pouvoient être demandées.

Et c'est ce qui fit que, lorsque les emplois de Secrétaire d'Etat & ceux des Ministres étoient à remplir, il ne consultoit que son goût, & affectoit de choisir des gens fort médiocres; il s'en applaudissoit même, jusques-là qu'il lui échapa souvent de dire qu'il les prenoit pour la forme, & qu'il se piquoit en effet de les instruire.

Les nouveaux venus s'insinuoient d'autant plus auprès de lui, qu'ils lui avouoient leur ignorance le plus souvent, & qu'ils affectoient d'apprendre de lui jusques les plus petites choses.

Ce fut par-là que Chamillart entra si avant dans son cœur, qu'il fallut tous les malheurs de l'Etat, & les plus redoutables cabales, pour forcer le Roi à s'en priver toutefois, sans cesser de l'aimer toujours, & de lui en donner des marques en toutes occasions, le reste de sa vie.

Il fut, fur le choix de fes Généraux, comme fur celui de fes Miniftres; il s'applaudiffoit de les conduire de fon cabinet, & de là de commander lui-même fes armées.

GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

INTRIGUES SECRETTES.

TEls étoient les Miniftres & tous les Généraux, à l'ouverture de la fucceffion d'Efpagne. L'âge du Roi, fon expérience, cette fupériorité de poids, & de poids immenfe fur des Confeillers & des exécuteurs de cette forte, l'habitude & le poifon du plus mortel encens, confondirent, dès l'entrée, tous les miracles de la fortune.

La Monarchie entière d'Efpagne tomba, fans coup férir, entre les mains de fon petit-fils; & Puyfégur, devenu fi tard Maréchal de France, eut la gloire

du projet & de l'éxécution de la priſe de toutes les places Eſpagnoles des pays bas, toutes au même inſtant, toutes ſans brûler une amorce, toutes en ſaiſiſſant & déſarmant les troupes Hollandaiſes, qui en formoient preſque toutes les garniſons.

Le Roi, dans l'yvreſſe d'une proſpérité ſi ſurprenante, ſe ſouvint mal-à-propos du reproche que lui avoit attiré l'injuſtice de ſes guerres, & que de la frayeur qu'il avoit cauſée à l'Europe, s'étoient formées ces grandes unions, ſous leſquelles il avoit penſé ſuccomber; il voulut éviter ces inconvéniens; & au lieu de profiter de l'étourdiſſement où ce grand événement avoit jetté toutes les puiſſances, de priver les Hollandois de tant de troupes de ces garniſons nombreuſes, de les retenir priſonnières, de forcer, les armes à la main, toutes les puiſſances des Armées, & non encore unies, à reconnoître par des traités formels, le Duc d'Anjou pour l'héritier légitime de tous les États que poſſédoit le feu Roi d'Eſpagne,

& dont, dès-lors, le nouveau Roi se trouvoit entièrement nanti ; il se piqua de générosité, au point de laisser aller ces Troupes Hollandoises, & se reput de l'espérance que les Traités, sans les armes, feroient le même effet. Il se reposa sur la bonne foi, dont il croyoit ses ennemis susceptibles ; mais ceux-ci ne cherchèrent qu'à l'amuser aussi long-tems qu'il leur convenoit de le faire, pour se donner le tems d'armer, & de s'unir étroitement ; après quoi, il ne fut plus question que de guerre ; & le Roi, bien surpris, se vit réduit à la soutenir par-tout, après s'être si grossièrement mépris.

Il l'entama par une autre prévention, où un enfant ne seroit pas tombé. Il la dut à Chamillart, à Villeroi, & à la puissante intrigue de deux filles de Madame de Lillebonne. Ce fut l'entière confiance en Vaudemont, leur oncle, l'ennemi personnel du Roi, autant que

ſa diſtance le pouvoit permettre ; de l'arrogance duquel, en Eſpagne & en Italie, le Roi n'avoit pas dédaigné autrefois de ſe montrer très-offenſé, juſqu'à l'en faire ſortir.



COMMENCEMENS MALHEUREUX DES GÉNÉRAUX FRANÇAIS.

COUP-D'ŒIL RAPIDE SUR LEURS OPÉRATIONS.

CATINAT, trahi par Vaudemont & par Monsieur de Savoie, y vit flétrir ses lauriers ; & le Maréchal de Villars, envoyé en Héros pour y réparer ses fautes, tomba dans leurs filets.

Le Duc de Vendôme, arrivé comme le réparateur, n'épargna pas M. de Savoie.

La foiblesse du Roi, pour plaire à Chamillart, à l'égard de la Feuillade, son gendre, dont il avoit été si éloigné, & dont il avoit voulu empêcher le mariage, le fit, tout d'un coup, Général d'Armée, & lui confia le siège

de Turin ; c'eſt-à-dire, la plus importante affaire de l'Etat.

Tallard, ſi habile pour la Cour, & ſi peu pour tout ce qui paſſoit la petite intrigue, fut défait à Hochſtet, ſans preſqu'aucune perte que ceux qui voulurent bien ſe rendre. Du fond de l'Empire, une Armée entière, & les trois quarts d'une autre, furent rechaſſées au-delà du Rhin, où tout de ſuite elles vinrent prendre Landau.

Ce malheur avoit été précédé de la délivrance du Maréchal de Villeroi, que le Roi ſe piqua de remettre en honneur. Il ſe fit battre à Ramillies, où ſans perte, à peine de deux mille hommes, il fut rechaſſé du fond des Pays-Bas juſques dans le milieu des nôtres, ſans que rien pût l'arrêter.

Il reſtoit l'eſpérance de l'Italie, où Monſieur le Duc d'Orléans fut enfin relever Vendôme, que l'on deſtinoit à ſauver les débris de Flandres ; mais le

Neveu du Roi fut muni d'un Tuteur, ſans lequel il ne pouvoit rien faire ; & Marſin, ce Tuteur, étoit une linotte, qui lui-même auroit eu grand beſoin d'en avoir un. Il n'eut jamais devant les yeux que la crainte de la Feuillade & de ſon beau-père.

L'imperturbable faveur de Villeroi, celle de Tallard, ſa conſtante confiance en Vaudemont, les folles & ignorantes opiniâtretés de la Feuillade, le tremblant reſpect de Marſin pour lui, juſques au bout, nous coûtèrent l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, en trois batailles, qui, toutes trois enſemble, ne firent pas périr quatre mille hommes.

En 1706, la levée du ſiège de Barcelone, par le Roi d'Eſpagne, ayant ſous lui le Maréchal de Teſſé, avoit réduit ce Prince, en 1710, à traverſer du Rouſſillon en Navarre par la France, & à voir l'Archiduc, proclamé en per-

ſonne, dans Madrid. Le Duc de Berwick y rétablit les affaires; M. le Duc d'Orléans enſuite; elles s'y perdirent de nouveau, par la perte de la bataille de Sarragoſſe, qui ébranla une autre fois le Trône de Philippe V, tandis qu'on nous enlevoit les places en Flandres, & que la frontière s'y réduiſoit à rien.

MALHEURS DES GUERRES ET DES AFFAIRES.

QU'IL y avoit loin des portes d'Amſterdam, où l'on s'étoit trouvé, & des conquêtes des Pays-Bas Eſpagnols, à cette ſituation terrible! Comme un malade qui change de Médecins, le Roi avoit changé ſes Miniſtres; donné les Finances à Deſmarets, & la Guerre à Voiſin; comme les malades auſſi, il ne s'en trouvoit pas mieux. La ſituation des affaires étoit alors ſi extrême, que le Roi ne pouvoit plus ſou-

tenir la guerre, ni parvenir à être reçu à faire la paix ; il consentoit à abandonner l'Espagne, à céder, sur les frontières, tout ce qu'on voudroit exiger. Ses ennemis se jouoient de sa ruine, & ne négocioient que pour s'amuser. On a vu le Roi aux larmes dans son Conseil, & Torcy très-légérement parti pour aller voir par lui-même, à la Haye, de quoi on pouvoit se flatter. On a vu aussi les tristes & honteux succès de cette tentative, & l'ignominie des conférences de Gertruydemberg qui suivirent, où, sans parler des plus étranges restitutions, on n'exigeoit pas moins du Roi que de donner passage aux armées ennemies au travers de la France, pour aller chasser son petit-fils d'Espagne, avec encore quatre places de sûreté en France, entre leurs mains, dont Cambrai, Metz, la Rochelle &, je crois, Bayonne, si le Roi n'aimoit pas mieux le détrôner lui-même à force ouverte, & encore dans un tems limité.

Ainſi fut précipité dans le plus évident péril d'une perte entière, & dans le dernier déſeſpoir, le Maître de la paix & de la guerre, ce Conquérant, ce Grand par excellence, cet homme unique, pour qui on épuiſoit le marbre, le bronze, pour qui tout étoit à bout d'encens.

Conduit ainſi juſqu'au dernier bord du précipice, avec l'horrible loiſir d'en reconnoître toute la profondeur, la toute-puiſſante main, qui n'a poſé que quelques grains de ſables pour bornes aux plus furieux orages de la mer, arrêta tout d'un coup la dernière ruine de ce Roi, n'a guere ſi redoutable, après lui avoir fait goûter à longs traits ſa foibleſſe, ſa misère, ſon néant.

PETITE CAUSE

QUI ARRÊTE LES GRANDS SUCCÈS DES PUISSANCES ENNEMIES DE LA FRANCE.

UNE querelle de femmes chez la Reine d'Angleterre pour des riens. Delà une intrigue, puis un désir vague & informe en faveur de son sang, détachèrent l'Angleterre de la grande Alliance.

SUITES HEUREUSES ET INOPINÉES

DE LA DÉLIVRANCE DE DENAIN, EN 1712.

L'Excès de mépris du Prince Eugène pour nos Généraux, donna à ce qui peut s'appeller pour la France la délivrance de Denain ; & ce combat si peu meurtrier eut de telles suites, qu'on eut enfin la paix, & une paix bien différente de celle qu'on auroit ardem-

ment embrassée, si les ennemis avoient daigné y entendre avant cet événement. Mais toutefois cette paix coûta bien cher à la France, & à l'Espagne la moitié de sa Monarchie. On reconnut alors, mais trop tard, la folle vanité de n'avoir pas voulu se faire justice à soi-même dans le commencement de la décadence de nos affaires, d'avoir toujours compté les rétablir, & de n'avoir jamais voulu consentir à céder un seul moulin de toute la Monarchie d'Espagne; autre folie dont on ne tarda guère à se répentir, & de gémir sous un poids qui s'est fait sentir long-tems par ses suites.

NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR LES AVANTAGES PERSONNELS DU ROI ET DE TOUT CE QUI L'ENVIRONNOIT.

CE peu d'historique, eu égard à un règne si long & si rempli, est si lié au personnel du Roi; qu'on ne pouvoit l'o-

mettre pour repréſenter ce Monarque tel qu'il a véritablement été.

On l'a vu grand, riche, conquérant, arbitre de l'Europe, redouté, admiré tant qu'ont duré les Miniſtres & les Capitaines qui ont véritablement mérité ce nom. A leur fin, la machine a roulé quelque-tems d'impulſion ſur leur compte. Mais bientôt après, le tuf s'eſt montré, les erreurs ſe ſont multipliées, la décadence eſt arrivée à grands pas, ſans toutefois ouvrir les yeux à ce Maître ſi jaloux de tout faire & de tout diriger par lui-même.

Prince heureux, s'il en fût jamais ; en figure unique, en forme corporelle, en ſanté égale & ferme, & preſque jamais interrompue, en ſiècle ſi fécond & ſi libéral pour lui en tout genre, qu'il a pu en cela ſeul, être comparé à celui d'Auguſte ; en ſujets adorateurs ; prodiguant leurs biens, leur ſang, leurs talens, la plupart juſqu'à leur réputation, quelques-uns même leur honneur,

pour le ſervir ; ſouvent ſeulement pour lui plaire. Heureux ſur-tout en famille.

En mère contente des reſpects & d'un certain crédit.

En frère, dont la vie anéantie par ſes goûts, & d'ailleurs futile par elle-même, ſe noyoit dans la bagatelle, ſe contentoit d'argent, ſe retenoit par ſa propre crainte & par celle de ſes favoris, & n'étoit guère moins courtiſan que ceux qui vouloient faire leur fortune.

Une épouſe vertueuſe, amoureuſe de lui, infatigablement patiente, d'ailleurs abſolument incapable.

Un fils unique, toute ſa vie à la liſière, qui, à cinquante ans, ne ſavoit encore que gémir ſous le poids de la contrainte & du diſcrédit, qui, environné & éclairé de toutes parts, n'oſoit que ce qui lui étoit permis, & qui ſe trouvant ainſi abſorbé, ne pouvoit cauſer la plus légère inquiétude.

En petits fils, dont l'âge & l'exemple,

ple du père, les braſſières dans leſquelles ils étoient ſcellés, raſſuroient contre les grands talens de l'aîné; ſur la grandeur du ſecond qui, de ſon trône, reçut toujours la loi de ſon aïeul dans une ſoumiſſion parfaite; & ſur les fougues de l'enfance du troiſième, qui ne tinrent rien de ce qu'elles faiſoient craindre.

Un neveu, qui, avec le goût extrême du plaiſir & de grands talens, trembloit devant lui.

Deſcendant plus bas, des Princes du Sang, à commencer par le grand Condé, autrefois la terreur de ce règne, devènu tremblant devant ſes Miniſtres depuis ſon retour, à la paix des Pyrenées.

Monſieur le Prince ſon fils, le plus vif & le plus ſouple de tous les Courtiſans.

Monſieur le Duc, avec un courage plus élevé, mais farouche, par cela même le plus hors d'état de pouvoir ſe faire craindre, & avec ce caractère, auſſi timide que pas un des

siens à l'égard du Roi & du Gouvernement.

De deux Princes de Conti si aimables, l'ainé mort sitôt, l'autre avec tout son esprit, sa valeur, ses graces, son savoir, le cri public en sa faveur jusqu'au milieu de la Cour, mourant de peur d'être accablé sous la haine du Roi, dont les dégoûts lui coûtèrent enfin la vie.

Les plus grands Seigneurs, lassés & ruinés par les longs troubles, assujettis par nécessité; leurs successeurs séparés, désunis, livrés à l'ignorance, au frivole, aux plaisirs, aux folles dépenses, & pour ceux qui pensoient le moins mal à la fortune, & dès-lors à la servitude & à l'unique ambition de la Cour.

Des Parlemens subjugués à coups redoublés.

Nul Corps ensemble, & par laps de têms, presque personne qui osât, même à part soi, avoir aucun dessein, beaucoup moins s'en ouvrir à qui que ce soit.

Enfin jusqu'à la division des familles les plus proches parmi les plus considérables ; l'entière méconnoissance des parens & des parentes, si ce n'est à porter les deuils les plus éloignés.

Peu-à-peu tous les devoirs absorbés par un seul : & la nécessité fut de craindre & de tâcher de plaire.

Delà cette intérieure tranquillité, jamais troublée que par la folie momentanée du Chevalier de Rohan, frère du Père du Prince de Soubise, qui la paya incontinent de sa tête ; & par les mouvemens des fanatiques des Cevenes, qui inquiétèrent plus qu'ils ne valurent, durèrent peu & furent sans aucune suite, quoiqu'arrivés en pleine & fâcheuse guerre contre toute l'Europe.

Delà cette autorité sans bornes, qui put tout ce qu'elle voulut, qui ne trouva jamais la plus légère résistance, si on en excepte des apparences plutôt que des réalités, sur des matières de Rome, & en dernier lieu sur la Constitution.

C'eſt-là ce qui s'appelle vivre & régner ; mais il faut convenir en même tems, qu'en gliſſant ſur la conduite du cabinet & des armées, jamais Prince ne poſſéda à un ſi haut point l'art de régner.

L'ancienne Cour de la Reine ſa mère, qui excelloit à la ſavoir tenir, lui avoit imprimé une politeſſe diſtinguée, une gravité juſques dans l'air de galanterie, une dignité, une majeſté par-tout, qu'il ſut maintenir toute ſa vie, & lors même que, vers ſa fin, il abandonna la Cour à ſes propres débris. Mais cette dignité, il ne la vouloit que pour lui & par rapport à lui ; & celle-là même relative, il la ſappa preſque toute pour mieux achever de ruiner toute autre, & de la mettre peu-à-peu, comme il fit, à l'uniſſon, en retranchant toutes le cérémonies & les diſtinctions dont il ne retint que l'ombre, & certaines trop marquées pour les détruire, en ſémant même dans celles-là des zizanies qui les rendoient en partie à charge, & en partie ridicules.

Cette conduite lui ſervoit encore à ſéparer, à diviſer, à affermir la dépendance, en la multipliant par des occaſions ſans nombre & très-intéreſſantes, qui, ſans cette adreſſe, ſeroient demeurées dans les régles, & cela ſans produire des diſputes & des recours à lui.

Sa maxime encore n'étoit que de les prévenir, hors des choſes bien marquées, & de ne les point juger; il ſavoit bien s'en garder pour ne point diminuer les occaſions qu'il ſe croyoit ſi utiles.

Il en uſoit de même, à cet égard, pour les Provinces. Peu-à-peu il réduiſit tout le monde à ſervir & à groſſir ſa Cour; ceux-là même dont il faiſoit le moins de cas.

Qui étoit d'âge à ſervir, n'oſoit entrer dans le ſervice; ce fut encore une autre adreſſe pour affoiblir les Seigneurs, & les accoutumer à l'égalité, & à rouler pêle-mêle avec tout le monde.

PRÊTEXTES QUI ENGAGÈRENT LOUIS XIV A S'ÉLOIGNER DE PARIS.

PLusieurs choses contribuèrent pour toujours à tirer la Cour hors de Paris, & à la tenir sans interruption à la campagne. Les troubles de la Minorité, dont cette ville fut le grand théâtre, avoient inspiré au Roi de l'aversion pour sa Capitale : la persuasion encore que son séjour y étoit dangereux, & que la résidence de la Cour ailleurs rendroit à Paris les cabales moins fréquentes par la distance des lieux, quelque peu éloignés qu'ils fussent, & en même tems plus difficiles à cacher par les allées & venues, fut un nouveau motif qui s'en éloigna.

Il ne pouvoit pas pardonner à Paris sa sortie fugitive de cette ville la veille des Rois, ni de l'avoir rendu, malgré lui, témoin de ses larmes, à la première

retraite de Madame de la Valliere.

Il s'y trouvoit encore importuné de la foule du peuple, chaque fois qu'il sortoit, & qu'il paroissoit dans les rues. Il ne l'étoit pas moins d'une autre sorte de foule de gens de la ville, qui n'étoit pas pour l'aller chercher plus loin.

Le goût de la promenade & de la chasse, bien plus communes à la campagne qu'à Paris, éloigné des forêts, & stérile en lieux de promenades; celui des bâtimens qui vint après & peu-à-peu toujours croissant, ne lui en permettoient pas l'amusement dans une ville, où il n'auroit pu éviter d'être continuellement en spectacle. Enfin l'idée de se rendre plus vénérable, en se dérobant aux yeux de la multitude & à l'habitude d'en être vu tous les jours; toutes ces considérations fixèrent le Roi à St. Germain, & bientot après la mort de la Reine sa mère.

Ce fut là où il commença par attirer

le monde par les fêtes & les galanteries ; & à faire sentir qu'il vouloit être vu souvent.

ORIGINE ET RAISONS DU CHOIX DU ROI,

POUR SA DEMEURE A VERSAILLES.

SOn goût pour Madame de la Valliere, qui fut d'abord un mystère, donna lieu à de fréquentes promenades à Versailles, petit Château de cartes alors, bâti par Louis XIII; ennuyé, & sa suite encore plus, d'y avoir souvent couché dans un méchant cabaret à rouliers, & dans un moulin à vent, excédé de ses longues chasses dans la forêt de Saint-Leger & plus loin encore; loin de ces tems réservés à son fils, où les routes, la vitesse des chiens & le nombre gagé des piqueurs & chasseurs à cheval, ont rendu les chasses si aisées & si courtes, ce Monarque ne couchoit jamais, ou

bien rarement, à Verſailles, qu'une nuit par néceſſité. Le Roi, ſon fils, le fréquenta davantage.

Il y tranſporta tout-à-fait ſa demeure, peu de tems avant la mort de la Reine; il y fit des logemens infinis, que l'on lui faiſoit la cour de lui demander, au lieu qu'à St. Germain, preſque tout le monde avoit l'incommodité d'être à la ville; & le peu qui étoit logé au Château, y étoit étrangement à l'étroit.



demandoient au Roi : & c'étoit une grace que d'en obtenir. Le Secrétaire d'Etat, ayant la maiſon du Roi en ſon département, en expédioit un brevet, & nul d'eux n'étoit à portée d'en avoir. Ils furent imaginés pour ceux, en très-petit nombre, qui avoient la liberté de ſuivre le Roi aux promenades à Verſailles, ſans être nommés; & depuis que cela ceſſa, les habits ont ceſſé auſſi de donner aucuns privilèges, excepté celui d'être portés, quoiqu'on fût en deuil de Cour ou de famille, pourvu que le deuil ne fût pas grand, ou qu'il fût ſur ſa fin, & dans les tems encore où il étoit défendu de porter de l'or ou de l'argent.

Je ne l'ai jamais vu porter au Roi, à Monſeigneur, ni à Monſieur; mais très-ſouvent aux trois fils de Monſeigneur, & à tous les autres Princes, & juſqu'à la mort du Roi; dès qu'il en vaquoit un, c'étoit à qui l'auroit, entre les gens de la Cour les plus conſidérables; & ſi un jeune Seigneur l'obtenoit, c'étoit une grande diſtinction.

Marly, dans la ſuite, lui fut en cela d'un plus grand uſage, & Trianon où tout le monde, à la vérité, pouvoit lui aller faire ſa cour, mais où les Dames avoient l'honneur de manger avec lui, & où, à chaque repas, elles étoient choiſies.

Le bougeoir qu'il faiſoit tenir tous les ſoirs à ſon coucher par un Courtiſan qu'il vouloit diſtinguer, & toujours entre les plus qualifiés de ceux qui s'y trouvoient, qu'il nommoit tout haut, au ſortir de ſa priere.

Les Juſte-au-corps, à Brevet, furent une autre de ſes inventions. Ils étoient bleus, doublés de rouges, brodés d'un deſſein magnifique d'or & un peu d'argent particulier à ſes habits. Il n'y en avoit qu'un nombre dont le Roi, ſa famille & les Princes du ſang étoient; mais ceux-ci, comme le reſte des Courtiſans, n'en avoient qu'à meſure qu'il en vaquoit. Les plus diſtingués de la Cour, par eux-mêmes ou par la faveur, en

particulières de ces absences : il les combinoit, & ne perdoit pas la plus légère occasion d'agir, à leur égard, en conséquence.

C'étoit un démérite aux uns, & à tout ce qu'il y a de distingué, de ne pas faire de la Cour son séjour ordinaire ; aux autres d'y venir rarement ; & une disgrace sûre pour qui n'y venoit jamais. Quand il s'agissoit de quelque chose pour eux, *je ne les connois pas*, répondoit-il. Sur ceux qui se présentoient rarement : *C'est un homme que je ne vois jamais* ; & ces arrêts là étoient irrévocables.

C'étoit un autre crime de ne point aller à Fontainebleau qu'il regardoit comme Versailles ; & pour certaines gens, de ne point demander d'être des voyages de Marly, quoique sans dessein de les y mener, les uns toujours, & les autres souvent. Mais si on étoit sur le pied d'y aller toujours, il falloit une excuse valable pour s'en dispenser, hommes & femmes de même ; sur-tout il ne

pouvoit souffrir les gens qui se plaisoient à Paris.

Il suportoit aisément ceux qui aimoient leur campagne, encore y falloit-il être mesuré, ou avoir pris ses précautions, avant d'y aller, de passer un tems un peu long à la Cour. Cela ne se bornoit point aux personnes en charge, ou familières, ou bien traitées, ni à celles que leur âge ou leur représentation marquoient plus que les autres; la destination seule suffisoit dans les gens habitués à la Cour.

CURIOSITÉ POLITIQUE ET SECRETE DE LOUIS XIV.

LOuis XIV s'étudioit, avec grand soin, à être informé de ce qui se passoit partout dans les lieux publics, dans les maisons particulières, dans le commerce du monde, dans les secrets des familles &

des liaiſons. Les raporteurs étoient infinis ; il en avoit de toute eſpèce ; pluſieurs qui ignoroient que leurs relations allaſſent juſqu'à lui, d'autres qui le ſavoient, quelques-uns qui lui écrivoient directement, en faiſant rendre les lettres par les voies qu'il leur avoit preſcrites ; & ces lettres là n'étoient vues que de lui, & toujours avant toute autre choſe ; quelques autres enfin qui parloient quelquefois ſecrettement dans ſes cabinets par les derrières.

Ces voies rompoient le col à une infinité de gens de tous états, ſans qu'ils en ayent pu découvrir la cauſe ; & le Roi prévenu ne revenoit jamais, ou ſi rarement, que rien ne l'étoit davantage.

Il avoit encore quelque choſe de fort embarraſſant pour les autres, & quelquefois pour lui-même ; c'eſt qu'encore qu'il eût la mémoire excellente, même pour reconnoître un homme du commun qu'il avoit vu une fois, au bout de vingt ans, & pour les choſes qu'il en

en avoit ſues, & qu'il ne confondoit pas; il n'étoit pourtant pas poſſible qu'il ſe ſouvînt de tout, au nombre infini de ce qui venoit chaque jour à ſa connoiſſance: s'il lui étoit revenu quelque choſe contre un homme à placer, c'en étoit aſſez pour l'exclure. Il ne cédoit point aux repréſentations d'un Miniſtre, d'un Général, de ſon Confeſſeur même, ſuivant l'eſpèce des choſes ou des gens dont il s'agiſſoit; il répondoit qu'il ne ſavoit plus ce qui lui en étoit revenu; mais qu'il étoit plus ſûr d'en prendre un autre, dont il ne lui étoit rien revenu du tout.

Ce fut à ſon déſir d'être inſtruit que les fonctions de Lieutenant de Police furent redevables de leur établiſſement; Elles allèrent toujours depuis croiſſant. Ces Officiers ont tous été ſous lui plus craints, plus ménagés, auſſi conſidérés que les Miniſtres; & il n'y avoit perſonne en France, ſans excepter les Princes du Sang, qui n'eût intérêt de les ménager, & qui ne le fît.

Outre les rapports sérieux qui lui revenoient par eux, il se divertissoit d'apprendre toutes les galanteries & toutes les sottises de Paris. Pontchartrain, qui avoit Paris & la Cour dans son département, lui faisoit tellement la cour par cette voie, qu'elle le soutint souvent auprès du Roi, & de l'aveu du Roi même, contre de rudes atteintes, auxquelles, sans cela, il auroit succombé ; & ont le fut plus d'une fois par Madame de Maintenon, par Madame la Duchesse de Bourgogne, par M. le Comte de Toulouse, par les valets intérieurs.

SECRET ET DISCRETION DU ROI.

ANECDOTE.

CONFIDENCE SINGULIÈRE.

LE secret étoit impénétrable, & jamais rien ne coûta moins au Roi que de se taire profondément, & de dissimuler de

même ; mais avec cela, jamais de mensonge ; il se piquoit de tenir parole. Aussi ne la donnoit-il presque jamais.

Pour le secret d'autrui, il le gardoit aussi religieusement que le sien. Il étoit même flatté de certaines confessions & de certaines confidences, & même des confiances ; & il n'y avoit ni Ministres, ni Favoris qui pussent y donner atteinte.

On a su, entre beaucoup d'autres, l'aventure fameuse d'une femme de nom, laquelle a toujours été pleinement ignorée, & même jusqu'au soupçon, qui, séparée de lieu depuis un an d'avec son mari, se trouvant grosse & sur le point de le voir arriver de l'armée, à bout enfin de tous moyens, fit demander en grâce au Roi, une audience secrette, dont qui que ce soit ne pût s'appercevoir, pour l'affaire du monde la plus importante.

Elle l'obtint ; elle se confia au Roi dans cet extrême besoin ; & elle lui dit que c'étoit comme au plus honnête homme de son Royaume.

Le Roi lui conseilla de profiter d'une si grande détresse pour vivre plus sagement à l'avenir, & lui promit de retenir sur le champ son mari sur la frontière, sous prétexte de son service, tant & si long-tems qu'il ne pût avoir aucun soupçon, & de ne le laisser revenir sous aucun prétexte.

En effet, il en donna le même jour l'ordre à Louvois; & lui défendit, non-seulement tout congé, mais de souffrir qu'il s'absentât un seul jour du poste qu'il lui assignoit, pour y commander tout l'hiver.

L'Officier qui étoit distingué, qui n'avoit rien moins que souhaité, encore moins demandé d'être employé l'hiver sur la frontière, & Louvois qui y avoit aussi peu pensé, furent également surpris & fâchés; il n'en fallut pas moins obéir à la lettre, & sans demander pourquoi. Le Roi n'en a fait l'histoire que bien des années après, & lorsqu'il fut bien sûr que les gens qu'elle regardoit

ne ſe pouvoient plus démêler, comme en effet, ils n'ont jamais pû l'être, pas même du ſoupçon le plus vague & le plus incertain.

TALENS DU ROI

POUR DONNER, POUR ACCUEILLIR, POUR PARLER, POUR SALUER; SES GRACES, SA MAJESTÉ, SA DOUCEUR, SA POLITESSE, SON EXACTITUDE POUR SON SERVICE.

JAmais perſonne ne donna de meilleure grâce, & ne ſut mieux augmenter par-là le prix de ſes bienfaits. Jamais perſonne ne compoſa mieux ſes paroles, ſon ſourire, même juſqu'à ſes regards; il rendit tout précieux par le choix & la majeſté, à quoi la rareté & la brièveté de ſes diſcours ajoutoit beaucoup; s'il les adreſſoit à quelqu'un, ou de queſtion, ou de choſe indifférente, toute l'aſſiſtan-

ce le regardoit ; c'étoit une diſtinction dont on s'entretenoit, & qui donnoit toujours une ſorte de conſidération.

Il en étoit de même de toutes les attentions & les diſtinctions, & des préférences qu'il donnoit dans leur proportion.

Jamais il ne lui échappa de dire rien de déſobligeant à perſonne ; & s'il avoit à reprendre, a réprimander, ou à corriger, ce qui étoit fort rare, c'étoit toujours avec un air plus ou moins de bonté, preſque jamais avec ſéchéreſſe, rarement avec colère.

Jamais homme ſi naturellement poli, & d'une politeſſe ſi fort meſurée, ſi fort par dégrés, ni qui diſtinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, & dans ſes réponſes quand elles paſſoient, *je le verrai*, & dans ſes manières.

Ces étages divers ſe marquoient exactement dans ſa manière de ſaluer, de recevoir les révérences, lorſqu'on partoit, ou qu'on arrivoit. Il étoit admira-

ble pour recevoir différemment les saluts à la tête des lignes, à l'armée, ou aux revues.

Mais ſur-tout pour les femmes rien n'étoit pareil. Jamais il n'a paſſé devant la moindre *coîfée*, ſans ſoulever ſon chapeau. Je dis aux femmes de chambre, & qu'il connoiſſoit pour telles, comme cela arrivoit ſouvent à Marly.

Aux Dames, il ôtoit ſon chapeau tout à fait, mais le plus ou moins loin; aux gens titrés à demi, il le tenoit en l'air, ou à ſon oreille quelques inſtans plus ou moins marqués; aux Seigneurs, mais qui l'étoient moins, il ſe contentoit de mettre la main au chapeau. Il l'ôtoit, comme aux Dames, pour les Princes du Sang; s'il abordoit des Dames, il ne ſe couvroit qu'après les avoir quittées. Tout cela n'étoit que dehors; car dans la maiſon il n'étoit jamais couvert.

Ses révérences plus ou moins marquées, mais toujours légères, avoient une grâce & une majeſté incomparables,

jusqu'à sa manière de se soulever à demi, à son souper, pour chaque Dame assise qui arrivoit, non pour aucun autre, ni pour les Princes du Sang; Mais sur la fin, cela le fatiguoit, quoiqu'il neût jamais cessé de le faire; & les Dames assises évitoient d'entrer à son souper, quand il étoit commencé.

C'étoit encore avec la même distinction qu'il recevoit le service de Monsieur, de M. le Duc d'Orléans, des Princes du Sang. A ces derniers, il ne faisoit que marquer, à Monseigneur de même, & à Messeigneurs ses fils, par familiarité; aux grands Officiers, un air de bonté & d'attention.

Si on lui faisoit attendre quelque chose à son habiller, c'étoit toujours avec patience. Exact aux heures qu'il donnoit pour toute sa journée; une précision nette & courte dans ses ordres.

Si dans les vilains tems d'hiver qu'il ne pouvoit aller dehors, qu'il passât chez Madame de Maintenon une grande heu-

re plutôt qu'il n'en avoit donné l'ordre, ce qui ne lui arrivoit guère, & que le Capitaine des Gardes en quartier ne s'y trouvât pas, il ne manquoit pas de lui dire après, que c'étoit sa faute à lui d'avoir prévenu l'heure, non celle du Capitaine des Gardes de l'avoir manquée.

Aussi avec cette regle, qui ne manquoit jamais, étoit-il servi avec la dernière exactitude, & elle étoit d'une commodité infinie pour les Courtisans.

TRAITEMENT ET CRÉDIT DU DOMESTIQUE INTÉRIEUR DU ROI.

IL traitoit bien ses valets, sur-tout ses intérieurs. C'étoit parmi eux qu'il se communiquoit le plus familièrement, sur-tout aux principaux.

Leur amitié & leur aversion a eu souvent de grands effets. Ils étoient sans cesse à portée de rendre de bons ou de mau-

vais services. Aussi faisoient-ils souvent de ces puissans affranchis des Empereurs Romains, à qui le Sénat & les Grands de l'Empire faisoient leur Cour. Ceux-là, dans tout ce règne, ne furent ni moins comptés, ni moins courtisés. Les Ministres, même les plus puissans, les ménagèrent ouvertement, & les Princes du Sang, sans parler de tout ce qui est inférieur, en firent de même.

Les charges, des premiers Gentilhommes de la Chambre, furent plus qu'obscurcies par les premiers valets de Chambre ; & les grandes charges ne se soutinrent que dans la mesure que les valets de leur dépendance, ou les petits Officiers très-subalternes approchoient nécessairement plus ou moins du Roi.

L'insolence aussi étoit grande dans la plupart d'eux, & telle qu'il falloit savoir l'éviter ou la supporter avec patience.

Le Roi le savoit, & racontoit quelquefois, avec complaisance, qu'ayant dans sa jeunesse envoyé, pour je ne sais

quoi, une lettre au Duc de Montbazon, Gouverneur de Paris en une de ses maisons de campagne près de cette ville, par un de ses valets de pied, il y arriva comme M. de Montbazon alloit se mettre à table, qu'il avoit forcé ce valet de pied de s'y mettre avec lui, & le conduisit lorsqu'il le renvoya jusques dans sa Cour, parce qu'il venoit de la part du Roi.

Il ne manquoit guère aussi de demander à ses Gentilhommes ordinaires, quand ils revenoient de sa part de faire des complimens de conjouissance ou de condoléance, aux gens titrés hommes & femmes, mais à nuls autres, comment ils avoient été reçus; & il auroit trouvé mauvais qu'on ne les eût pas fait asseoir & conduit fort loin.

AIR DE GALANTERIE, DE GRANDEUR, DE MAJESTÉ, DE REPRÉSENTATION, &c. ADMIRABLE ET IMPOSANT DANS TOUTES LES ACTIONS ET EXERCICES DU ROI.

RIen n'étoit pareil à lui aux revues, aux fêtes, & par-tout où un air de galanterie pouvoit avoir lieu par la présence des Dames.

On l'a déjà dit, il l'avoit puisée à la Cour de la Reine sa mère, & chez la Comtesse de Soissons, mais toujours majestueuse, quoique quelquefois avec de la gaieté ; & jamais devant le monde rien de déplacé, ni de hasardé. Mais jusqu'au moindre geste, son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand, majestueux, & toutefois naturel , à quoi l'habitude & l'avantage incomparable & unique de toute sa figure donnoit une gran-

de facilité ; auſſi dans les choſes ſérieuſes, les audiences des Ambaſſadeurs, les cérémonies, jamais homme n'a tant imposé, & il falloit commencer par s'accoutumer à le voir, ſi en le haranguant, on ne vouloit pas s'expoſer à demeurer court.

Les réponſes, en ces occaſions, étoient toujours courtes, juſtes, pleines, & très-rarement ſans quelque choſe d'obligeant, quelquefois même de flatteur, quand les diſcours le méritoient.

Le reſpect auſſi qu'inſpiroit ſa préſence, en quelque lieu qu'il fût, impoſoit ſilence, & juſques à une ſorte de frayeur.

GOUT DU ROI

POUR LES EXERCICES DU CORPS.

IL aimoit fort l'air & les exercices, tant qu'il en pût faire. Il avoit excellé à la Danſe, au Mail, à la Paume ; il étoit encore admirable à cheval, à un âge

avancé. Il aimoit à voir faire toutes ces choſes avec grâce & adreſſe. S'en bien ou mal acquitter devant lui, étoit mérite ou démerite. Il diſoit que de ces choſes, qui n'étoient point néceſſaires, il ne falloit pas s'en mêler, ſi on ne les faiſoit pas bien.

Il aimoit fort à tirer, & il n'y avoit point de ſi bon tireur que lui, & avec tant de grâce. Il vouloit des chiennes couchantes excellentes. Il en avoit toujours ſept ou huit dans ſes cabinets, & ſe plaiſoit à leur donner lui-même à manger pour s'en faire connoître. Il aimoit fort auſſi à courre le cerf, mais en calèche, depuis qu'il s'étoit caſſé le bras à Fontainebleau en courant, auſſi-tôt après la mort de ſa mère.

Il étoit ſeul dans une manière de ſoufflet tiré par quatre petits chevaux à cinq ou ſix relais, & il menoit lui-même, à toute bride, avec une adreſſe incomparable & une juſteſſe que n'avoient pas les meilleurs cochers, & toujours la même

grâce à tout ce qu'il faiſoit. Ses poſtillons étoient des enfans, depuis neuf ou dix ans juſqu'à quinze, & il les dirigeoit.

MAGNIFICENCE DU ROI,

SA PASSION POUR LES BATIMENS, L'AMBITION QU'IL EUT DE CRÉER EN CE GENRE DANS LES LIEUX LES PLUS INGRATS. DÉTAILS CURIEUX SUR VERSAILLES, TRIANON, CLUGNY, MARLY.

RIen, juſqu'à lui, n'a approché du nombre & de la magnificence de ſes équipages de chaſſe, & de toutes ſes autres ſortes d'équipages. Ses bâtimens, qui pourroit les nombrer? En même-tems, qui n'en déplorera pas le caprice, le mauvais goût? Il abandonna St. Germain, & ne fit jamais à Paris ni ornement, ni commodité que le Pont-Royal, par pure néceſſité; en quoi, avec ſon incomparable étendue, elle eſt ſi inférieu-

re à tant de villes, dans toutes les parties de l'Europe.

Lorsqu'on fit la place de Vendôme, elle étoit quarrée; M. de Louvois en vit les quatre paremens bâtis. Son dessein étoit d'y placer la Bibliothèque du Roi, les Médailles, le Balancier, toutes les Académies & le Grand Conseil.

Le premier soin du Roi, le jour de la mort de Louvois, fut d'arrêter ce travail, & de donner des ordres pour faire couper à pans les angles de la place, en la diminuant d'autant, de n'y placer rien de ce qui y étoit destiné, & de n'y faire que des maisons, ainsi qu'on la voit.

Saint Germain, lieu unique pour rassembler les merveilles de la vue, l'immense plein pié d'une forêt toute joignante, unique encore par la beauté de ses arbres, de son terrein, de sa situation, l'avantage & la facilité des eaux de source sur cette élévation, les agrémens admirables des jardins, des hauteurs & des terrasses, qui, les unes sur les autres,

autres, pouvoient aiſément ſe conduire dans toute l'étendue qu'on auroit voulu, les charmes & les commodités de la Seine, enfin une ville toute faite & que ſa poſition entretenoit par elle-même, il l'abandonna pour Verſailles, le plus triſte & le plus ingrat de tous les lieux, ſans vue, ſans bois, ſans eaux, ſans terre, parce que tout y eſt ſable mouvant, ou marécage, ſans air, par conſéquent qui n'y peut être bon; il ſe plut à tyranniſer la nature, à la dompter à force d'art & de tréſors. Il y bâtit, l'un après l'autre ſans deſſein général, le beau & le vilain furent confondus enſemble, & le vaſte fut joint à l'étranglé.

Son appartement & celui de la Reine y ont les dernières incommodités, avec les vues de cabinets & de tout ce qui eſt derrière, les plus obſcures, les plus enfermées, les plus puantes.

Les jardins, dont la magnificence étonne, mais dont le plus léger uſage rebute, ſont du plus mauvais goût. On

n'y est conduit, dans la fraîcheur de l'ombre, que par une vaste Zone torride, aubout de laquelle il n'y a plus, qu'à monter & à descendre; & avec la coline, qui est for tcourte, se terminent les jardins; la recoupe y brûle les pieds; mais sans cette recoupe, on enfonceroit ici dans les sables, & là dans la plus noire fange.

La violence, qui y a été faite partout à la nature, repousse & dégoûte malgré soi. L'abondance des eaux forcées & ramassées de toutes parts, les rend vertes, épaisses, bourbeuses; elles répandent une humidité mal-saine & nuisible, une odeur qui l'est encore plus: leurs effets, qu'il faut pourtant beaucoup ménager, sont incomparables; mais de ce tout, il résulte qu'on admire & qu'on frémit.

Du côté de la Cour, l'étranglé suffoque, & ces vastes aîles s'enfuient, sans tenir à rien. Du côté des jardins, on jouit de la beauté du tout ensemble;

mais on croit voir un palais qui a été brûlé, où le dernier étage & les toits manquent encore.

La Chapelle qu'il écrase, parce que Mansart voulut engager le Roi à élever le tout d'un étage, a de tout côté la triste représentation d'un immense catafalque. La main d'œuvre y est exquise en tout genre, l'ordonnance nulle; tout y a été fait pour la tribune, parce que le Roi n'alloit guère ailleurs; & celles des côtés sont inaccessibles par l'unique défilé qui conduit à chacune.

On ne finiroit pas sur les défauts monstrueux d'un palais si immense & si immensément cher, avec ses accompagnemens qui le sont encore davantage; orangerie, potagers, chenil, grandes & petites écuries pareilles, commun prodigieux, enfin une ville entière où il n'y avoit autrefois qu'un très-misérable cabaret, un moulin à vent, & ce petit château de cartes que Louis XIII y avoit fait pour n'y plus coucher sur la paille, qui

n'étoit que de la contenance étroite & basse autour de la cour de marbre, qui en faisoit la cour, & dont le bâtiment du fond n'avoit que deux corps à petites aîles.

Encore ce Versailles de Louis, ce chef-d'œuvre si ruineux & de si mauvais goût, & où les changemens entiers des Bassins & des bosquets ont enterré tant d'or qui ne peut paroître, n'a-t'il pu être achevé.

Parmi tant de Sallons, entassés les uns sur les autres, il n'y a ni salle de Comédie, ni salle à Banquet, ni de bal: Devant & derrière, il reste beaucoup à faire.

Les Parcs & les avenues, tout en plaîne, ne peuvent venir; en gibier, il faut y en jetter sans cesse; en rigoles de quatre à cinq lieues de cours, elles sont sans nombre; en murailles enfin qui, par leur immense contour, enferment comme une petite province du plus triste & du plus vilain pays du monde.

Trianon, dans ce même parc & à la porte de Verſailles, d'abord maiſon de porcelaine à aller faire des collations, aggrandi après pour y pouvoir coucher, enfin palais de marbre, de jaſpe & de Porphire avèc des jardins délicieux.

La ménagerie vis-à-vis de l'autre côté de la croiſée du canal de Verſailles, toute de riens exquis, & garnie de toutes ſortes de bêtes à deux ou à quatre pieds des plus rares.

Enfin Clugny bâti par Madame de Monteſpan en propre, paſſé au Duc du Maine au bout du parc à Verſailles, Château ſuperbe avec ſes eaux, ſes jardins, ſon parc, des aqueducs des Romains; de tous les côtés, l'Aſie ni l'antiquité n'offrent rien de ſi vaſte, de ſi multiplié, de ſi travaillé, de ſi ſuperbe, de ſi rempli de monumens les plus rares de tous les ſiècles; en marbres les plus exquis de toutes les ſortes, en bronzes, , en peintures, en ſculptures, rien de ſi achevé.

Mais l'eau manquoit, quoiqu'on pût faire, & ces merveilles de l'art en fontaines tarissoient, comme elles sont encore à tout moment, malgré la prévoyance de ces mers de réservoirs, qui avoient coûté tant de millions à établir, & à conduire sur le sable mouvant & la fange. Qui l'auroit cru ? Ce défaut devint la ruine de l'infanterie. Madame de Maintenon étoit à la Cour ; M. de Louvois étoit bien avec elle : on jouissoit de la paix. Il imagina de détourner la rivière d'Eure entre Chartres & Maintenon, & de la faire venir toute entiere à Versailles.

Qui pourra dire l'or & les hommes que la tentative en coûta, pendant plusieurs années, jusques là qu'il fût défendu, sous les plus grandes peines, dans le camp qu'on y avoit établi, & qu'on y tint très-long-tems, d'y parler des malades, sur-tout des morts, que le travail, & plus encore les exhalaisons, de tant de terres remuées, tuoient ? Combien d'autres furent des années à se rétablir

de cette contagion ? Combien n'en ont pu reprendre leur ſanté, pendant le reſte de leur vie ? Et toutefois, non-ſeulement les Officiers particuliers, mais les Colonels, les Brigadiers, & ce qu'on y employa d'Officiers-Généraux n'avoient pas, quels qu'ils fuſſent, la liberté de s'en abſenter un quart d'heure, ni de manquer, eux-mêmes, un quart d'heure de ſervice ſur les travaux.

La guerre les interrompit en 1688, ſans qu'ils ayent été repris depuis. Il n'en eſt reſté que d'informes monumens qui éterniſent cette cruelle entrepriſe.

Enfin le Roi, laſſé du beau & de la foule, ſe perſuada qu'il vouloit quelquefois du petit & de la ſolitude. Il chercha, autour de Verſailles, de quoi ſatisfaire ce nouveau goût; il viſita pluſieurs endroits; il parcourut les côteaux qui découvrent Saint-Germain, & cette vaſte plaine qui eſt au bas où la Seine ſerpente & arroſe tant de gros lieux & de richeſſes, en quittant Paris. On le

pressa de s'arrêter à Luciennes, où Cavois eut depuis une maison, dont la vue est enchantée ; mais il répondit que cette heureuse situation le ruineroit; que comme il vouloit un lieu, il vouloit aussi une situation qui ne lui permît pas de songer à y rien faire.

Il trouva, derrière Luciennes, un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, sans aucune vue, enfermé de colines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ces collines qui s'appelloit *Marly*. Cette clôture sans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite ; l'étroit du vallon, où on ne pouvoit s'étendre, y ajouta beaucoup ; il crut choisir un Ministre, un Favori, un Général d'armée.

Ce fut un grand travail de dessécher ce cloâque de tous les environs, qui y jettoient leurs voieries, & d'y rapporter des terres.

L'Hermitage fut fait : ce n'étoit que

pour y coucher trois nuits du mercredi au ſamedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine de Courtiſans, en charge, les plus indiſpenſables. Peu-à-peu l'Hermitage fut augmenté; d'accroiſſement en accroiſſement, les collines furent taillées pour faire place & y bâtir, & celles du bout largement emportées pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin en bâtimens, en jardins, en eaux, en aqueducs; en ce qui eſt ſi curieux ſous le nom de machine de Marly, en parcs, en forêts ornées & renfermées, en ſtatues, en meubles précieux, Marly eſt devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il eſt depuis la mort du Roi, en forêts toutes venues & touffues, en grands arbres qu'on y a apportés ſans ceſſe de Compiègne & de bien plus loin, dont les trois quarts mouroient, & qu'on remplaçoit auſſi-tôt en vaſtes eſpaces de bois & d'allées obſcures, ſubitement changées en immenſes pièces d'eau, où on ſe pro-

menoit en gondole, remiſes en forêts à n'y pas voir le jour, dès le moment qu'on les plantoit ; je parle de ce que j'ai vu en ſix ſemaines, en baſſins changés cent fois, en caſcades de même, en figures ſucceſſives & toutes différentes, en ſéjours de carpes ornés de dorures & de peintures les plus exquiſes, à peine achevées, rechangées & rétablies autrement par les mêmes maîtres une infinité de fois.

Cette prodigieuſe machine, dont on vient de parler, avec ſes immenſes aqueducs, ſes conduits & ſes réſervoirs monſtrueux, uniquement conſacrés à Marly, ſans plus porter d'eau à Verſailles.

C'eſt peu de dire que Verſailles, tel qu'on la vu, n'a point couté autant que Marly ; que ſi on y ajoute les dépenſes de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux ſéjours de Verſailles, ſouvent preſqu'auſſi nombreux, & tout à la fin de la vie du Roi, le ſéjour le plus ordinaire, on ne dira pas trop ſur

Marly seul, en comptant par milliards.

ANECDOTES INTÉRESSANTES.

LOuis XIV, dans sa jeunesse, plus fait pour les amours qu'aucun de ses sujets, se fixa à Madame de la Valliere. On en sait les progrès & les suites.

Madame de Montespan fut celle dont la rare beauté le toucha ensuite, même pendant le règne de Madame de la Valliere. Elle s'en apperçut bientôt; elle pressa vainement son mari de l'emmener en Guienne. Une folle confiance ne voulut pas l'écouter. Elle lui parloit alors de bonne foi. A la fin le Roi en fut écouté.

Il les promena aux frontières, aux camps, des momens aux armées, toutes deux dans le carrosse de la Reine. A la fin Madame de Montespan triompha; elle eut, de la Comtesse de Soissons,

forcée par la disgrace, la démission de la charge créée pour elle de Surintendante de la Maison de la Reine, à laquelle on supposa le tabouret attaché, parce qu'ayant un mari, elle ne pouvoit être faite Duchesse.

Madame de Fontevrault vint bientôt à la Cour, avec plus d'esprit & de beauté encore que Madame de Montespan sa sœur, pour jouir de la gloire de cette aînée, & être de tous les plaisirs particuliers du Roi, les plus charmans par l'esprit & par les fêtes, avec Madame de Thiange son autre sœur.

La maison de Madame de Montespan devint le centre de la Cour, des plaisirs, de la fortune & des espérances.

Ce fut aussi le centre de l'esprit & d'un tour si particulier, si délicat, si fin, mais toujours si naturel & si agréable, qu'il se faisoit distinguer à son caractère unique. C'étoit celui de ses trois sœurs, qui toutes trois en avoient infiniment, & avoient l'art d'en donner aux autres.

On ſent encore, avec plaiſir, ce tour charmant & ſimple dans ce qui reſte des perſonnes qu'elles ont élévées chez elles; & qu'elles s'étoient attachées entre mille autres; on les diſtingueroit dans les converſations les plus communes.

Madame de Fontevrault étoit celle des trois qui en avoit le plus. C'étoit peut-être auſſi la plus belle, & elle y joignoit un ſavoir rare & fort étendu; elle ſavoit bien la Théologie & les Pères: elle étoit verſée dans l'Ecriture Sainte; elle poſſédoit les langues ſavantes; elle parloit à enlever quand elle traitoit quelque matière, hors de cela l'eſprit ne ſe pouvoit cacher; mais on ne ſe doutoit pas qu'elle fût rien de plus que le commun de ſon ſexe; elle excelloit en tout genre d'écrire; elle avoit un don particulier pour le Gouvernement, & pour ſe faire adorer de tout ſon Ordre, en ſe tenant toutefois dans la plus exacte régularité.

Quoiqu'elle eût été faite Religieuſe plus que très-cavalièrement; ſa vie étoit

exemplaire dans son Abbaye. Ses séjours à la Cour, où elle ne sortoit point de chez ses sœurs, ne donnèrent jamais d'atteinte à sa réputation.

Madame de Thiange dominoit ses deux sœurs, & même le Roi qu'elle amusoit plus qu'elles. Tant qu'elle vécut, elle le gouverna, & conserva même, après l'expulsion de Madame de Montespan, hors de la Cour, les plus grandes privances & des distinctions uniques.

Pour Madame de Montespan, elle étoit méchante, capricieuse, avoit beaucoup d'humeurs & une hauteur en tout dans les nues, dont personne n'étoit à l'abri, le Roi aussi peu que tout autre.

Les Courtisans évitoient de passer sous ses fenêtres, sur-tout quand le Roi y étoit avec elle; ils disoient que c'étoit passer par les armes; & ce mot passa en proverbe à la Cour.

Il est vrai qu'elle n'épargnoit personne, très-souvent, sans autre dessein que de divertir le Roi; & comme elle avoit in-

finiment d'esprit, & plaisantoit finement, rien n'étoit plus dangereux que les ridicules qu'elle donnoit mieux que personne. Avec cela, elle aimoit sa maison & ses parens, & ne laissoit pas de bien servir les gens pour lesquels elle avoit pris de l'amitié.

La Reine supportoit, avec peine, sa hauteur avec elle; bien différente des ménagemens continuels & des respects de la Duchesse de la Valliere, qu'elle aima toujours.

Mademoiselle de Fontanges joua, comme on sait, un rôle à la Cour; une mort inprévue l'abrégea.

HISTOIRE DE LA CÉLÈBRE MAINTENON.

ANECDOTES SINGULIÈRES ET PEU CONNUES, DE SA FORTUNE, SA JEUNESSE, SON MARIAGE AVEC SCARRON & SON EXISTENCE AUPRÈS DE LOUIS XIV.

IL faut passer à un autre genre de société, qui étonna toutes les nations, &

que le Roi conſerva jufqu'au tombeau.

A ce peu de mots, qui ne reconnoîtra la célèbre Françoiſe d'Aubigné, Marquiſe de Maintenon, dont la faveur permanente n'a pas duré moins de trente ans ?

Née dans les Iſles de l'Amérique, où ſon père, réputé Gentilhomme, étoit allé, avec ſa mére, chercher du pain, & que l'obſcurité y a étouffés ; revenue ſeule & au haſard en France, abordée à la Rochelle, recueillie au voiſinage par pitié chez Madame de Neuillan, mère de la Maréchale de Navailles, réduite par ſa pauvreté & par l'avarice de cette vieille Dame, à garder les clefs de ſon grenier & à voir meſurer tous les jours l'avoine à ſes chevaux, venue à Paris à ſa ſuite ; jeune, adroite, ſpirituelle & belle, ſans pain & ſans parens, d'heureux haſards la firent connoître au fameux Scarron ; il la trouva aimable. Elle crut faire la plus grande fortune & la plus ineſpérée d'épouſer ce joyeux & ſavant

ſavant cul-de-jatte ; & ſes amis vinrent à bout de lui perſuader de tirer par-là de la misère cette charmante malheureuſe.

Le mariage ſe fit. La nouvelle épouſe plut à toutes les Compagnies qui alloient chez Scarron. Il la voyoit fort bonne en tout genre. C'étoit la mode d'aller chez lui ; gens d'eſprit, gens de la Cour & de la ville, & ce qu'il y avoit de meilleur & de plus diſtingué, qu'il n'étoit pas en état d'aller chercher hors de chez lui, & que les charmes de ſon eſprit, de ſon ſavoir, de ſon imagination, de ſa gaieté incomparable au milieu de ſes maux, de cette rare fécondité & de la plaiſanterie du meilleur goût qu'on admire encore dans ſes ouvrages, attiroient continuellement chez lui.

Madame Scarron fit là des connoiſſances de toutes les ſortes, qui pourtant, à la mort de ſon mari, ne l'empêchèrent pas d'être réduite à la Charité de la Paroiſſe de St. Euſtache. Elle y prit une

chambre pour elle & pour une ſervante, dans une montée très à l'étroit.

Les charmes de ſon eſprit corrigèrent peu-à-peu ce mal-être; Villars père du Maréchal Beuvron, père d'Harcourt, les trois Villarceaux qui lui demeurèrent fidèles, & bien d'autres, lui firent la cour; cela la remit à flot; & peu-à-peu l'introduiſit à l'Hôtel d'Albret, par là à l'Hôtel de Richelieu & ailleurs, ainſi de l'un à l'autre.

Dans ces Maiſons, Madame Scarron n'étoit rien moins que ſur le pied de Compagnie; elle y étoit à tout faire, tantôt à demander du bois, tantôt ſi on ſerviroit bientôt, une autrefois ſi le carroſſe de celui-ci, de celle-là, étoit revenu, & ainſi de mille petites, commiſſions, dont l'uſage des ſonnettes introduit depuis long-tems, a ôté l'importunité.

C'eſt dans ces Maiſons, principalement à l'Hôtel de Richelieu, beaucoup plus encore à l'Hôtel d'Albret, où le Maré-

chal d'Albret tenoit un fort grand état, que Madame Scarron fit la plupart de ses connoissances, dont les unes lui servirent tant, & les autres lui devinrent si utiles.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut faire connoître le Maréchal d'Albret en peu de mots.



Charles II d'Albret, Comte de Dreux, Vicomte de Tartas, fils de Charles Ier. Connétable de France, eut d'Anne d'Armagnac, pour troisième & dernier fils, Gilles d'Albret, Seigneur de Castelmoron, mort sans enfans, d'Antoine d'Aiguillon en 1479, qui de François le Tellier laissa un bâtard nommé Etienne, qui fut légitimé par François I en 1527, & Sénéchal du pays de Foix. De l'héritière de Miossens, il laissa Jean-Baptiste de Miossens, qui fut Lieutenant-Général d'Henri d'Albret, Roi de Navarre, en ses Pays & Seigneuries, & qui de Suzanne fille de Pierre, Seigneur de Busset, bâtard de Bourbon, Evêque de Liège,

laquelle fut Gouvernante de notre Roi Henri IV, laissa Henri-Baptiste de Miossens, Chevalier du St. Esprit en 1595, & Gouverneur & Sénéchal de Navarre en Béarn, qui d'Antoinette de Pons, fille du Comte de Murenne, Chevalier du St. Esprit, & sœur de la fameuse Marquise de Guercheville, mère du Duc de Liancourt, eut Henri-Charles de Miossens, qui d'Antoinette de Pardailhan, sœur du père de M. de Montespan, mari de la célèbre Madame de Montespan, eut trois fils & plusieurs filles. L'aîné fut le premier mari d'Antoinette Poussard, qui se remaria au Duc de Richelieu; mais elle avoit un fils de son premier mari; le second fut le Maréchal d'Albret; le troisième, aussi Comte de Miossens, fut tué en duel en 1672 par St. Léger Corbon, sans enfans.

Le Maréchal d'Albret fut dans le grand monde & les intrigues de la Cour; il eut la Compagnie des Gens d'Armes de la Garde, & fut chargé par le Cardinal

Mazarin de la conduite de M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, du Palais-Royal où ils furent arrêtés, à Vincennes, moyennant la promesse d'un bâton de Maréchal de France, qu'il n'eut que difficilement en 1653. Il avoit été fait Chevalier du St. Esprit en 1661, & il eut le Gouvernement de Guienne à la fin de 1670.

Sans avoir beaucoup servi, & jamais en Chef, ce fut un homme qui, par son génie, son adresse, sa hardiesse & sa magnificence, se fit toujours fort distinguer.

Madame Scarron dut, à la proche parenté de Madame d'Albret & de Madame de Montespan, l'introduction décisive & l'incroyable fortune qu'elle fit, 14 ou 15 ans après. M. & Mme. de Montespan ne bougeoint de chez le Maréchal d'Albret, qui tenoit, à Paris, la plus grande & meilleure maison, où abondoit la compagnie de la Cour & de la ville la plus distinguée & la plus choisie.

Les respects, les soins de plaire, l'esprit & les agrémens de Madame Scarron, réussirent fort auprès de Madame de Montespan; elle prit de l'amitié pour elle; & quand on voulut faire élever M. Dumaine & Mme. la Duchesse, elle proposa au Roi de les confier à Madame Scarron, à qui on donna une maison au marais pour y loger avec eux, & de quoi les entretenir & les élever.

Dans la suite, ces enfans furent aménés à Madame de Montespan, puis montrés au Roi, & delà peu-à-peu tirés du secret & avoués. Leur Gouvernante, fixée avec eux à la Cour, fut de plus en plus agréable à Madame de Montespan, qui lui fit donner des présens par le Roi à différentes reprises. Lui au contraire ne pouvoit la souffrir; ce qu'il lui donnoit quelquefois, & toujours peu, n'étoit que par excès de complaisance, & avec un regret qu'il ne cachoit pas.

La Terre de Maintenon étant tombée en vente, la proximité de Versailles ten-

ta si bien Madame de Montespan pour Madame Scarron, qu'elle ne lui laissa point de repos qu'il n'eût tiré de quoi la faire acheter à cette femme, qui prit alors le nom de Maintenon, ou fort peu de tems après.

Elle obtint aussi de l'argent pour en raccommoder le Château, & attaqua encore le Roi pour donner de quoi rajuster le jardin; car M. Daugenne y avoit tout laissé ruiner.

C'étoit à sa toilette où tout cela se passoit, & où le seul Capitaine des Gardes, en quartier, suivoit le Roi. C'étoit M. le Maréchal de Lorge, homme le plus vrai qui fût jamais, & qui m'a souvent conté la scène dont il fut témoin ce jour là.

Le Roi fit d'abord la sourde oreille, puis refusa; enfin, impatienté de ce que Madame de Montespan n'en démordoit point, & insistoit toujours, il se fâcha, lui dit qu'il n'avoit déjà que trop fait pour cette femme; qu'il ne comprenoit

pas la fantaiſie de Madame de Monteſpan pour elle, & ſon opiniâtreté à la garder, après tant de fois qu'il l'avoit priée de s'en défaire; qu'il avouoit qu'elle lui étoit inſupportable; & que pourvu qu'on lui promît qu'il ne la verroit plus, & qu'on ne lui en parleroit jamais, il donneroit encore, quoique, pour dire la vérité, il n'eût déjà que beaucoup trop donné pour une femme de cette eſpèce.

Jamais M. le Maréchal de Lorge n'a oublié ces propres paroles, & à moi & à d'autres il les a toujours rapportées préciſes & dans le même ordre, tant il en fut frappé alors, & bien plus, à ce qu'il vit dans la ſuite de ſi étonnant & de ſi contradictoire.

Madame de Monteſpan ſe tut, bien en peine d'avoir trop preſſé le Roi.

M. Dumaine étoit extrêmement boiteux; on diſoit que c'étoit d'être tombé d'entre les bras d'une nourrice. Tout ce qu'on lui fit n'ayant pas réuſſi, on prit le

parti de l'envoyer chez divers Artiſtes en Flandres & ailleurs dans le Royaume, puis aux eaux, & entr'autres, à Barèges. Les lettres que la Gouvernante écrivoit à Madame de Monteſpan, étoient montrées au Roi. Il les trouva bien écrites; il les goûta; & les dernières commencèrent à diminuer ſon éloignement.

Les humeurs de Madame de Monteſpan achevèrent le reſte. Elle en avoit beaucoup; elle s'étoit accoutumée à ne ſe point contraindre. Le Roi en étoit l'objet plus ſouvent que perſonne. Il en étoit encore épris, mais il en ſouffroit.

Madame de Maintenon le reprochoit à Madame de Monteſpan, qui lui en rendit de bons offices auprès du Roi.

Ces ſoins d'appaiſer Madame de Monteſpan, lui revinrent auſſi d'ailleurs, & l'accoutumèrent à parler quelquefois à Madame de Maintenon, à s'ouvrir à elle de ce qu'il déſiroit qu'elle fît auprès de Madame de Monteſpan; enfin à lui conter ſes chagrins contr'elle, & à la conſulter là-deſſus.

Admise ainsi peu-à-peu dans l'intime confidence du Roi, elle sut la cultiver, & fit si bien que peu-à-peu elle se rendit nécessaire, & fut plus recherchée que Madame de Monte span.

Les jalousies continuelles de Madame de Montespan aiguisèrent ce goût par les sorties fréquentes que son humeur aigre lui faisoit faire sans ménagemens sur le Roi & sur elle; & c'est ce que Madame de Sévigné fait peindre si joliment en Enigme, dans ses lettres à Madame de Grignan, où elle l'entretient quelquefois de ces mouvemens de Cour, parce que Madame de Maintenon avoit été aussi à Paris de la société de Madame de Sévigné, de Madame de Coulange, de Madame de la Fayette, & qu'elle commençoit à sentir son importance.

Louis XIV perdit la Reine par l'ignorance profonde & l'opiniâtreté du premier Médecin d'Aquin, au plus fort de ce nouvel attachement enté sur les dégoûts de Madame de Montespan, dont

les humeurs étoient devenues insupportables, & que nulle politique n'avoit pu arrêter.

Cette beauté impérieuse, accoutumée à dominer & à être adorée, ne pouvoit résister au désespoir toujours présent de la décadence de son pouvoir; & ce qui qui la jettoit hors de toute mesure, c'étoit de ne pouvoir se dissimuler une rivalle qu'elle n'avoit pu se résoudre à chasser tant de fois que le Roi l'en avoit pressée; une rivale encore si au-dessous d'elle en beauté, & plus âgée qu'elle de plusieurs années. Quel tourment de sentir que c'étoit pour elle que le Roi venoit, qu'il ne cherchoit qu'elle, qu'il ne pouvoit dissimuler son mal-aise lorsqu'il ne la trouvoit pas, de le voir souvent quitter sa compagnie pour entretenir Madame de Maintenon tête à tête; enfin avoir à tout moment besoin d'elle pour se raccommoder avec lui de leurs querelles, pour en obtenir les graces qu'elle lui demandoit

Après la mort de la Reine, le Roi passa les premiers jours à St. Cloud chez Monsieur, d'où il alla à Fontainebleau, & y resta toute l'Automne. Ce fut là que son goût, piqué par l'absence, la lui fit trouver insupportable, à son retour.

Le Roi parla plus librement à Madame de Maintenon; & quelque-tems après le retour du Roi de Fontainebleau, & au milieu de l'hiver qui suivit la mort de la Reine, l'état de cette femme à la Cour, annonça un Rang & une faveur, sur lesquelles personne ne prit le change, sans que sa vertu en reçût la moindre atteinte. Elle supprima alors les armes de son premier mari, & ne porta plus que les siennes seules, & sans cordélières, imitant à meilleur titre Madame de Montespan, & même Madame de Thiange. On lui donna, à Versailles, l'appartement au haut du grand escalier, vis-à-vis celui du Roi & de plein-pied. Depuis ce moment, le Roi y alla, tous les jours de sa vie, passer plusieurs heu-

tes à Verſailles; & en quelque lieu qu'il fût, elle fut toujours logée auſſi proche de lui, & de plain-pied, autant qu'il fut poſſible.

Dans cette élévation, cette femme fut étonnante, & elle ſut conſerver ſon crédit ſans lacune, ſans nuage le plus léger, plus de trente ans entiers, & même trente-deux.

C'étoit une femme de beaucoup d'eſprit; les meilleures Compagnies où elle avoit d'abord été ſoufferte, & dont bien-tôt elle fit le plaiſir, l'avoient fort polie & ornée de la ſcience du Monde.

Ses divers états l'avoient rendue inſinuante, complaiſante, cherchant à plaire, une grace incomparable en tout, un air d'aiſance, de retenue & de reſpect, qui, par ſa longue habitude, lui étoit devenu naturel, aidoient merveilleuſement ſes talens, avec un langage doux, juſte,

en bons termes, & naturellement éloquent & court. Elle fit goûter à Louis XIV les délices d'une amitié pure, & ne cessa de lui rendre sa société intéressante & nécessaire.

ZELE ARDENT DU ROI, DANS LES DISPUTES DE RELIGION.

LA Reine-mère & le Roi, bien plus qu'elle, dans la suite, donnèrent aux Jésuites une grande confiance : ils étoient en possession d'être les confesseurs du Roi & les distributeurs des Bénéfices dont ils avoient la feuille.

L'ambition des Courtisans, & la crainte que ces Religieux inspirèrent aux Ministres, leur donnèrent une

entière liberté. L'attention si vigilante du Roi à se tenir, toute sa vie, barricadé contre tout le monde, en affaires, leur étoit un rempart assuré, & leur donnoit la facilité de lui parler, & la sécurité d'être reçus seuls sur les choses qui regardoient la Religion, & d'être seuls écoutés.

On leur a reproché la dispersion de ces Solitaires illustres, que l'étude & la pénitence avoient assemblés à Port-Royal, qui firent de si grands disciples, & à qui l'on est redevable de ces ouvrages fameux, qui ont répandu une si vive & si solide lumière, pour discerner la vérité des apparences, éclairer la foi, allumer la charité, développer le cœur de l'homme, régler ses mœurs, lui présenter un miroir fidèle, & le guider entre la juste crainte & l'espérance raisonnable.

C'étoit donc à en poursuivre jusqu'aux derniers restes, que la dévotion du Roi s'exerçoit, ainsi que celle de Madame de

Maintenon conformée ſur la ſienne, lorſqu'unautre champ parut propre aux Jéſuites à être préſenté au Prince; ce fut celui des prétendus réformés.

SYSTÊME CONTRE LES PROTESTANS. RÉVOCATION DE L'EDIT DE NANTES. SUITES DE CETTE RÉVOCATION.

AVEC de telles avances, pour ſe croire en droit de commander, il reſtoit peu à faire pour exciter le zèle du Roi, contre une Religion ſolemnellement frappée des plus éclatans anathêmes par l'Egliſe univerſelle, & qui s'en étoit elle-même frappée la première, en ſe ſéparant de toute l'antiquité ſur des points de foi fondamentaux.

Le Roi étoit devenu pieux; à la dévotion ſe joignit la politique. On voulut lui plaire par les endroits qui le touchèrent le plus ſenſiblement: la dévotion & l'autorité.

On

On lui peignit les Huguenots avec les plus noires couleurs. Un État, dans un État, parvenu à ce point de licence à force de désordres, de révoltes, de guerres civiles, d'alliances étrangères, de résistances à force ouverte contre les Rois ses prédécesseurs, & jusqu'à lui-même réduit à vivre en traités avec eux.

On flatta le Roi, en lui montrant une action qui passoit le pouvoir de tous ses prédécesseurs, en lui détournant les yeux de tant de grands exploits, & de tant de hauts faits d'armes, pensés & résolus par son héroïque père, & par lui-même, exécutés à la tête de ses Troupes avec une vaillance extraordinaire, & qui les fit vaincre souvent, contre toute apparence, dans les plus grands périls, en l'y voyant, à leur tête, aussi exposé qu'eux; & de toute la conduite de ce Roi qui abattit sans ressource ce grand parti Huguenot, lequel avoit soutenu sa lutte depuis François I., avec tant d'avantage, & qui, sans la tête &

le bras de Louis le Juſte, ne ſeroit pas tombé ſous les volontés de Louis XIV.

On le détermina, lui qui ſe piquoit ſi principalement de gouverner, à entreprendre un chef-d'œuvre, tout à la fois de zèle & de politique, qui feroit triompher la véritable Religion, par la ruine de toute autre, & qui rendroit le Roi abſolu, en briſant toutes ſes chaînes avec les Huguenots, & détruiſant, à jamais, ces rebelles toujours prêts à profiter de tout, pour relever leur parti & donner la loi à ſes Rois.

Les grands Miniſtres n'étoient plus alors. Le Tellier, au lit de mort, ſon fils étoit le ſeul qui reſtoit; car Seignelay ne faiſoit que de poindre.

Louvois avide de guerre, altéré ſous le poids d'une trève de vingt-ans, qui ne faiſoit preſque que d'être ſignée, eſpéra qu'un ſi grand coup, porté aux Huguenots, ruineroit tout le Proteſtaniſme de l'Europe, & s'applaudit, en attendant, de ce que le Roi ne pouvoit frap-

per sur les Huguenots, que par ses Troupes; qu'il en seroit le principal exécuteur, & deviendroit par-là de plus en plus en crédit.

La révocation de l'Edit de Nantes fut donc résolue & consommée; Odeschalki occupoit le Trône Pontifical sous le nom d'Innocent XI. C'étoit un bon Evêque, mais un Prince très-incapable; entièrement Autrichien, & ses Ministres du même génie. La grande affaire de la Régale l'avoit brouillé avec le Roi, dès l'entrée de son Pontificat; les quatre propositions de l'Assemblée du Clergé de 1682, l'excitèrent bien davantage.

Cette main basse, sur les Huguenots, ne put tirer de lui la moindre approbation; il s'en tint toujours à l'attribuer à la politique, pour détruire un parti qui avoit tant & si long-tems agité la France; & l'affaire des franchises étant survenue après, les deux Cours se portèrent à de grandes extrêmités. Par l'événement & sur le point d'honneur des

franchises, & sur le point capital des propositions de 1682, on ne s'apperçut que trop que Monsieur de Lyonne n'étoit plus, & que nous étions bien éloignés du tems de la fameuse affaire des Corses & du traité de Pise.

BEAUX ÉTABLISSEMENS DES FILLES DE SAINT-JOSEPH, PAR MADAME DE MONTESPAN.

LE magnifique établissement de Saint-Cyr suivit de près la révocation de l'Edit de Nantes. Madame de Montespan avoit bâti, à Paris, une belle maison des filles de Saint-Joseph, qu'elle avoit fondée pour l'instruction des Jeunes filles, & pour leur apprendre toutes sortes d'ouvrages; il en étoit sorti de parfaitement beaux en tous genres d'ornemens d'Eglise, & autres meubles superbes pour le Roi, & pour qui en a voulu faire faire; & c'étoit dans cette maison que Madame

de Montespan se retira, lorsqu'elle fut obligée de quitter tout-à-fait la Cour.

ÉTABLISSEMENT DE SAINT-CYR,

PAR MADAME DE MAINTENON.

L'Émulation porta Madame de Maintenon à des vues plus hautes & plus vastes, qui, en gratifiant la pauvre Noblesse, put la faire regarder comme une protectrice, à qui toute la Noblesse devoit s'intéresser. Elle pensa qu'elle illustreroit le règne de Louis XIV par cet établissement ; que ce Monarque s'en occuperoit, ainsi qu'elle-même, & qu'elle y trouveroit une retraite honorable, si elle avoit le malheur de perdre le Roi, comme cela arriva en effet.

La riche mense Abbatiale de Saint-Dénis, qu'elle fit unir à Saint-Cyr, diminua d'autant la dépense d'une si grande fondation, aux yeux du Roi & du public ; & l'objet en étoit en soi si utile

qu'il ne reçut que de justes applaudissemens.

MONSEIGNEUR, GOUVERNÉ PAR LA PRINCESSE DE CONTI, ENNEMIE DE MADAME DE MAINTENON.

MOnseigneur, qui n'aimoit point Madame de Maintenon, ne contraignit point son épouse; il étoit toujours alors avec la Princesse de Conti, qui le gouvernoit, & qui, fille de Madame de la Vallière, n'avoit rien de commun avec les enfans de Madame de Montespan, ni avec leurs gouvernantes desquels elle étoit fort éloignée.

La Princesse de Conti n'aimoit pas mieux la Dauphine, dont elle craignoit la concurrence dans la confiance de Monseigneur. Elle ne fut donc pas fâchée de la voir prendre si mal avec Madame de Maintenon, & se mettre, par ses manières à cet égard, de travers

avec le Roi, & perdre toute considération, comme il arriva; elle fut peu comptée. On prétendit même que la Princesse de Conti, excessivement parfumée, la vit de fort près & long-tems, comme elle venoit d'accoucher de M. le Duc de Berry.

Quoiqu'il en soit, sa courte vie depuis ne fut plus qu'une maladie continuelle plus ou moins forte, & sa mort soulagea mari, Beau-père, & plus que tout, Madame de Maintenon, qui, quatorze mois après, se vit aussi délivrée de Louvois.

BOSSUET ET FÉNÉLON.

L'Archevêque de Cambray étoit mal avec Madame de Maintenon, sur l'affaire de Madame de Guyon, sans espérance de retour, à cause de Godet, Evêque de Chartres; mais encore alors assez entier auprès du Roi, où il ne tarda pas à être perdu sans ressource, pour des raisons personnelles à cette Dame.

Bossuet échappa à la disgrace que Madame de Maintenon n'entreprit pas même par plusieurs raisons. Godet, qui la possédoit absolument, avoit besoin de la plume & du grand nom de Bossuet pour pousser Fénélon à bout; Bossuet tenoit au Roi par l'habitude & l'estime, & par être entré, en Evêque des premiers tems, dans la confiance la plus intime du Roi & la plus secrette; enfin il avoit rendu à Madame de Maintenon, sans que ce fût son objet, le service le plus sensible; c'étoit un homme dont la vertu, la droiture & l'honneur étoient aussi inséparables que la science & la vaste érudition.

La place de Précepteur de Monseigneur l'avoit familiarisé avec le Roi, qui s'étoit, plus d'une fois, adressé à lui dans les scrupules de sa vie. Bossuet lui avoit souvent parlé là-dessus avec une liberté digne des premiers siècles & des premiers Evêques de l'Eglise. Il avoit interrompu le cours de ses liaisons plus d'une fois; il avoit osé poursuivre le Roi, qui lui

avoit échappé. Il fit à la fin cesser tout commerce ; & il acheva de couronner cette grande œuvre par les derniers efforts, qui chassèrent pour jamais Madame de Montespan de la Cour.

RENVOI DE MADAME DE MONTESPAN DE LA COUR. ANECDOTE ET PORTRAIT DE MONSIEUR LE DUC DU MAINE SON FILS.

LE renvoi de Madame de Montespan fut l'époque de l'union si intime de Monsieur M. le Duc du Maine avec Madame de Maintenon, & de l'adoption qu'elle en fit, qui s'approfondit & se consolida toujours depuis, de plus en plus ; qui lui fraya le chemin à toutes les incroyables grandeurs, où, de l'une à l'autre il parvint. Le Duc du Maine étoit trop dans l'intérieur du Roi pour ne s'être pas apperçu de bonne heure de la faveur naissante de Madame de Maintenon, de ses progrès rapides, & que les premiers

effets n'en pouvoient être que la diſgrace de Madame de Monteſpan.

Perſonne n'avoit plus d'eſprit que Monſieur du Maine, ni de talent & d'art caché ſous toutes ſortes de grâces qui peuvent charmer, avec l'air le plus naturel, le plus ſimple, quelquefois le plus naïf. Perſonne ne prenoit plus aiſément toutes ſortes de formes; perſonne ne connoiſſoit mieux les gens qu'il avoit intérêt de connoître; perſonne n'avoit plus d'art, de manége, d'adreſſe pour s'inſinuer auprès d'eux; perſonne enfin, ſous un extérieur dévot, ſolitaire, philoſophe, ſauvage, ne cachoit des vues plus ambitieuſes, ni plus vaſtes, que ſon extrême timidité ſervoit encore à couvrir.

Le Duc du Maine s'apperçut donc de bonne heure des épines de ſa poſition entre ſa mère & ſa gouvernante. Il ſe chargea de preſſer lui-même Madame de Monteſpan de s'en aller à Paris pour ne plus revenir à la Cour; & de lui en

porter l'ordre très-positif. Il s'en acquitta, & se dévoua par-là à Madame de Maintenon sans réserve.

Il fut très-mal reçu de sa mère, qui ne le vouloit point voir ; & jamais depuis il n'y fut véritablement bien. Mais Madame de Maintenon ne mit point de bornes à son affection pour lui.

CONDUITE ADROITE ET ÉPINEUSE DE MADAME DE MAINTENON. QUELLES ÉTOIENT LES PERSONNES DE SA SOCIÉTÉ; SES VISITES; SES AUDIENCES; SES OCCUPATIONS; SA CONDUITE AVEC LES FILLES DU ROI. PARTAGE DE SON TEMS; ASSIDUITÉS DE LOUIS XIV.

MAdame de Maintenon ne voyoit personne chez elle en visite, & n'en rendoit jamais aucune; cela n'avoit que fort peu d'exceptions. Elle alloit voir la Reine d'Angleterre, & la recevoit chez elle; quelquefois chez Madame de Monche-

vreuil, sa plus intime amie; depuis sa mort, elle alla quelquefois voir M. de Montchevreuil; mais rarement il entroit chez elle toutes les fois qu'il le vouloit, mais des instans. Le Duc de Richelieu eut toute sa vie le même privilège. Elle alloit encore quelquefois chez Madame de Caylus sa bonne nièce, qui étoit souvent chez elle.

Si, en deux ans, une fois, elle alloit chez la Duchesse de Lude, ou chez quelques femmes aussi qualifiées, entre trois ou quatre au plus, c'étoit une distinction & une nouvelle, quoiqu'il ne s'agit que d'une simple visite. Madame d'Haudicourt, son ancienne amie, alloit aussi chez elle à-peu-près quand elle le vouloit, & sur la fin, le Maréchal de Villeroi; quelquefois Harcourt, jamais d'autres.

Lors du brillant voyage de Madame des Ursins, cette Dame alloit aussi très-souvent chez elle, particulièrement à Marly, où Madame de Maintenon la

fut voir une fois. Jamais elle n'alloit chez aucune Princesse du sang, même chez Madame. Aucune d'elles aussi n'alloit chez elle, à moins que ce ne fût par audience: ce qui étoit extrêmement rare, & qui faisoit nouvelle.

Pour les portes, elles s'ouvroient toujours devant le Duc du Maine, en quelque lieu qu'il fût; & depuis le mariage du Duc de Noailles, il la voyoit quand il vouloit.

Le Cardinal de Noailles, jusqu'à l'affaire de la Constitution, la voyoit régulièrement en particulier, le jour qu'il avoit son audience du Roi, dans la semaine; & après, le Cardinal de Bissy, autant qu'il le vouloit, & le Cardinal de Rohan avec mesure.

Son frère, tant qu'il vécut, la désola; il entroit à toute heure chez elle, lui tenoit des propos de l'autre monde, & faisoit souvent des sorties de crédit avec elle; pas le moins du monde sa belle-sœur ne parut jamais à la Cour,

ni dans le monde. Madame de Maintenon la traitoit bien par pitié, sans que cela allât au plus petit crédit, mais elle dînoit quelquefois avec elle, & ne la laissoit venir à Versailles que le moins qu'elle pouvoit, peut-être deux ou trois fois l'an au plus, & coucher une nuit.

Godet, Evêque de Chartres, & Aubigny, Archevêque de Rouen, elle ne les voyoit qu'à Saint-Cyr.

Ses audiences étoient difficiles à obtenir; & le peu qu'elle en accordoit, étoient presque toutes à Saint-Cyr, où on alloit la trouver à jour & heure donnés. On l'attendoit à Versailles, au sortir de chez elle, ou à son retour, quand on avoit un mot à lui dire; gens bas, & même pauvres, gens, & personnes considérables; on n'avoit là qu'un instant; & c'est à qui le saisiroit.

Les Maréchal de Villeroi, d'Harcourt, souvent Tessé, quelquefois, dans les derniers tems, Vaudemont, lui ont parlé de cette façon; & si c'étoit en rentrant

chez elle, ils ne la ſuivoient pas au-delà de ſon antichambre, où elle coupoit très-court, & les laiſſoit. Bien d'autres lui ont parlé de la ſorte.

Un très-petit nombre de Dames, à qui le Roi étoit accoutumé, & qui étoient de ſes particulières, la voyoient quelquefois aux heures où le Roi n'y étoit pas, & rarement quelques-unes dînoient avec elle.

Ses matinées, qu'elle commençoit de fort bonne heure, étoient remplies par des audiences cachées de charité ou de gouvernement ſpirituel, quelquefois par quelques Miniſtres, rarement par quelques Généraux d'Armée; encore ces derniers, quand ils avoient un rapport particulier à elle, comme les Maréchaux de Villeroy, d'Harcourt, & quelquefois Teſſé.

Aſſez ſouvent, dès huit heures du matin, ou plutôt, elle alloit chez quelque Miniſtre, rarement elle dînoit chez eux avec leur femme & une compagnie

fort choisie. C'étoient là les grandes faveurs, & une nouvelle; mais qui ne menoit à rien qu'à de l'envie & à quelque considération.

Monsieur de Beauvilliers fut des premiers & des plus long-tems favoris de ces dîners, & fréquemment, jusqu'à ce que Godet, Evêque de Chartres, arrêta tout court les progrès de Fénélon qui s'étoit fait leur Docteur.

Les Ministres chargés de la guerre, & sur-tout des finances, furent toujours ceux avec qui Madame de Maintenon avoit le plus à faire, & qu'elle cultiva. Rarement, & plus que rarement, alloit-elle chez les autres; mais pour affaires, & souvent d'état, & dès le matin, sans jamais dîner chez ces derniers.

A l'ordinaire, dès qu'elle étoit levée, c'étoit de s'en aller à Saint-Cyr, & d'y dîner dans son appartement seule, ou avec quelque favorite, d'y donner des audiences le moins qu'elle pouvoit, d'y lire & d'y répondre aux lettres, d'y gouverner

gouverner des Monaſtères de filles de toutes parts, d'y recevoir des avis & des lettres & informations ſecrettes, & de revenir à-peu-près au tems que le Roi paſſoit chez elle.

Devenue plus vieille & plus infirme, en arrivant, entre ſept à huit heures du matin, à Saint-Cyr, elle ſe mettoit au lit pour s'y repoſer, ou faire quelques remédes.

A Fontainebleau, elle avoit une maiſon à la ville où elle allait ſouvent pour y faire les mêmes choſes qu'à Saint-Cyr.

A Marly, elle s'étoit fait accommoder un petit appartement qui avoit une fenêtre dans la Chapelle; elle en faiſoit ſouvent le même uſage que de Saint-Cyr; mais cela s'appelloit le repos; & le repos étoit inacceſſible ſans exception, excepté à Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

A Marly, à Trianon, à Fontainebleau, le Roi alloit chez elle les matins des jours où il n'y avoit point de conſeil, & qu'elle n'étoit pas à Saint-Cyr.

A Fontainebleau, depuis la messe jusqu'au dîner, quand le dîner n'étoit pas quelquefois au sortir de la messe, pour aller courir le cerf, & il y étoit une heure & demie, quelquefois davantage. A Trianon & à Marly, la visite du Roi beaucoup moins, parce que, en sortant de chez elle, il s'alloit promener dans les jardins.

Ces visites étoient presque toujours tête à tête, sans préjudice de celles de toutes les après dînées, qui étoient rarement tête à tête, que fort peu de tems, parce que les Ministres y venoient, chacun à son tour, pour travailler avec le Roi. Le vendredi, où il arrivoit souvent qu'il n'y en avoit point, c'étoit les Dames familieres avec qui il jouoit, ou une musique; ce qui se doubla & se tripla de jours, sur-tout à la fin de sa vie.

Vers les neuf heures du soir, deux femmes de chambre venoient déshabiller Madame de Maintenon; aussi-tôt après son maître d'hôtel & son valet de

chambre apportoient ſon couvert, un potage & quelque choſe de léger. Dès qu'elle avoit achevé de ſouper, ſes femmes la mettoient au lit, & tout cela en préſence du Roi & du Miniſtre, qui n'en diſcontinuoit pas ſon travail; tout cela gagnoit dix heures que le Roi alloit ſouper; en même tems on tiroit les rideaux de Madame de Maintenon.

SUITE DES DÉTAILS SINGULIERS CONCERNANT LA VIE PARTICULIÈRE DE MADAME DE MAINTENON.

DAns les voyages, c'étoit la même choſe Madame de Maintenon partoit de bonne heure avec quelques favorites, comme Madame de Monchevreuil, toujours tant qu'elle vécut, Mme. d'Hudicourt, Madame Dangeau, Madame de Caylus. Un carroſſe du Roi, affecté pour elle-même, la menoit toujours pour aller de Verſailles à Saint-Cyr; & d'Eſpinoy,

Ecuyer de la petite écurie, la mettoit dans le carrosse , & l'accompagnoit à cheval ; c'étoit sa tache de tous les jours.

Dans les voyages, le carrosse de Madame de Maintenon menoit ses femmes de chambre , & suivoit celui où elle étoit. Elle s'arrangeoit de façon, que le Roi, en arrivant, la trouvoit toute établie, lorsqu'il passoit chez elle. Son carrosse & sa chaise, avec ses porteurs ayant sa livrée , entroient par-tout, comme ceux des gens titrés.

Toujours en chef, en particulier , & à l'extérieur pour le ton , le siège , & sa place en présence du Roi , de Monsieur, de la Cour d'Angleterre, & de qui que ce fût; mais elle étoit très-simple en particulier , au-dehors , & toujours aux dernières places.

Je l'ai vue souvent aux dîners du Roi, à Marly, mangeant avec lui & ses Dames, & à Fontainebleau, en grand habit chez la Reine d'Angleterre , cédant absolument sa place , & se reculant par-

tout pour les femmes titrées, même pour les femmes de qualité diſtinguée, ne ſe laiſſant jamais forcer par les titrées, mais par celles de qualité ordinaire avec un air de peine & de civilité, & par tous ces endroits, polie, affable, parlant comme une perſonne qui ne prétend rien, & qui ne montre rien, mais qui en impoſoit fort, à ne conſidérer que ce qui étoit autour d'elle.

Toujours bien miſe, noblement, proprement, de bon goût, mais très-modeſtement, mais plus vieillement alors que ſon âge : depuis qu'elle ne parut plus en public, on ne voyoit que ſes coîfes & écharpes noires, quand par haſard elle ſortoit. Elle n'alloit jamais chez le Roi qu'il ne fût malade ; que les matins des jours qu'il avoit pris médecine ; & à-peu-près de même chez Madame la Ducheſſe de Bourgogne ; jamais ailleurs pour aucun devoir.

Chez elle avec le Roi, ils étoient chacun dans leur fauteuil, une table de-

vant chacun d'eux, aux deux coins de la cheminée; elle du côté du lit, le Roi le dos à la muraille, du côté de la porte de l'antichambre, & deux tabourets devant sa table, un pour le Ministre qui venoit travailler, l'autre pour son sac.

Les jours de travail, ils n'étoient seuls ensemble que fort peu de tems, avant que le Ministre entrât, & moins encore souvent après qu'il étoit sorti. Le Roi passoit à la garde-robe, revenoit au lit de Madame de Maintenon, où il se tenoit debout fort peu, lui donnoit le bon soir, & alloit se mettre à table: telle étoit la mécanique de Madame de Maintenon.

Pendant le travail, Madame de Maintenon lisoit ou travailloit en tapisserie; elle entendoit tout ce qui se passoit entre le Roi & le Ministre, qui parloient tout haut. Rarement elle y mêloit son mot, plus rarement ce mot étoit de quelque conséquence. Souvent le Roi lui

demandoit ſon avis ; alors elle répondoit avec de grandes meſures. Jamais, ou preſque jamais, elle ne paroiſſoit affectionner rien, & moins encore s'intéreſſer pour perſonne ; mais les Miniſtres avoient ſon mot.

Si par haſard, le Roi s'arrêtoit à celui que Madame de Maintenon vouloit, le Miniſtre s'en tenoit là, & faiſoit en ſorte de ne pas aller plus loin. Si le Roi s'arrêtoit à quelque autre, le Miniſtre propoſoit auſſi de voir ceux qui étoient à portée, laiſſoit après dire le Roi, & en profitoit pour exclure. Rarement propoſoit-il expreſſément celui à qui il vouloit en venir ; mais toujours pluſieurs qu'il tâchoit de blâmer également, pour embarraſſer le Roi ſur le choix. Alors le Roi lui demandoit ſon avis ; il parcouroit encore les raiſons de quelques-uns, & appuyoit enfin ſur celui qu'il vouloit. Le Roi preſque toujours balançoit, & demandoit à Madame de Maintenon ce qui lui en ſembloit. Elle ſou-

rioit, faisoit l'incapable, disoit quelquefois un mot de quelqu'autre, puis elle revenoit, si elle n'y étoit pas tenue d'abord sur celui que le Ministre avoit appuyé, & déterminoit tellement que les trois quarts des grâces & des choix, & les trois quarts encore du quatrième quart de ce qui se passoit par le travail des Ministres, c'est elle qui en disposoit.

Par ce détail, on voit que cette femme habile faisoit à-peu-près tout ce qu'elle vouloit ; mais non pas tout, ni quand & comme elle vouloit.

C'est là ce qui rendoit le travail, chez Madame de Maintenon, si important pour les particuliers, & c'est ce qui rendoit les Ministres si nécessaires à Madame de Maintenon, pour les avoir dans sa dépendance ; c'est aussi ce qui les aida à s'élever à tout, & à augmenter sans cesse leur crédit & leur pouvoir, & pour eux, & pour les leurs, parce que Madame de Maintenon leur faisoit lecture de toutes les choses pour se les attacher entièrement.

Quand ils étoient près de venir travailler, ou qu'ils sortoient de chez elle, elle prenoit son tems de sonder le Roi sur eux, de les excuser & de les vanter, de les plaindre de leur grand travail, d'en exalter le mérite; & s'il s'agissoit de quelque chose pour eux, d'en préparer les voies, quelquefois d'en rompre la glace, sous prétexte de leur modestie & du service du Roi, qui demandoit qu'ils fussent excités à le soulager, à faire de mieux en mieux. Ainsi c'étoit entr'eux un cercle de besoins & de services réciproques: aussi les ménagemens entr'eux étoient-ils infinis & contiunels. Mais si Madame de Maintenon ne pouvoit rien, ou presque rien sans eux, de ce qui se passoit par eux, eux ne pouvoient se soutenir sans elle, beaucoup moins malgré elle.

Cependant, il est arrivé plusieurs fois que, lorsqu'on ne s'y prenoit pas avec assez de détours & de délicatesse, & que le Roi appercevoit qu'un Ministre, ou le Général d'armée favorisoit un parent

ou un protégé de Madame de Maintenen, il tenoit ferme contre cela même; puis il disoit partie fâché, partie se moquant d'eux: « Un tel a bien fait sa cour; » car il n'a pas tenu à lui de bien servir un tel, parce qu'il est parent ou » protégé de Madame de Maintenon; » & ces coups de caveſſon la rendoient très-timide & très-meſurée, quand il étoit queſtion de ſe montrer au Roi à découvert ſur quelques choſes, ou ſur quelqu'un.

Auſſi répondoit-elle toujours, à quiconque s'adreſſoit à elle-même pour les moindres choſes, qu'elle ne ſe mêloit de rien; & ſi, bien rarement, elle s'ouvroit davantage, & que la choſe regardât un Miniſtre, ſur lequel elle comptoit, elle envoyoit à lui, & promettoit de lui en parler; mais, encore une fois, rien n'étoit plus rare; on ne laiſſoit pas cependant d'aller à elle, par eſpérance que, nonobſtant cette réponſe banale, elle feroit peut-être ce qu'on déſiroit, comme cela arrivoit quelquefois.

Il y avoit peut-être cinq ou ſix perſonnes au plus de tous états, leſquelles la plupart étoient ſes amies de ſon ancien tems, à qui elle répondoit plus franchement, quoique toujours foiblement & meſurément, & pour qui en effet elle agiſſoit au mieux qu'il lui étoit poſſible, & néanmoins réuſſiſſant très-ordinairement, elle n'y réuſſiſſoit pas toujours.

Revenons un moment à ces coups de caveſſon du Roi dont on vient de parler.

TRAVAIL DU ROI

AVEC SES MINISTRES, SA RÉSISTANCE MOMENTANÉE A LEURS DÉSIRS, ET A CEUX DE MADAME DE MAINTENON.

LE Tellier, dans des tems bien antérieurs, & long-tems avant d'être Chancelier de France, connoiſſoit bien le

Roi là-dessus. Un de ses meilleurs amis ; car il en avoit, l'avoit prié de quelque chose qu'il désiroit fort, & qui devoit être proposé dans le travail particulier de ce Ministre avec le Roi. Le Tellier l'assura qu'il feroit tout son possible. Son ami ne goûta point sa réponse, & lui dit franchement que, dans la place & le crédit où il étoit, ce n'étoit pas assez de celle-là qu'il falloit lui donner. » Vous » ne connoissez pas le terrein, lui ré-» pondit le Tellier ; de vingt affaires » que nous portons ainsi au Roi, nous » sommes sûrs qu'il en passera dix-neuf » à notre gré ; nous le sommes égale-» ment que la vingtième sera décidée » au contraire ; laquelle des vingt » sera décidée contre notre avis & no-» tre désir ? C'est ce que nous ignorons » toujours ; & très-souvent c'est celle » où nous nous intéressons le plus. Le » Roi nous réserve cette bisque pour » nous faire sentir qu'il est le maître, » & qu'il gouverne. Et si par hasard il

» se présente quelque chose, sur laquelle
» il s'opiniâtre, & qui soit assez impor-
» tante pour que nous nous opiniâtrions
» aussi, ou pour la chose même, ou
» pour l'envie que nous avons qu'elle
» réussisse comme nous le désirons, c'est
» très-souvent alors, dans le rare que
» cela arrive, une sortie sûre; mais, à
» la vérité, la sortie essuyée & l'affaire
» manquée, le Roi content d'avoir
» montré que nous ne pouvons rien,
» & peiné de nous avoir fâché, devient
» flexible, en sorte que c'est alors le
» tems où nous faisons tout ce que
» nous voulons. »

Il avoit la même conduite avec Madame de Maintenon, à qui, de fois à autres, il faisoit des sorties terribles, & dont il s'applaudissoit. Quelquefois elle se mettoit à pleurer devant lui, & étoit plusieurs jours sur de véritables épines.

Quand elle eut mis Fagon auprès du Roi, au lieu de Daquin, qu'elle fit ren-

voyer, pour avoir un homme tout à elle & de beaucoup d'esprit; qu'elle s'étoit attachée dans les voyages aux Eaux, où il avoit suivi le Duc du Maine, & un homme dont elle pût tirer un continuel parti dans cette place intime du premier Médecin qu'elle voyoit tous les matins : elle faisoit la malade, quand il lui arrivoit de ces scènes, & c'étoit d'ordinaire par où elle les faisoit finir avec plus d'avantage.

CARACTÈRE PERSONNEL DU ROI.

PREUVES. ANECDOTES A CE SUJET.

CE n'est pas que ces artifices, ni même la réalité la plus effective, eussent aucun pouvoir de contraindre d'ailleurs, en quoi que ce pût être, le Roi. Ce Prince étoit absolu dans son intérieur; les incommodités les plus opposées aux voyages, au grand habit de Cour (car les Dames les plus privilègiées ne parois-

ſoient jamais autrement dans ſes carroſſes, ni en aucun lieu de cour, avant que Marly eût adouci cette étiquette) ne pouvoit en diſpenſer les Dames ; grandes maladies, moins de ſix ſemaines après leurs couches, dans d'autres tems fâcheux, il falloit être en grand habit, parées & ſerrées dans leur corps ; aller en Flandre & plus loin, danſer, veiller, être des fêtes, manger, être gaies & de bonne compagnie, changer de lieu, ne paroître craindre aucune intempérie, ni être incommodées du chaud, du froid, de l'air, de la pouſſière, & tout cela préciſément aux jours & heures marqués, ſans déranger rien d'une minute. Ses filles il les a traitées toutes pareillement ; il n'avoit pas plus de ménagement pour Madame la Ducheſſe de Berry, ni même pour Madame la Ducheſſe de Bourgogne, quoique Fagon, Madame de Maintenon puſſent dire & faire, quoiqu'il aimât Madame la Ducheſſe de Bourgogne auſſi tendrement qu'il en étoit

capable, qui toutes les deux s'en blesserent.

Le Roi voyageoit toujours en carrosse plein de femmes, ses belles-filles, quelquefois Madame, & des Dames, quand il y avoit place. Ce n'étoit que pour les rendez-vous de chasse, les voyages de Fontainebleau, de Chantilly & de Compiègne & les vrais voyages, que cela étoit ainsi. Pour aller tirer, se promener, pour aller coucher à Marly ou à Meudon, il alloit seul dans une calèche. Il se défioit des conversations que ses grands Officiers auroient pu tenir devant lui dans ses carrosses, & prétendoit que le vieux Charost, qui prenoit volontiers ce tems-là pour dire bien des choses, lui avoit fait prendre ce parti, il y avoit plus de quarante ans. Cela convenoit aussi aux Ministres, qui sans cela auroient pu être inquiétés tous les jours, & à la clôture exacte, qu'en leur faveur luimême s'étoit prescrite, & à laquelle il fut si exactement fidèle.

Pour

Pour les femmes, le peu de Dames qui y pouvoient trouver place, outre que cela ne se pouvoit empêcher, l'occasion en étoit restrainte à une grande rareté, & le babil fort peu à craindre.

Dans le carrosse, lors des voyages, il y avoit beaucoup de toutes sortes de choses à manger, viandes, pâtisseries, fruits; on n'avoit pas sitôt fait un quart de lieue, que le Roi demandoit si on vouloit manger; lui jamais ne goûtoit à rien entre ses repas, non pas même à aucun fruit; mais il s'amusoit à voir manger, & manger à force. Il falloit avoir appétit, être gaies, autrement il ne le trouvoit pas bon. On faisoit la mignone, on ne vouloit pas faire la délicate, être du bel air, cela n'empêchoit pas que les mêmes Dames ou Princesses, qui soupoient, avec d'autres, à sa table le même jour, ne fussent obligées, sous les mêmes peines, d'y faire aussi bonne contenance que si elles n'avoient pas mangé de la journée; avec cela d'autres besoins, il n'en falloit pas

parler, outre que pour des femmes il auroit été très-embaraſſant, avec le détachement de la maiſon du Roi, & les Gardes du Corps devant & derrière le carroſſe, les Officiers & les Ecuyers aux portières, qui faiſoient une pouſſière qui dévoroit tout ce qui étoit dans le carroſſe.

Le Roi, qui aimoit l'air, en vouloit les glaces baiſſées, & eût trouvé fort mauvais que quelque Dame eût tiré le rideau contre le Soleil, le vent ou le froid : il ne falloit ſeulement pas s'en appercevoir, ni d'aucune autre ſorte d'incommodité ; il alloit toujours extrêmement vite, avec des relais le plus ordinairement. Se trouver mal, étoit un démérite à n'y plus revenir.

Madame de Maintenon, qui craignoit fort l'air & d'autres incommodités, ne put gagner là-deſſus aucun privilège ; tout ce qu'elle obtint, ſous prétexte de modeſtie & d'autres raiſons, fut de voyager à part, de la manière que je l'ai

rapporté ; mais en quelque état qu'elle fût, il falloit marcher & suivre à point nommé, & se trouver arrivée & rangée, avant que le Roi entrât chez elle.

Elle fit bien des voyages à Marly, dans un état à ne pas faire marcher une servante. Elle en fit un à Fontainebleau, qu'on ne savoit pas véritablement si elle ne mourroit pas en chemin. En quelque état qu'elle fût, le Roi alloit chez elle à son heure ordinaire, & y faisoit ce qu'il avoit projeté. Tout au plus, elle étoit dans son lit ; plusieurs fois y suant la fièvre à grosses gouttes ; le Roi qui aimoit l'air & qui craignoit le chaud dans les chambres, s'étonnoit, en arrivant, de trouver tout fermé, & faisoit ouvrir les fenêtres, & n'en rabattoit rien, quoiqu'il la vît dans cet état, jusqu'à dix heures qu'il s'en alloit souper, & sans considération pour la fraîcheur de la nuit.

S'il devoit y avoir musique, la fièvre, le mal de tête n'empêchoit rien, & cent bougies dans les yeux.

Ainſi le Roi alloit toujours ſon train; ſans demander jamais ſi elle n'en étoit point incommodée.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne étoit groſſe ; elle étoit fort incommodée ; le Roi vouloit aller à Fontainebleau, contre ſa coutume, dès les commencemens de la belle ſaiſon, & l'avoit déclaré ; il vouloit ſes voyages de Marly en attendant. Sa petite fille l'amuſoit fort, il ne pouvoit pas ſe paſſer d'elle, & tant de mouvement ne s'accommodoit pas avec ſon etat ; Madame de Maintenon en étoit inquiète ; Fagon en gliſſoit doucement ſon avis. Cela importunoit le Roi.

VOYAGE DE MARLY.

ANECDOTES DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

LEs repréſentations, ſur les voyages de Marly, le chicanèrent, ſans pouvoir les

rompre ; il différa ſeulement, à deux reprises, celui du lendemain de la *Quaſimodo*, & n'y alla que le mercredi de la ſemaine ſuivante, malgré tout ce qu'on put dire & faire pour l'empêcher, ou pour obtenir que la Princeſſe demeurât à Verſailles. Le ſamedi ſuivant, le Roi ſe promenant après la meſſe, & s'amuſant au baſſin des carpes, entre le Château & la perſpective, nous vîmes venir à pied la Ducheſſe de Lude toute ſeule, ſans qu'il y eût aucune Dame avec le Roi, ce qui arrivoit rarement le matin. Il comprit qu'elle avoit quelque choſe de preſſé à lui dire ; il fut au-devant d'elle ; & quand il en fut à peu de diſtance, il s'arrêta, & on le vit paſſer ſeul ſans la joindre ; le tête à tête ne fut pas long ; elle s'en retourna ; & le Roi revint vers nous juſqu'auprès des carpes ſans mot dire ; chacun vit bien de quoi il étoit queſtion, & perſonne ne ſe preſſoit de parler. A la fin le Roi arrivant tout auprès du baſſin, regarda ce qui

étoit là de plus principal ; & sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit, ces seules paroles : » la Duchesse » de Bourgogne est blessée. » Voilà Monsieur de la Rochefoucault à s'exclamer, & le Maréchal de Boufflers à répéter à basse note, puis Monsieur de la Rochefoucault à se récrier plus fort que c'étoit le plus grand malheur du monde ; & que s'étant déjà blessée d'autres fois, elle n'en auroit peut-ètre plus. Et quand cela seroit, interrompit le Roi tout d'un coup, qui jusques-là n'avoit dit mot, „ qu'est-ce que cela me feroit ? „ Est-ce qu'elle n'à pas déjà un fils ? Et „ quand il mourroit, est-ce que le Duc „ de Berry n'est pas en âge de se marier ? „ Eh ! que m'importe qui me succède „ des uns ou des autres ? Ne sont-ce pas „ également mes petits enfans ? Et tout de suite, avec impétuosité : „ elle „ est blessée, parce qu'elle avoit à l'être, „ & je ne serai plus contrarié dans mes „ voyages, & dans tout ce que j'ai envie

„ de faire, par les repréſentations des Mé-
„ decins & les raiſonnemens des matro-
„ nes ; j'irai & je viendrai à ma fan-
„ taiſie, & on me laiſſera en repos. „

Un ſilence à entendre une fourmi marcher, à cette eſpece de ſortie ; on baiſſoit les yeux ; à peine oſoit-on reſpirer. Chacun demeura ſtupéfait ; juſqu'aux gens des bâtimens & aux jardiniers demeurèrent immobiles. Ce ſilence dura plus d'un quart d'heure ; le Roi le rompit, appuyé ſur la baluſtrade pour parler d'une carpe ; perſonne ne répondit. Il adreſſa, après, la parole ſur ces carpes à des gens des bâtimens, qui ne ſoutinrent pas la converſation à l'ordinaire ; il ne fut queſtion que de carpes avec eux ; tout fut languiſſant ; & le Roi s'en alla quelque-tems après.

Dès que nous oſâmes nous regarder hors de ſa vue, nos yeux ſe rencontrèrent, ſe dirent tout ; tout ce qui ſe trouva là de gens furent, pour ce moment, les confidens les uns des autres. On admira, on

s'étonna. Quelque éloignée que ſoit maintenant cette ſcène, elle m'eſt toujours également préſente.

QUALITÉS QUE MADAME DE MAINTENON EXIGEOIT DES GENS QUI LA SERVOIENT.

LEs gens de Madame de Maintenon (car tout eſt curieux ſur cette femme célèbre) étoient en très-petit nombre, peu répandus, modeſtes, reſpectueux, humbles, ſilencieux, & ne s'en firent jamais accroire. C'étoit l'air de la maiſon; & ils n'y ſeroient pas demeurés ſans cela. Ils y faiſoient, avec le tems, une fortune modérée, ſuivant leur état, & qui ne pouvoit donner d'envie, ni occaſion de parler. Tous demeuroient dans une obſcurité plus ou moins aiſée.

Les femmes paſſoient leur vie enfermées chez elle; non ſeulement elle ne vouloit point qu'elles ſortiſſent; mais elle

les empêchoit de recevoir perſonne ; & la fortune qu'elle leur faiſoit étoit courte & rare.

Le Roi les connoiſſoit toutes & tous ; il étoit familier avec eux, & y cauſoit ſouvent, lorſqu'il paſſoit quelquefois chez elle, avant qu'elle y fût rentrée.

Il n'y avoit d'un peu diſtingué que cette ancienne ſervante, du tems, qu'après la mort de Scarron, elle étoit à la Charité de Saint-Euſtache, logée dans cette montée, où cette ſervante faiſoit ſa chambre & ſon petit pot au feu dans la même chambre.

Nanon de ce tems là, & que Madame de Maintenon a toujours appellée ainſi, qui d'abord avoit été ſon unique domeſtique, & qui l'avoit conſtamment ſuivie & ſervie dans ſes divers états, étoit devenue Madame Balbieu, dévote comme elle, & vieille ; elle étoit d'autant plus importante, qu'elle avoit toute la confiance domeſtique de Madame de Maintenon, & l'œil ſur les Demoiſelles,

qui se succédoient, de Saint-Cyr auprès d'elle, & sur ses nièces. Elle se coîfoit & s'habilloit comme sa maitresse, qu'elle affectoit d'imiter en tout.

LE CARDINAL DE NOAILLES,

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

MAdame de Maintenon servit beaucoup à faire nommer le frère du Maréchal de Noailles à l'Archevêché de Paris, à la mort de Harlay, en 1695; chose d'autant plus difficile, que les Jésuites ne l'aimoient pas; que le Roi ne le connoissoit presque point, parce qu'il ne venoit jamais à Paris, & encore pour des momens; tellement qu'il fallut le porter à Paris, sans aucune participation du père la Chaize. On ne peut même pas l'y bombarder à l'insu du confesseur, parce qu'il fallut forcer ce Prélat, qui, non-seulement fit toute la résistance qu'il lui fût possible, mais qui affecta de se

rendre ſuſpect du côté de la doctrine.

Il avoit d'abord été nommé à l'Evêché de Cahors ; quelques mois après, il fut transféré à Châlons. La proximité, ni la dignité de ce Siège, dont l'Evêque eſt Comte & Pair de France, ne purent le réſoudre à quitter l'épouſe à laquelle il avoit été deſtiné par ſon ſacre, quoiqu'il ne pût encore l'avoir connue ; il brilla à Châlons, avec les mœurs d'un ange, par une réſidence continuelle, une ſollicitude paſtorale, douce, appliquée, inſtructive, pleine des plus grands exemples, & un éloignement total de tout ce qui n'étoit point de ſon miniſtere. Le crédit de ſa famille, armé d'une ſi grande réputation, l'emporta ſur toutes les voies ordinaires ; il reuſſit à Paris, comme il avoit fait à Châlons, ſans être ébloui d'un ſi grand théâtre ; il plut extrêmement au Roi & à Madame de Maintenon ; & pour achever ici ce qui le regarde perſonnellement, il ne parut ni neuf, ni embarraſſé aux affaires, & il

fit admirer ses lumières, son savoir; & ce qui est fort rare en même tems, sa modestie & une magnificence convenable aux assemblées du Clergé; enfin il fut Cardinal en 1700, avec la même répugnance qu'il avoit eue à changer de Siège.

ARTIFICE DE MANSART POUR FLATTER.

CEpendant le Roi retranché dans ses sables à Marly, & dans ses bâtimens, éprouvoit jusques dans la bagatelle de ces derniers, les mêmes artifices par lesquels il étoit quelquefois gouverné en grand.

Mansard, qui en étoit le Surintendant peu capable, mais pourtant avec un peu plus de goût que son maître, l'obsédoit avec des projets qui, de l'un à l'autre, le conduisirent aux plus fortes dépenses. C'étoit autant d'occasions de s'enrichir,

où il réuſſiſſoit merveilleuſement, & de ſe perpétuer les privances qui le rendoient une ſorte de perſonnage que les Miniſtres même ménagoient, & à qui toute la Cour faiſoit la ſienne. Il avoit l'art d'apporter au Roi des plans informes, mais qui lui mettoient le doigt ſur la lettre, à quoi ce délié maçon aidoit imperceptiblement; le Roi voyoit ainſi, ou le défaut à corriger, ou le mieux à faire; Manſart ſe récrioit ſur la juſteſſe des obſervations, ſur ce que le Roi poſſédoit les délicateſſes de l'architecture & des beautés des jardins, auſſi excellemment que l'art de gouverner; & ſi, comme il arrivoit ſouvent, il s'opiniâtroit ſur quelque choſe de mauvais goût, Manſart admiroit également, & l'exécutoit, juſqu'à ce que le goût du changement donnât ouverture pour y en faire. Avec tout cela, Manſart, devenu entreprenant, ſe mit à fatiguer le Roi de demandes pour ſoi, ou pour les ſiens, ſouvent fort étranges, & fit ſi bien qu'il fut auſſi de

ceux dont le Roi se sentit fort soulagé quand il mourut.

RAILLERIE DU GAZETIER DE HOLLANDE. COLÈRE DU ROI. ANECDOTE DU VALET DU SERDEAU.

PEndant la campagne du Maréchal de Villeroy contre Vaudemont, le Roi avoit soin de se faire lire toutes les gazettes de Hollande; dans la première qui parut, il vit des louanges excessives & ironiques de Monsieur le Duc du Maine; le Gazetier disoit que ses blessures avoient arrêté les succès de l'armée Françoise, & sauvé Monsieur de Vaudemont, & que Monsieur du Maine avoit été emporté sur un brancard; cette raillerie fabuleuse avoit piqué le Roi; mais il le fut bien davantage de la gazette suivante, qui se rétracta du combat qu'elle avoit raconté, & ajouta que Monsieur du Maine n'avoit pas même été blessé;

tout cela, joint au silence qui avoit régné depuis cette journée, & au compte si succinct que Monsieur le Maréchal de Villeroy lui en avoit rendu, & sans chercher aucune excuse, donna des soupçons au Roi qui l'agitèrent.

La Vienne, Baigneur à Paris, fort à la mode, étoit devenu celui du Roi, & l'un des quatre premiers Valets de chambre. C'étoit un fort honnête homme, mais rustre, brutal, & franc; & cette franchise dans un homme, d'ailleurs vrai, avoit accoutumé le Roi à lui demander ce qu'il n'espéroit pas pouvoir tirer d'ailleurs, quand c'étoit des choses qui ne passoient pas sa portée. Tout cela conduisit jusqu'à un voyage de Marly; & ce fut là où il questionna la Vienne. Celui-ci y montra son embarras, parce que dans sa surprise il n'eut pas l'esprit de se cacher. Cet embarras redoubla la curiosité du Roi, & enfin ses commendemens; la Vienne n'osa pousser plus loin ses résistances; il apprit au Roi ce qu'il eût voulu ignorer toute sa vie.

Le Comte de Toulouse, étant Amiral, avoit sa destination faite; c'étoit donc pour Monsieur du Maine qu'étoient ses soins.

Un jour, sortant de table à Marly, avec toutes les Dames, & en présence de tous les Courtisans, il apperçut un valet du Serdeau, qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche; dans l'instant il oublia toute sa dignité; & sa canne à la main, qu'on venoit de lui rendre avec son chapeau, il court sur ce valet, qui ne s'attendoit à rien moins, ni pas un d'eux, le frappa, l'injuria, & lui cassa sa canne sur le corps; à la vérité elle étoit de roseau, & ne résista guere; de-là le tronçon à la main, & avec l'air d'un homme qui ne se possédoit plus, continuant à injurier ce valet, qui étoit déjà bien loin, il traversa le petit cabinet & une antichambre, & entra chez Madame de Maintenon, où il fut près d'une heure, comme il faisoit souvent à

Marly après dîner, ſortant pour repaſſer chez lui, il trouva le Père de la Chaiſe; dès qu'il l'apperçut parmi ſes Courtiſans: « mon père, lui dit-il fort haut, » j'ai battu un coquin, & lui ai caſſé » ma canne ſur le dos; mais je ne » crois pas avoir offenſé Dieu; » & tout de ſuite, il raconta le prétendu crime.

Tous ceux qui étoient-là trembloient encore de ce qu'ils avoient vu ou entendu des ſpectateurs; la frayeur redoubla à cette repriſe; les plus familiers bourdonnèrent contre ce valet, & le pauvre Père fit ſemblant d'approuver, entre les dents, pour ne pas l'irriter davantage, & devant tout le monde. On peut juger, ſi ce fut la nouvelle du jour; & la terreur qu'elle imprima, parce que perſonne n'en put deviner alors la cauſe; chacun comprenoit aiſément que celle qui avoit paru ne pouvoit être la véritable.

On remarqua encore à Fontainebleau,

que la Ville de Paris y étant venue haranguer le Roi, à l'occasion du serment de Bignon, nouveau prévôt des Marchands; comme l'Isle venoit d'être investie, il répondit non-seulement avec bonté, mais il se servit du terme de reconnoissance pour sa bonne Ville; & qu'en le prononçant, son visage s'altéra; deux choses qui de tout son règne ne lui étoient pas échappées.

HONNEURS ACCORDÉS AUX ENFANS DE MONSIEUR LE DUC DU MAINE.

LE Duc du Maine désiroit d'obtenir, pour ses enfans, les mêmes honneurs dont il jouissoit. Quand cette grace fut résolue entre le Roi, Madame de Maintenon & lui, il fut question de la déclarer; & cette déclaration produisit la scène la plus nouvelle & la plus singulière de ce long règne, pour qui a connu le Roi & l'idée qu'il avoit de sa puissance.

En entrant le ſamedi au ſoir, le quinze mars, dans ſon cabinet, après ſouper à Verſailles, & l'ordre donné à l'ordinaire, il s'avança gravement dans le ſecond cabinet, ſe rangea vers ſon fauteuil ſans s'aſſeoir, paſſa lentement les yeux ſur toute la compagnie, à laquelle il dit, ſans adreſſer la parole à perſonne, qu'il donnoit, aux enfans de Monſieur le Duc du Maine, le même rang & les mêmes honneurs dont Monſieur du Maine jouiſſoit; & ſans un moment d'intervalle, marcha vers le bout du cabinet le plus éloigné, & appellant Monſeigneur, & Mgr. le Duc de Bourgogne, il leur dit que, devant tous les deux règner ſucceſſivement après lui, il les prioit d'agréer le rang qu'il donnoit aux enfans de M. le Duc du Maine, d'accorder cela à la tendreſſe qu'il ſe flattoit qu'ils avoient pour lui, & à celle qu'il ſe ſentoit pour ces enfans & pour leur père; que vieux comme il étoit, & conſidérant que ſa mort ne pouvoit point être éloignée, il les leur recommandoit étroi-

tement, & avec l'instance dont il étoit capable ; qu'il espéroit qu'après lui, ils les voudroient bien protéger par amitié pour sa mémoire. Ces Princes ne répondirent que par quelques mots confus & mal articulés. J'omets les réflexions ; je me contente d'écrire ce que je sus, en peu de mots, du Duc de Beauvilliers, à qui le Duc de Bourgogne conta le lendemain tout ce qui s'étoit passé ; & ce Duc me le rendit le même jour. On le sut aussi par Monseigneur, qui le dit à ses intimes ; & ne se cachant pas d'eux combien il avoit été peiné. Il n'avoit jamais aimé le Duc du Maine ; il avoit toujours été blessé de la différence des sentimens du Roi & de sa familiarité ; il y avoit des tems de jeunesse, où le Duc du Maine, sans de vrais manquemens de respect, avoit peu ménagé Monseigneur ; bien opposé à Monsieur le Comte de Toulouse, qui s'en étoit acquis l'amitié.

Le Roi, à bout d'en espérer davantage, sans toutefois montrer aucun mé-

contentement, retourna vers ſon fauteuil & le cabinet, reprit auſſi-tot ſa forme accoutumée. Dès que le Roi fut aſſis, il remarqua promptement le ſombre qui y régnoit ; il ſe hâta de dire encore un mot ſur ce rang, & d'ajouter qu'il étoit bien aiſe que chacun lui en marquât ſa ſatisfaction, en la témoignant au Duc du Maine.

VIEILLESSE DE LOUIS XIV.

FAITS SINGULIERS CONCERNANT SON TESTAMENT.

LE Roi vieilliſſoit, ſans qu'il parût aucun changement à l'extérieur de ſa vie ; mais ceux qui le voyoient de plus près, commençoient, depuis quelque-tems, à craindre qu'il ne vécût pas long-tems ; ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre ſur une ſanté juſques-là ſi forte, & ſi égale ; il ſuffit maintenant de dire qu'elle menaçoit ; ſourdement accablé des plus cui-

sans revers de la fortune, après une si longue habitude de la dominer ; il le fut bien davantage par les malheurs domestiques.

Avec ses enfans, il avoit perdu Madame la Duchesse de Bourgogne, perte irréparable, qui, outre qu'elle étoit l'ame & l'ornement de sa Cour, étoit tout son amusement, toute sa joie, toute son affection, toutes ses complaisances, dans presque tous les tems qu'il n'étoit pas en public. Jamais, depuis qu'il étoit au monde, il ne s'étoit familiarisé avec d'autre qu'avec elle. Il ne pouvoit remplir un si grand vuide ; l'amertume d'en être privé s'augmentoit par ne plus trouver de délassement. Cet état malheureux lui en fit chercher où il put, en s'abandonnant de plus en plus à Madame de Maintenon, & à Monsieur le Duc du Maine.

Leur dévotion sans lacune, leur solitude continuelle le rassuroit sur eux. Ils avoient eu, de longue main, l'art de lui persuader que Monsieur du Maine, quoi-

qu'avec beaucoup d'esprit & de capacité pour les affaires, dans l'opinion de laquelle ils l'entretenoient par le dernier détail de ses charges, (& les détails étoient un des grands foibles du Roi); ils l'avoient, dis-je, persuadé que Monsieur du Maine étoit sans vues, sans desseins, incapable même d'en avoir, occupé seulement de ses enfans, en bon père de famille, touché de grandeur uniquement par rapport à la grandeur du Roi, dont il étoit par attachement supérieurement épris, tout simple, tout franc, tout droit, tout rond ; & qui, après avoir travaillé tout le jour à ses charges par devoir & pour lui plaire, après avoir donné bien du tems à la prière & à la piété, se délassoit solitairement à la chasse, usoit dans son particulier de la gaieté & de l'agrément naturel de son esprit, sans savoir le plus souvent quoique ce soit de la Cour, ni de ce qui se passoit dans le monde.

Toutes ces choses plaisoient infiniment

au Roi, & le mettoient parfaitement à son aise avec un fils qui l'approchoit si continuellement de près, & qui l'amusoit fort par ses contes & ses plaisanteries, où il excelloit plus qu'homme que j'aie jamais connu, avec un tour si charmant & si aisé, qu'on auroit cru en pouvoir dire autant; en même tems adroit à saisir le ridicule, & tout cela avec mesure, suivant le tems, l'occasion, l'humeur du Roi qu'il connoissoit à fond, & que les choses prenoient, poussant au satyrique avec tant d'artifice, de naturel & de grace, qu'on auroit dit qu'il ne songeoit à rien, & avec cela & toujours, quand il le vouloit, le plus agréable pantomime.

Le Roi étant à Versailles, le Dimanche 27 Août 1714; le premier Président & le Procureur-Général, qui avoient été mandés, entrèrent dans son cabinet, à l'issue de son lever: alors le Roi prit d'un tiroir, sans clef, un grand & gros paquet cacheté de sept cachets qu'il leur présenta; & en le leur remettant:

„ Messieurs, leur dit-il, c'est mon testa-
„ ment ; il n'y a, qui que ce soit, que moi
„ qui sache ce qu'il contient : je vous
„ le remets pour le garder au Parle-
„ ment, auquel je ne puis donner un
„ plus grand témoignage de mon estime
„ & de ma confiance, que de l'en rendre
„ dépositaire ; l'exemple des Rois mes
„ prédécesseurs, & celui du testament
„ du Roi mon père, ne me laissent pas
„ ignorer ce que celui-ci pourra deve-
„ nir ; mais on l'a voulu, on m'a tour-
„ menté, on ne m'a point laissé de ré-
„ pos ; le voilà ! emportez-le, il devien-
„ dra ce qu'il pourra, au moins j'aurai
„ patience, & je n'en entendrai plus
„ parler. „

Au dernier mot, qui finit avec un coup de tête fort sec, il leur tourna le dos, passa dans un autre cabinet, & les laissa tous deux presque changés en statues. Ils se regardèrent glacés de ce qu'ils venoient d'entendre, & encore de ce qu'ils venoient de mieux voir aux yeux

& à la contenance du Roi ; & dès qu'ils eurent repris leurs ſens, ils ſe retirèrent & s'en allèrent à Paris. On ne ſut, que l'après-dîner, que le Roi avoit fait un teſtament, & qu'il le leur avoit donné.

Le lendemain, lundi 28, la Reine d'Angleterre vint de Chaillot, où elle étoit preſque toujours, chez Madame de Maintenon. Le Roi fut l'y trouver ; & dès qu'il l'apperçut, „ Madame, lui dit- „ il en homme faché, j'ai fait mon „ teſtament ; on m'a tourmenté pour „ le faire ; „ fixant alors les yeux ſur Madame de Maintenon ; „ j'ai acheté du „ repos ; j'en connois l'impuiſſance & „ l'inutilité ; nous pouvons tout ce que „ nous voulons, tant que nous exiſtons ; „ après notre mort, nous valons moins „ que les particuliers ; il n'y a qu'à voir „ celui du Roi mon père, & auſſi-tôt „ après ſa mort, & ceux de tant d'autres „ Rois. Je le ſais bien ; & malgré cela „ on l'a voulu. „

Des paroles auſſi expreſſives de la vio-

lence extrême soufferte, & du combat long & opiniâtre avant de se rendre, exigent des preuves aussi claires, aussi précises qu'elles le sont; & tout de suite les voici.

Je tiens celles que le Roi dit au premier Président & au Procureur-Général, du premier, qui n'avoit eu garde de les oublier; à l'égard de celles adressées à la Reine d'Angleterre, elle les répéta encore dans la dernière surprise.

Aussi-tot que le premier Président & le Procureur-Général furent de retour à Paris, ils envoyèrent chercher des ouvriers qu'ils conduisirent dans une tour du Palais, qui est derrière la ruelle de la Grand-chambre & le cabinet du premier Président, & qui répond au Greffe. Ils firent creuser un grand trou dans la muraille de cette tour, qui est fort épaisse, & y déposèrent le testament; en firent fermer l'ouverture par une porte de fer & une grille de fer en seconde porte, & une seconde muraille par-dessus. La

porte & la grille eurent trois serrures différentes ; mais les mêmes à la porte & à la grille, & une clef pour chacune des trois, par conséquent ouvroient à chacune deux serrures ; le premier Président en garda une, le Procureur-Général une autre, & le Greffier du Parlement une troisième.

Le Parlement fut assemblé en même-tems, & le premier Président rendit le compte le plus propre, qu'il lui fût possible, à flatter la compagnie, ou à la piquer d'honneur sur la confiance de ce dépôt & le maintien de toutes les dispositions qui s'y trouveroient contenues. En même-tems les gens du Roi présentèrent un Edit, que le premier Président & le Procureur-Général avoient reçu des mains du Chancelier, à Versailles, le même matin que le Roi leur remit son testament, & firent enrégistrer cet Edit. Il étoit fort court. Il déclaroit que le paquet remis au premier Président & au Procureur-Général contenoit son testament,

par lequel il avoit pourvu à la garde & à la tutelle du Roi mineur, & au choix d'un Conseil de régence, dont, pour de justes considérations, il n'avoit pas voulu rendre les dispositions publiques; qu'il vouloit que ce dépôt fût conservé au Greffe du Parlement jusqu'à la fin de sa vie; & qu'au moment qu'il plairoit à Dieu de le retirer de ce monde, toutes les Chambres du Parlement s'assemblassent avec tous les Princes de la Maison Royale, & tous les Pairs qui s'y pourroient trouver, pour, en leur présence, y être fait l'ouverture de son testament; & après la la lecture, les dispositions qu'il contenoit, être rendues publiques & exécutées, sans qu'il fût permis à personne d'y contrevenir; & les duplicata du testament être envoyés à tous les Parlemens du Royaume, par les ordres du Conseil de Régence, pour y être enrégistrés.

Ce dernier acte soumettoit uniquement toute la maison civile & militaire du Roi au Duc du Maine, & sous lui au Maré-

chal de Villeroy indépendamment & privativement à Monſieur le Duc d'Orléans, de façon qu'il ne pouvoit être reconnu ni obéi en rien ; le même acte les établiſſoit, tous deux, chefs de l'éducation en toutes choſes ; ils devenoient par-là les maîtres de Paris & de la Cour. Ces précautions parurent encore inſuffiſantes, ſi on ne pourvoyoit point à ce qui pouroit arriver. Ainſi, en cas de mort du Duc du Maine & du Maréchal de Villeroy, le Comte de Toulouſe & le Maréchal d'Harçourt, duquel Madame de Maintenon répondit, leur furent ſubſtitués en tout & par-tout.

GRANDEUR DU ROI

DANS LES DERNIERS MOMENS DE SA VIE.

CIRCONSTANCES DE SA MORT.

RIen ne parut plus étonnant que la fermeté conſtante & tranquille du Roi, à l'extrêmité de ſa vie ; car il eſt vrai qu'en la quittant, il ne témoigna aucun regret,

& que l'égalité de ſon ame fût toujours à l'épreuve de la plus légère impatience; qu'il ne s'importunna d'aucun ordre à donner, qu'il vit, qu'il parla, qu'il régla, qu'il prévit tout, avec le même ſang froid que tout homme, en bonne ſanté & très-libre d'eſprit, auroit pu faire; que tout ſe paſſa juſqu'au bout avec cette décence extérieure, cette gravité, cette majeſté, qui avoient accompagné toutes les actions de ſa vie; qu'il y ſurnagea un air de naturel, de vérité & de ſimplicité, qui bannit juſqu'aux plus légers ſoupçons de répréſentation & de comédie; de tems en tems, dès qu'il étoit libre, & qu'il avoit banni toute affaire & tous autres ſoins, il étoit uniquement occupé de Dieu, de ſon ſalut, de ſon néant, juſqu'à lui être échappé quelquefois de dire : du tems que j'étois Roi.

Abſorbé d'avance en ce grand avenir, où il ſe croyoit ſi près d'entrer, avec un détachement ſans regret, avec une humilité ſans baſſeſſe, avec un mépris de tout

ce qui n'étoit plus pour lui, avec une bonté & une possession de son ame, il consoloit ses valets intérieurs qu'il voyoit pleurer, il forma le spectacle le plus touchant; & ce qui le rendit admirable, c'est qu'il le soutint toujours tout entier & toujours avec le même sentiment sans la moindre terreur, témoignant une confiance en Dieu, dira-t-on, toute entière sans doute, sans inquiétude, mais fondée sur sa miséricorde & sur le sang de Jesus-Christ, avec une résignation pareille sur son état personnel, sur sa durée, & regrettant de ne pas souffrir, Qui n'admira une fin si supérieure & en même-tems si chrétienne!

Rien de plus simple, ni de plus court que son adieu à sa famille, ni de plus humble, sans rien perdre de sa dignité que son adieu à ses Courtisans plus tendre encore que l'autre. Ce qu'il dit au Roi futur, a mérité d'être recueilli; rien en tout cela que de digne d'admiration & d'une élévation véritablement chrétienne

&

& royale. Ainſi mourut un des plus grands Rois de la terre, aſſiſté uniquement de ſon confeſſeur, le Père le Tellier.

Le Duc du Maine ſe trouva à la conſultation d'un Charlatan arrivant de Provence, qui donna de ſon élixir au Roi. Fagon, accoutumé à régner ſur la médecine avec deſpotiſme, trouva une eſpèce de payſan fort groſſier, qui le mal mena fort brutalement. Monſieur du Maine raconta le ſoir chez lui parmi ſes confidens, avec le facétieux & cet art de fine plaiſanterie, qu'il poſſédoit ſi bien, l'empire que ce malotru avoit pris ſur le Médecin, l'étonnement, le ſcandale, l'humiliation de Fagon pour la première fois de ſa vie, qui, à bout de ſon art & de ſes eſpérances, s'étoit limaçonné, en gromêlant ſur ſon bâton, ſans oſer repliquer, de peur d'eſſuyer pis. Le Duc leur fit de cette avanture le conte ſi plaiſamment, que les voilà tous aux éclats de rire & lui auſſi, qui durèrent fort long-tems, & qui furent entendus juſques dans la galerie.

SUPPLÉMENT AUX DÉTAILS, AUX FAITS ET AUX ANECDOTES DE LA VIE DE LOUIS XIV.

APrès avoir exposé, avec la vérité & la fidélité la plus exacte, tout ce qui est venu à ma connoissance par moi-même, ou par ceux qui ont vu ou manié les choses & les affaires, pendant les deux dernières années du règne de Louis XIV, l'avoir montré tel qu'il a été sans aucune passion, il ne me reste plus qu'à exposer l'écorce extérieure de la vie de ce Monarque, depuis que j'ai continuellement habité sa Cour. Ces petits détails sont curieux pour la postérité, & ne laissent pas que de caractèriser les Princes qui ont fait autant de bruit dans tout le monde que celui dont il s'agit; quoiqu'il soit difficile de ne pas tomber en quelque redite, je m'en défendrai, autant qu'il me sera possible.

Je ne parlerai point de la manière de vivre du Roi, quand il étoit dans ses armées. Ses heures y étoient déterminées par ce qui s'y présentoit à faire, en tenant néanmoins régulièrement ses Conseils ; je dirai seulement qu'il n'y mangeoit qu'avec des gens d'une qualité à pouvoir obtenir cet honneur ; quand on le pouvoit prétendre, on le faisoit demander au Roi par le premier Gentilhomme de sa Chambre en service. Il rendoit la réponse ; & dès le lendemain, si elle étoit favorable, on se présentoit au Roi lorsqu'il alloit dîner, qui disoit ; *Monsieur, mettez-vous à table.* Cela fait, c'étoit pour toujours ; & on avoit après l'honneur d'y manger quand on vouloit avec discrétion. Les grades militaires, même d'ancien Lieutenant-Général ne suffisoient pas. Monsieur de Vauban, Lieutenant-Général si distingué depuis tant d'années, y mangea pour la première fois, à la fin du Siège de Namur, & il fut comblé de cette distinction. Les Colonels de qualité

diſtinguée, y étoient admis ſans difficulté; le Roi fit le même honneur, à Namur, à l'Abbé de Grancey, qui s'expoſoit partout, à confeſſer les bleſſés, & à encourager les troupes. Tout le Clergé en fut toujours exclu, excepté les Cardinaux & les Evêques Pairs, ou les Eccléſiaſtiques ayant le rang de Prince étranger. le Cardinal de Coaſlin, avant d'avoir la pourpre, étant Evêque d'Orléans, premier Aumonier, & ſuivant le Roi en toutes ſes campagnes, ne fut pas admis; & l'Archevêque de Rheims, qui ſuivoit le Roi, comme maître de la Chapelle, vit manger le Duc & le Chevalier de Coaſlin ſes freres, ſans prétendre au même honneur. Nul Officier des Gardes du Corps n'y a mangé, non plus, quelque préférence que le Roi eût pour ce corps, excepté le Marquis Durfé, par une diſtinction unique; je ne ſais qui la lui valût, en ces tems reculés de moi; & du Régiment des Gardes jamais que le Colonel, ainſi que les Capitaines des Gardes du Corps.

CÉRÉMONIAL DES REPAS, A L'ARMÉE.

A Ces repas, tout le monde étoit couvert ; ç'eût été un manque de respect dont on vous eût averti sur le champ, de n'avoir pas son chapeau sur la tête ; Monseigneur même l'avoit ; le Roi seul étoit découvert. On se découvroit quand le Roi vous parloit, ou pour lui parler ; & on se contentoit de mettre la main au chapeau pour ceux qui venoient faire leur cour. Le repas commencé ; & qui étoit de qualité, à n'avoir pu se mettre à table, se découvroit pour parler à Monseigneur & à Monsieur, & quand ils vous parloient. S'il y avoit des Princes du Sang, on mettoit seulement la main au chapeau. Les places qui approchoient du Roi, se laissoient aux titrés, & après aux grades ; si on en avoit laissé qui ne se remplissoient pas, on se rapprochoit, quoiqu'à l'armée, les Maréchaux de

France n'y eussent point de préférence sur les Ducs ; & ceux-ci & les Princes étrangers, ou qui en avoient le rang, se plaçoient les uns avec les autres, comme ils se rencontroient, sans affectation : mais Ducs, Princes ou Maréchaux de France, si le hasard faisoit qu'ils n'eussent pas encore mangé avec le Roi, il falloit s'adresser au premier Gentilhomme de la Chambre. On juge bien que cela ne faisoit pas de difficulté ; il n'y avoit là-dessus que les Princes du Sang exemptés.

Le Roi seul avoit un fauteuil ; Monseigneur même, tout ce qui étoit à table, avoient des sièges à dos de maroquin noir, qui pouvoient se briser pour les voiturer, & qu'on appelloit des perroquets. Ailleurs qu'à l'armée, le Roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque cas que c'ait été, non pas même avec aucun Prince du Sang, qui n'y ont mangé qu'à des festins de leurs nôces, quand le Roi les a voulu faire.

LEVER DU ROI.

EMPLOI DE SA MATINÉE.

A Huit heures, le premier Valet de Chambre en quartier, qui avoit couché ſeul dans la chambre du Roi, & qui s'étoit habillé, l'éveilloit ; le premier Médecin, le premier Chirurgien & ſa nourrice entroient en même-tems. Elle alloit le baiſer ; les autres le frottoient, & ſouvent lui changeoient de chemiſe, parce qu'il étoit ſujet à ſuer. Au quart, on appelloit le Grand Chambellan ; en ſon abſence le premier Gentilhomme d'année, avec eux les grandes entrées. L'un des deux tiroit le rideau, & préſentoit de l'eau bénite du Bénitier du Roi. Ces Meſſieurs étoient là un moment, & ç'en étoit un pour parler au Roi ; s'ils avoient quelque choſe à lui dire, ou à lui demander, alors les autres s'éloignoient. Quand aucun d'eux n'avoit à parler, comme d'or-

dinaire ils n'étoient là qu'un inſtant, celui qui avoit ouvert le rideau & préſenté l'eau-bénite, préſentoit le livre de l'Office du Saint Eſprit; puis ils paſſoient tous dans le cabinet du Conſeil; cet Office fort court dit, le Roi appelloit; ils entroient; le même lui donnoit ſa robe de chambre; & cependant les ſecondes entrées ou brevets d'affaires entroient. Peu de momens après, la Chambre auſſi-tôt; ce qui étoit là de diſtingué, puis tout le monde qui trouvoit le Roi ſe chauſſant; car il ſe faiſoit preſque tout lui-même avec adreſſe & grâce.

On lui voyoit faire la barbe de deux jours l'un, & il avoit une petite perruque courte, ſans jamais paroître autrement en aucun tems, en public, même au lit les jours de médecine. Souvent il parloit de chaſſe & quelquefois, quelque-tems à quelqu'un; point de toilette à portée de lui; on lui tenoit ſeulement un miroir.

Dès qu'il étoit habillé, il alloit prier

Dieu à la ruelle de ſon lit, où tout ce qu'il y avoit de Clergé ſe mettoit à genoux, les Cardinaux ſans carreaux; tous Laics demeuroient debout, & le Capitaine des Gardes venoit au baluſtre pendant la priere, d'où le Roi paſſoit dans ſon Cabinet. Il y trouvoit, ou y étoit ſuivi de tout ce qui avoit cette entrée, qui étoit fort étendue, par les charges que chacun poſſédoit, & tous en avoient; il y donnoit l'ordre à chacun pour la journée; ainſi on ſavoit, à un demi-quart d'heure près, tout ce que le Roi devoit faire. Tout le monde ſortoit enſuite; il ne reſtoit que ſes enfans naturels, Monſieur de Monchevreuil & d'O, comme ayant été leurs Gouverneurs, Manſard, & après lui Dantin, qui tous entroient, non par la chambre, mais par le derrière; puis les valets intérieurs. C'étoit là le bon tems aux uns & aux autres, & celui de raiſonner ſur les plans des jardins & des bâtimens; & cela duroit plus ou moins, ſelon que le Roi avoit affaire.

Toute la Cour attendoit, cependant dans la galerie, le Capitaine des Gardes seul dans la chambre, assis à la porte du cabinet qu'on avertissoit, quand le Roi vouloit aller à la messe, & qui alors entroit dans le cabinet.

A Marly, la Cour attendoit dans le Sallon ; à Trianon, dans les pièces de devant, comme à Meudon ; à Fontainebleau, on demeuroit dans la chambre & l'anti-chambre.

Cet entretems étoit celui des audiences secrettes des Ministres étrangers, en présence de Torcy. Elles n'étoient appellées secrettes que pour les distinguer de celles qui se donnoient sans cérémonie, à la ruelle du lit, au sortir de la prière, qu'on appellöit particulières, ou celle des cérémonies qui se donnoit aussi aux Ambassadeurs.

Le Roi alloit à la messe, où sa musique chantoit toujours un motet. Il n'alloit en bas qu'aux grandes fêtes, ou pour des cérémonies. Allant & revenant de la messe,

lui parloit qui vouloit, après l'avoir dit au Capitaine des gardes, si ce n'étoit gens distingués; & il alloit & rentroit par la porte des cabinets dans la galerie.

Pendant la messe, les Ministres étoient avertis, & s'assembloient dans la chambre du Roi, où les gens distingués pouvoient aller leur parler, ou causer avec eux. Le Roi s'amusoit peu, en revenant de la messe; & demandoit presqu'aussi-tôt le Conseil; alors la matinée étoit finie.

CONSEILS.

LE Dimanche il y avoit Conseil d'Etat, & souvent les Lundi; les Mardis, Conseil des Finances; les Mercredis Conseil d'Etat; les Samedis Conseil des Finances. Il étoit rare qu'il y en eût deux par jour, & qu'il s'en tînt les Jeudis & les Vendredis. On tenoit une ou deux fois le mois, un Lundi au matin le Conseil des Dépêches; mais les ordres que les Secrétaires d'Etat pre-

noient tous les matins, entre le lever & la messe, abrégeoient & diminuoient fort ces sortes d'affaires. Tous les Ministres étoient assis en rang entr'eux, excepté au Conseil des Dépêches, où tous étoient debout le long de la table; excepté les fils de France, quand il y en avoit; le Chancelier & le Duc de Beauvilliers rarement, pour des affaires évoquées & vues dans un Bureau des Conseillers d'Etat; ces mêmes Conseillers d'Etat venoient au Conseil, donné exprès, de Finances ou de Dépêches; mais on ne parloit que de cette affaire; alors tous étoient assis, & les Conseillers d'Etat y coupoient les Secrétaires d'Etat & le Contrôleur-Général, suivant leur ancienneté de Conseillers d'Etat entr'eux; & un Maître de Requêtes rapportoit debout; lui & les Conseillers d'Etat en robes. Le Jeudi matin étoit presque toujours vuide. C'étoit le tems des Audiences que le Roi vouloit donner, & le plus souvent des Audiences inconnues, par les derrières. C'étoit aussi

le grand jour de ses enfans naturels, des bâtimens, des valets intérieurs ; comme le Roi n'avoit rien à faire, le vendredi, après la Messe, c'étoit le tems du Confesseur, qui n'étoit borné par rien, & qui pouvoit durer jusqu'au dîner.

Ce matin là, qu'il n'y avoit point de Conseil, le Roi passoit très-ordinairement, de la Messe, chez Madame de Maintenon ; & de même, à Trianon & à Marly, quand elle n'étoit pas allée, dès le matin, à Saint-Cyr. C'étoit le tems de leur tête-à-tête, sans Ministres & sans interruption ; & à Fontainebleau, jusqu'au dîner ; souvent, les jours qu'il n'y avoit point de Conseil, le dîner étoit avancé plus ou moins, pour la chasse & pour la promenade ; l'heure ordinaire étoit une heure. Si le Conseil duroit encore, le dîner attendoit, & l'on n'avertissoit pas le Roi. Après le Conseil des Finances, Desmarets restoit souvent seul à travailler avec le Roi.

DINER. PETIT ET GRAND COUVERT.

LE dîner étoit toujours un très-petit couvert ; c'est-à-dire, le Roi dînoit seul, dans sa chambre, sur une table quarrée, vis-à-vis la fenêtre du milieu. Il étoit plus ou moins abondant ; car il ordonnoit, le matin, petit couvert, ou très-petit couvert ; mais ce dernier étoit toujours de beaucoup de plats, & de trois services, sans le fruit. La table portée, les principaux Courtisans entroient ; & puis, tout ce qui étoit connu ; & les premiers Gentilshommes de la Chambre, en avance, alloient servir le Roi. Ils le servoient, si le Grand Chambellan n'y étoit pas. J'ai vu Monsieur de Bouillon arriver après le Roi, au milieu du dîner, & Monsieur de Beauvilliers, qui le ser-

voit, lui vouloit donner le service qu'il refusa poliment, & dit qu'il toussoit trop, qu'il étoit trop enrhumé; ainsi il demeura derrière le fauteuil, & Monsieur de Beauvilliers continua le service; mais à son refus public, Monsieur le Maréchal de Gêvres avoit tout. Le premier Gentilhomme de la Chambre n'a que le Commandement dans la chambre, & nul service. C'est le Chambellan, qui l'a tout entier, & nul Commandement. Ce n'est qu'en son absence que le premier Gentilhomme de la Chambre sert; mais, si le premier Gentilhomme de la Chambre est absent, & qu'il n'y en ait point un autre, ce n'est point le Chambellan qui commande dans la chambre, c'est le premier Valet de Chambre.

J'ai vu, mais fort rarement Monseigneur & Messieurs ses fils au petit couvert debout, sans que le Roi leur ait proposé un siége. J'y ai vu les Princes du sang & les Cardinaux tout le long du dîner. J'y ai vu assez souvent Monsieur, en ve-

nant de Saint-Cloud, voir le Roi, en sortant du Conseil, le seul où il entroit; il donnoit la serviette, & demeuroit debout; un peu après, le Roi voyant qu'il ne s'en alloit point, lui demandoit s'il ne vouloit point s'asseoir; il faisoit la révérence, & le Roi ordonnoit qu'on lui apportât un siège; on mettoit un tabouret derrière lui; quelques momens après, le Roi lui disoit. » Mon frère, asseyez-vous » donc. » Il faisoit la révérence, s'asseyoit jusqu'à la fin du dîner, qu'il présentoit sa serviette. D'autres fois, quand il venoit de Saint-Cloud, le Roi, en arrivant à table, demandoit un couvert pour Monsieur, ou bien lui demandoit s'il ne vouloit pas dîner; s'il refusoit, il s'en alloit un moment après, sans qu'il fût question de siège. S'il acceptoit, le Roi demandoit un couvert pour lui. La table étoit quarrée; il se mettoit à un bout, le dos au cabinet; alors le Grand Chambellan, s'il servoit, ou le premier Gentilhomme de la Chambre, donnoit à boire, & des assiètes à

Monsieur,

Monſieur, recevoit tout ce ſervice avec une politeſſe fort marquée; s'ils alloient à ſon lever, comme cela arrivoit quelquefois, ils ôtoient le ſervice au premier Gentilhomme de ſa Chambre, & le faiſoient, dont Monſieur ſe trouvoit fort ſatisfait.

Quand il étoit au dîner du Roi, il rempliſſoit & égayoit fort la converſation. Là, quoiqu'à table, il donnoit la ſerviette au Roi, en s'y mettant & en ſortant, & en la remettant au Grand Chambellan, il donnoit à laver. Le Roi d'ordinaire parloit peu à ſon dîner, quoique par-ci & par-là quelques mots, à moins qu'il n'y eût de ces Seignenrs familiers, avec qui il cauſoit un peu plus, ainſi qu'à ſon lever du grand couvert à dîner; cela étoit extrêmement rare, à quelques grandes fêtes, ou à Fontainebleau quelquefois quand la Reine y étoit.

Aucune Dame ne venoit au petit couvert; j'y ai vu très-rarement la Maréchale de la Motte, qui avoit conſervé ce rare

privilège d'y avoir amené les enfans de France, dont elle avoit été gouvernante. Dès qu'elle paroissoit, on lui apportoit un siège ; car elle avoit été Duchesse à Brevet.

SORTIR DE LA TABLE.

AU sortir de la table, le Roi entroit tout de suite dans son cabinet ; c'étoit là un des momens de parler pour les gens distingués ; il s'arrêtoit un moment à la porte à écouter, puis il entroit ; & très-rarement le suivoit-on ; jamais sans le lui demander ; & c'est ce qu'on n'osoit guére. Alors il se mettoit avec celui qui le suivoit dans l'embrasure de la fenêtre la plus proche de la porte du cabinet, qui se fermoit aussi-tôt, & que l'homme qui parloit au Roi rouvroit lui-même pour sortir, en quittant le Roi. C'étoit encore le tems des valets intérieurs dans les cabinets de derrière, excepté le pre-

mier Médecin qui étoit toujours au dîner, & qui suivoit dans les cabinets. C'étoit aussi le tems où Monseigneur s'y trouvoit, quand il n'avoit pas vu le Roi le matin; il sortoit & il entroit par la porte de la galerie.

Le Roi s'amusoit à donner à manger à ses chiens couchans, & restoit avec eux plus ou moins; puis demandoit sa garde-robe, changeoit, devant le très-peu de gens distingués, qu'il plaisoit au premier Gentilhomme de la Chambre d'y laisser entrer, & tout de suite le Roi sortoit par derrière, & par son petit degré, dans la cour de marbre pour monter en carrosse. Depuis le bas de ce degré jusqu'à son carrosse, lui parloit qui vouloit, & de même en revenant.



AMUSEMENS ORDINAIRES DU ROI. PROMENADES. CHASSES. JEUX. LOTERIES DE BIJOUX.

LE Roi aimoit extrêmement l'air ; & quand il en étoit privé, sa santé en souffroit par des maux de tête & des vapeurs que lui avoit causées un grand usage de parfums ; tellement qu'il y avoit bien des années, qu'excepté la fleur d'orange, il n'en pouvoit souffrir aucune, & qu'il falloit être fort en garde de n'en point avoir pour peu qu'on eût à l'approcher.

Comme il étoit peu sensible au froid, au chaud, même à la pluie, il n'y avoit que des tems extrêmes qui l'empêchassent de sortir tous les jours. Ses sorties n'avoient que trois objets. Courre le cerf au moins une fois la semaine, & quelquefois deux au plus, à Marly & à Fontainebleau, avec ses meutes, & quelques autres ; tirer dans le parc une ou deux

fois la ſemaine, ſur-tout les dimanches & les fêtes qu'il ne vouloit point de grandes chaſſes, & qu'il n'avoit point d'ouvriers : les autres jours, voir travailler & ſe promener dans ſes jardins & ſes bâtimens, quelquefois des promenades avec des Dames, & la colation pour elles dans la forêt de Marly & dans celle de Fontainebleau ; & dans ce dernier, des promenades, avec toute la Cour, autour du canal qui étoit un ſpectacle magnifique, où quelques Courtiſans ſe trouvoient à cheval. Aucun ne le ſuivoit dans ſes autres promenades que ceux qui étoient en charges principales, & qui approchoient le plus de ſa perſonne, excepté lorſque, aſſez rarement, il ſe promenoit dans les jardins de Verſailles, où lui ſeul étoit couvert ; ou dans ceux de Trianon, lorſqu'il y couchoit, & qu'il y étoit pour quelques jours ; non quand il y alloit de Verſailles ſe promener & revenir après. A Marly de même, mais, s'il y demeuroit, tout ce qui étoit du voyage avoit toute

liberté de l'y ſuivre dans ces jardins, l'y joindre, l'y laiſſer, en un mot comme ils vouloient.

Marly avoit encore un privilège qui n'étoit pour nul autre lieu ; c'étoit qu'en ſortant du Château, le Roi diſoit tout haut: « Le chapeau, Meſſieurs. » Et auſſi-tôt Courtiſans, Officiers des Gardes du Corps, Gens des bâtimens ſe couvroient en avant, en arrière, à côté de lui ; & il auroit trouvé mauvais, non-ſeulement, ſi quelqu'un eût manqué, mais même différé à mettre ſon chapeau ; & céla duroit toute la promenade, c'eſt-à-dire, quelquefois quatre à cinq heures, en Eté, ou en d'autres ſaiſons, quand il mangeoit de bonne-heure à Verſailles pour s'en aller promener à Marly, & n'y point coucher.

La châſſe du cerf étoit plus étendue, y alloit qui vouloit. Ailleurs il n'y avoit que ceux qui en avoient obtenu la permiſſion une fois pour toutes, & ceux qui en avoient obtenu le juſte-au-corps,

qui étoit uniforme bleu avec des galons, un d'argent entre deux d'or, doublé de rouge. Il y en avoit un assez grand nombre; mais jamais qu'une partie à la fois que le hasard rassembloit. Le Roi aimoit à y en voir une certaine quantité, mais le trop l'importunoit, & troubloit la châsse. Il se plaisoit qu'on aimât cette chasse, mais ne vouloit point qu'on y allât sans l'aimer. Il trouvoit cela ridicule, & ne savoit aucun mauvais gré à ceux qui n'y alloient jamais. Il en étoit de même du jeu qu'il vouloit gros, & continué dans le sallon de Marly pour le lansquenet, & force tables d'autres jeux par-tout le sallon.

Il s'amusoit volontiers à Fontainebleau, les jours de mauvais tems, à voir jouer les grands joueurs à la paûme, où il avoit excellé autrefois; & à Marly, très-souvent, à voir jouer au mail où il avoit été aussi très-adroit.

Quelquefois les jours qu'il n'y avoit point de Conseil, qui n'étoient point mai-

gres, & qu'il étoit à Verſailles, il alloit dîner à Marly ou à Trianon, avec Madame la Ducheſſe de Bourgogne, Madame de Maintenon & des Dames; & cela devint plus ordinaire ces jours là, les trois dernières années de ſa vie.

Au ſortir de table en Eté, le Miniſtre qui devoit travailler avec lui, arrivoit; & quand le travail étoit fini, il paſſoit juſqu'au ſoir à ſe promener avec les Dames, à jouer avec elles, & aſſez ſouvent à leurs faire tirer une loterie toute de billets noirs, ſans y rien mettre. C'étoit ainſi une galanterie de préſens qu'il leur faiſoit au haſard, des choſes à leur uſage, comme d'étoffes, d'argenterie, ou de joyaux, ou beaux ou jolis, pour donner plus au haſard.

Madame de Maintenon tiroit comme les autres, & donnoit preſque toujours ſur le champ ce qu'elle avoit gagné. Le Roi ne tiroit point; & ſouvent il y avoit pluſieurs billets ſous le même lot. Outre ces jours là, il y avoit aſſez ſouvent des

loteries, quand le Roi dînoit chez Madame de Maintenon. Il s'avisa fort tard de ces dîners, qui furent long-tems rares, & qui, sur la fin, vinrent à une fois par semaine, avec les Dames, & avec musique & jeu. A ces loteries, il n'y avoit que des Dames du Palais, depuis la mort de Madame la Dauphine; mais il y en avoit trois, Madame de Levi, Mesdames D'O & Dangeau qui étoient familières.

L'Eté, le Roi travailloit chez lui, au sortir de la table, avec les Ministres; & lorsque les jours s'accourcissoient, il travailloit le soir chez Madame de Maintenon; à son retour de dehors, lui parloit qui vouloit, depuis son carrosse jusqu'à son petit dégré; il se r'habilloit comme il avoit changé d'habit, & restoit dans son cabinet; c'étoit le meilleur tems des favoris, des valets intérieurs, & des bâtimens. Ces intervalles là, qui arrivoient trois fois par jour, étoient leur tems; celui des rapporteurs de vive voix ou par écrit; celui où le Roi écrivoit lui-même,

SOIRÉE CHEZ MADAME DE MAINTENON.

SOUPER DU ROI.

AU retour de ces promenades, le Roi étoit une heure & plus dans ses cabinets, puis passoit chez Madame de Maintenon; & en chemin lui parloit encore qui vouloit. A dix heures, il étoit servi; le Maitre d'Hôtel en quartier ayant le bâton, alloit avertir le Capitaine des Gardes en quartier dans l'anti-chambre de Madame de Maintenon; on le faisoit avertir par un Garde, de l'heure qu'il venoit d'arriver.

Il n'y avoit que les Capitaines des Gardes qui entrassent dans cette anti-chambre, qui étoit fort petite.

Entre la chambre où le Roi étoit, & Madame de Maintenon, il y avoit une autre petite anti-chambre pour les Officiers, & le dessus public du degré où le gros étoit : le Capitaine des Gardes se

montroit à l'entrée de la chambre, disoit au Roi qu'il étoit servi, & revenoit à l'instant dans l'anti-chambre; un quart d'heure après, le Roi venoit souper, toujours au grand couvert; & depuis, l'anti-chambre de Madame de Maintenon jusqu'à sa table, lui parloit encore qui vouloit, à son souper, toujours au grand couvert, avec la maison royale, c'est-à-dire, uniquement les fils & les filles de France, les petits-fils & les petites-filles de France, étoient toujours grand nombre de Courtisans & de Dames tant assises que debout; & la surveille des voyages de Marly, toutes celles qui vouloient y aller; cela s'appelloit se présenter pour Marly : les hommes demandoient, le même jour, le matin, en disant seulement : SIRE, MARLY. Les dernières années, le Roi s'en importuna. Un garçon bleu écrivoit dans la galérie les noms de ceux qui demandoient, & qui y alloient se faire inscrire; pour les Dames elles continuèrent toujours à se présenter.

Après souper, le Roi se tenoit quelques momens debout, le dos au balustre du pied de son lit, environné de toute la Cour ; puis avec des révérences aux Dames, passoit dans son cabinet où, en arrivant, il donnoit l'ordre. Il y passoit un peu moins d'une heure avec ses enfans & autres, & leurs maris ou leurs femmes, tous dans un cabinet, le Roi dans un fauteuil, Monsieur dans un autre, qui dans le particulier vivoit avec le Roi en frère ; Monseigneur debout, ainsi que tous les autres Princes, & les Princesses sur des tabourets ; Madame y fut admise après la mort de Madame la Dauphine ; ceux qui entroient par les derrières, s'y trouvoient, & les valets intérieurs avec Chamarande, qui avoit été premier valet de chambre en survivance de son père, & qui étoit devenu depuis le premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine de Baviere, & Lieutenant-Général fort distingué, fort à la mode dans le monde, & avec fort peu d'esprit, un fort galant homme & reçu par-tout.

Les Dames d'honneur, les Princesses & les Dames du Palais attendoient dans le cabinet du Conseil, qui précédoit celui où étoit le Roi, à Versailles & ailleurs; à Fontainebleau où il n'y avoit qu'un grand cabinet, les Dames des Princesses qui étoient assises, achevoient le cercle avec les Princesses, au même niveau & sur mêmes tabourets; les autres Dames étoient derrière, en liberté de se tenir debout, ou de s'asseoir par terre sans carreau, comme plusieurs faisoient.

COUCHER DU ROI.

LA conversation n'étoit guère que de choses indifférentes. Le Roi, voulant se retirer, alloit donner à manger à ses chiens, puis donnoit le bon soir, passoit dans sa chambre, à la ruelle de son lit, où il faisoit sa prière, comme le matin; puis se déshabilloit. Il donnoit le bon soir d'une inclination de tête; tandis

qu'on sortoit, il se tenoit debout au coin de la cheminée ; il donnoit l'ordre au Colonel des Gardes seul ; puis commençoit le petit coucher où restoient les grandes & secondes entrées, ou Brevets d'affaires. Cela étoit court. Ils ne sortoient que lorsqu'il se mettoit au lit. Ce moment en étoit un de lui parler pour les privilégiés ; alors tous sortoient, quand ils en voyoient un attaquer le Roi, qui demeuroit seul avec lui.

Lorsque le Roi mourut, il y avoit plus de douze ans que ce qui n'avoit point ces entrées, ne demeuroit plus au coucher, depuis une longue attaque de goutte que le Roi avoit eue, en sorte qu'il n'y avoit plus de grand coucher, & que la Cour étoit finie au sortir du souper. Alors le Colonel des Gardes prenoit l'ordre avec tous les autres, & les Aumôniers de quartier ; & le grand & le premier Aumônier sortoient après la prière.

JOURS D'INDISPOSITION.

LES jours de médecine, qui revenoient tous les mois au plus loin, il la prenoit dans son lit, puis entendoit la messe où il n'y avoit que les Aumôniers & les entrées ; Monseigneur & la Maison royale venoient le voir un moment ; puis Monsieur du Maine, Monsieur le Comte de Toulouse, qui y demeuroit peu, & Madame de Maintenon venoient l'entretenir ; il n'y avoit qu'eux & les valets intérieurs dans le cabinet, la porte ouverte. Madame de Maintenon s'asseyoit dans le fauteuil au chevet du lit, Monsieur s'y mettoit quelquefois ; mais avant que Madame de Maintenon fût venue, & d'ordinaire, après qu'elle étoit sortie. Monseigneur toujours debout & les autres de la Maison royale un moment. Monsieur du Maine, qui y passoit toute la matinée,

& qui étoit fort boiteux, se mettoit auprès du lit sur un tabouret, quand il n'y avoit que Madame de Maintenon, & son frère, où il tenoit le dez à les amuser tous deux, & où souvent il en faisoit de bonnes.

Le Roi dînoit dans son lit, sur les trois heures, où tout le monde entroit ; puis se levoit, & n'y demeuroit que les entrées. Il passoit après dans son cabinet, où il tenoit Conseil ; & après il alloit, à l'ordinaire, chez Madame de Maintenon ; & soupoit à dix heures, au grand couvert.

RÉGULARITÉ DU ROI.

LE Roi n'a de sa vie manqué la messe qu'une fois à l'armée, un jour de grande marche, ni aucun jour maigre, à moins de vraie & très-rare incommodité. Quelques jours avant le carême, il tenoit un discours public à son lever, par lequel il témoignoit qu'il trouveroit fort

fort mauvais qu'on donnât à manger gras à perſonne, ſous quelque prétexte que ce fût, & ordonnoit au grand Prévot d'y tenir la main, & de lui en rendre compte. Il ne vouloit pas non plus que ceux qui mangeoient gras, mangeaſſent enſemble, ni autre choſe que bouilli & rôti fort courts; & perſonne n'oſoit outre-paſſer ces défenſes; car on s'en ſeroit bien reſſenti. Elles s'étendirent à Paris, où le Lieutenant de Police y veilloit, & lui en rendoit compte.

Il y avoit douze ou quinze ans qu'il ne faiſoit plus de carême, d'abord quatre jours maigres, puis trois, & les quatre derniers de la ſemaine ſainte. Alors ſon très-petit couvert étoit fort retranché, les jours qu'il faiſoit gras; & le ſoir au grand couvert, tout étoit colation; & le dimanche tout étoit en poiſſon. Cinq ou ſix plats gras tout au plus, tant pour lui, que pour ceux qui à ſa table mangeoient gras.

Le Vendredi Saint, grand couvert; matin & soir, en légumes sans aucun poisson, ni à aucune de ses tables.

Il manquoit peu de sermons, l'avent & le carême, & aucune des dévotions de la semaine Sainte, des grandes fêtes, ni les deux Processions du Saint-Sacrement, ni celle des jours de l'ordre du Saint-Esprit, ni celle de l'Assomption. Il étoit très-respectueusement à l'Eglise; à sa messe tout le monde étoit obligé de se mettre à genoux au *Sanctus*, & d'y demeurer jusqu'après la communion du Prêtre; & s'il entendoit le moindre bruit, ou causer, il le trouvoit fort mauvais. Il manquoit rarement les saluts, les dimanches, s'y trouvoit souvent les jeudis, & toujours pendant l'octave du Saint-Sacrement. Il communioit toujours en collier de l'Ordre, rabat & manteau, cinq fois l'année. Le samedi Saint, à la Paroisse; les autres jours, à la Chapelle: c'étoit la veille de la Pentecôte, le jour de l'Assomption, & à la Grand'messe

après la veille de la Toussaint, & la veille de Noël, & une messe basse après celle où il avoit communié; & ces jours là, point de musique à cesmesses; & à chaque fois, il touchoit les malades. Il alloit à vêpres les jours de communion; & après il travailloit dans son cabinet, avec son Confesseur, à la distribution des Bénéfices qui vaquoient. Il n'y avoit rien de plus rare que de lui voir donner aucun Bénéfice en d'autres tems.

Le lendemain, il alloit à la Grand'-messe, à vêpres, à matines, & aux trois messes de minuit en musique; & c'étoit un Spectacle admirable que la Chapelle. Le lendemain, à la Grand'messe, à vêpres & au salut.

Le jeudi Saint, il servoit les pauvres à dîner; & après la colation, il ne faisoit qu'entrer dans son cabinet, & passoit à la tribune adorer Dieu, & se venoit coucher tout de suite. A la messe, il disoit son chapelet; il n'en savoit pas davantage, & toujours à genoux, excep-

té à l'Evangile ; aux Grand'messes, il ne s'asseyoit dans son fauteuil qu'aux tems où on a coutume de s'asseoir ; aux jubilés, il faisoit presque toujours des stations à pied ; à tous les jours de jeûne & à ceux de carême, il mangeoit maigre, & faisoit seulement colation.

HABILLEMENT ET COSTUME DU ROI.

IL étoit toujours vêtu de couleur plus ou moins brune, avec une légere broderie, jamais sur les tailles ; quelquefois rien qu'un bouton d'or, quelquefois de velours noir : toujours une veste de drap ou de satin rouge ou bleu, une veste fort brodée ; jamais de bagues, & jamais de pierreries qu'à ses boucles de souliers, de jarretieres & de chapeaux toujours brodés de point d'Espagne, avec un plumet blanc. Toujours le cordon bleu dessous, excepté aux jours de nôces ou de fêtes pareilles, qu'il le por-

toit par-dessus, fort long, avec pour huit ou dix millions de pierreries.

Il étoit le seul de la Maison royale & des Princes du Sang, qui portât l'Ordre dessous, en quoi fort peu de Chevaliers de l'Ordre l'imitoient; & aujourd'hui, presque aucun ne le porte dessus.

Jusqu'à la promotion de 1661 inclusivement, les Chevaliers de l'Ordre portoient tous le grand habit; & toutes les cérémonies de l'Ordre y alloient à l'Offrande, & y communioient tous. Le Roi retrancha tout, le grand habit, l'Offrande & la Communion. Henri III l'avoit prescrit à cause des Huguenots & de la Ligue.

La vérité est qu'une Communion générale publique en pompe, prescrite à jour nommé trois fois l'an, à des Courtisans, devient une terrible & bien dangereuse pratique; qu'il a été très-bon de laisser libre; mais pour l'Offrande qui étoit majestueuse, où il n'y a

plus que le Roi qui y aille ; & ce grand habit de l'Ordre réduit aux jours de réception, & le plus ſouvent encore ſeulement pour ceux qui ſont reçus, cela ôte toute la beauté de la cérémonie ; à l'égard du repas au réfectoire avec le Roi, on a dit ailleurs ce qui l'a fait ſupprimer.

VISITES ET CÉRÉMONIAL.

IL ne ſe paſſoit guère quinze jours que le Roi n'allât à Saint-Germain, même après la mort du Roi Jacques II. La Cour de Saint-Germain venoit auſſi à Verſailles, mais plus ſouvent à Marly, & ſouvent y ſouper ; & nulle fête de cérémonie ou de divertiſſement qu'elle n'y fût invitée, à laquelle elle ne vint, & dont elle ne reçut tous les honneurs. Ils étoient réciproquement convenus de ſe recevoir, & de ſe conduire dans le milieu de leur appartement. A Marly, le Roi les recevoit, & les conduiſoit à

la porte du petit ſallon, du côté de la perſpective, & les y voyoit deſcendre & monter dans leurs chaiſes à porteurs; à Fontainebleau, tous les voyages, au haut de l'eſcalier à fer à cheval, depuis que le Roi leur a accordé de ne les plus aller recevoir & conduire au bout de la forêt. Rien n'étoit pareil aux ſoins, aux égards, à la politeſſe du Roi pour eux, ni à l'air de majeſté & de galanterie avec lequel cela ſe paſſoit à chaque fois. A Marly, ils demeuroient, en arrivant, un quart d'heure dans le ſallon debout, au milieu de toute la Cour; puis paſſoient chez le Roi ou chez Madame de Maintenon.

Le Roi n'entroit jamais dans le ſallon que pour le traverſer, pour les bals, ou pour y voir jouer un moment le jeune Roi d'Angleterre, ou l'Electeur de Bavière.

Les jours de naiſſance, ou de fête du Roi & de ſa famille, ſi obſervés dans les Cours de l'Europe, ont toujours été

inconnus dans celle du Roi, de ſorte qu'il n'y a jamais été fait la moindre mention en rien, ni différence aucune de tous les autres jours de l'année.

LES DIVERS SENTIMENS,

OCCASIONÉS PAR LA MORT DU ROI.

CEtte Cour, qui s'éteignoit avec le Roi, étoit de deux ſortes; les uns en eſpérance de figurer, de ſe mêler, de s'introduire, étoient ravis de voir finir un Règne, ſous lequel il n'y avoit plus rien pour eux à attendre; les autres, fatigués d'un joug peſant, toujours accablant, & des Miniſtres bien plus que du Roi, étoient charmés de ſe trouver au large: tous en général d'être délivrés d'une gêne continuelle, & amoureux de nouveautés. Paris, las d'une dépendance qui avoit tant aſſujetti, reſpira, dans l'eſpoir de quelque liberté, & dans la joie de voir finir l'autorité de tant de gens qui en abuſoient.

Le peuple ruiné, accablé, désespéré, parut sentir cette mort comme une délivrance ; les Etrangers, ravis d'être enfin, après un si long cours d'années, débarrassés d'un Monarque, qui leur avoit imposé si longuement la loi, & qui leur avoit échappé, par une espèce de miracle, au moment qu'ils comptoient le plus surément de l'avoir subjugué, se continrent avec plus de bienséance que les François. Les merveilles des trois quarts du tems de ce Règne, de plus de soixante-dix ans, & la personnelle magnanimité de ce Roi, si heureux d'abord, & après, si abandonné de la fortune, pendant le dernier période de son Règne, les avoit justement éblouis. Ils se firent un honneur de lui rendre, après sa mort, ce qu'ils lui avoient constamment refusé pendant sa vie. Nulle Cour étrangère n'hésita. Toutes se piquèrent, à l'envi, de louer

& d'honorer sa mémoire. L'Empereur en prit le deuil, comme d'un père; &, quoiqu'il y eût quatre ou cinq mois depuis la mort du Roi jusqu'au carnaval, toute espèce de divertissement fut défendu à Vienne; & cette défense fut observée exactement.

VOLS EXTRAORDINAIRES

FAITS CHEZ LE ROI.

ON fit, à la grande écurie de Versailles, un vol bien hardi. La nuit du 3 au 4 Juin, le Roi étant à Versailles, toutes les housses & caparaçons furent emportés; il y en avoit pour plus de 50000 écus; les mesures furent si bien prises, que qui que ce fût ne s'en apperçut, dans une maison si habitée, & que, dans une nuit si courte, tout fut emporté, sans que jamais on ait pu en avoir des nouvelles.

Monſieur le Grand entra en furie, & tous ſes ſubalternes auſſi; on dépêcha ſur tous les chemins; on fouilla Paris & Verſailles; le tout inutilement.

Cela me fait ſouvenir d'un autre vol qui eut quelque choſe de bien plus étrange.

Le grand appartement, c'eſt-à-dire, depuis la galerie juſqu'à la tribune, étoit meublé de velours cramoiſi avec des crépines & des franges d'or: un beau matin elles ſe trouvèrent toutes enlevées. Cela parut un prodige dans un lieu ſi paſſant, ſi fermé la nuit, & ſi gardé de jour à toutes heures; Bontems au déſeſpoir fit & fit faire toutes les perquiſitions qu'il put, & toutes ſans ſuccès.

Cinq ou ſix jours après, j'étois au ſouper du Roi; il n'y avoit que Daquin, premier Médecin du Roi, entre le Roi & moi, & perſonne entre moi & la table. Vers l'entremets, j'apperçois quelque choſe de fort gros, & comme noir en l'air, que je n'eus pas le tems, ni de

montrer, ni de discerner par la rapidité dont ce gros paquet tomba sur la table, devant l'endroit du couvert du Roi, de Monsieur & de Madame, qui étoient à Paris, & qui se mettoient toujours au bout de la table, à gauche du Roi, le dos aux fenêtres qui donnent sur la grande cour. Le bruit que cela fit en tombant, & la pesanteur de la chose pensa enfoncer la table, & fit bondir les plats, mais sans en renverser aucun, & de hasard cela tomba sur la nappe, & point dans les plats. Le Roi, au coup que cela fit, tourna la tête à demi; & sans s'émouvoir en aucune façon. » Je pense, dit-il » que ce sont mes franges; » c'en étoit en effet un paquet plus large qu'un chapeau de Prêtre, avec ses bords tout plat & haut en manière de pyramide mal faite, d'environ deux pieds. Cela étoit parti de loin derrière moi, vers la porte mitoyenne des deux anti-chambres; & un frangeon détaché en l'air étoit tombé sur la perruque du Roi, que Livry,

qui étoit à sa gauche, apperçut ; il s'approcha du bout de la table, & vit en effet que c'étoient les franges tortillées en paquet, & tout le monde les vit comme lui ; celà fit un moment de murmure. Livry voulant ôter ce paquet, y trouva un billet attaché ; il le prit, & laissa le paquet. Le Roi tendit la main, & dit : voyons. Livry, avec raison, ne voulut pas ; & se retirant en arrière, le lut tout bas ; & par derrière le Roi, le donna à Daquin avec qui je le lus entre ses mains. Il y avoit dedans, d'une écriture contrefaite & longue, comme d'une femme, ces mots : „ Reprends tes franges, „ Bontems, la peine en passe le plaisir, „ nos baisemains au Roi. „ Il étoit roulé & point fermé ; le Roi le voulut encore prendre des mains de Daquin, qui se recula, frotta le billet, le tourna, & le retourna, puis le montra au Roi sans le lui laisser toucher ; le Roi lui dit de le lire tout haut, quoiqu'il le lût en même tems. „ Voilà, dit-il, qui est bien

» insolent » , mais d'un ton tout uni & comme historique ; il dit après qu'on ôtât ce paquet : Livry le trouva si pesant qu'à peine le peut-il lever de dessus la table, & le donna à un Garçon bleu, qui vint se présenter ; de ce moment, le Roi n'en parla plus ; & personne n'osa plus en rien dire, au moins, tout haut ; & le reste du souper se passa comme chose non-avenue. Outre l'excès de l'insolence & de l'impudence, c'est un excès de péril qui ne se peut comprendre. Comment, de si loin, un paquet de cette pesanteur & de ce volume, sans être environné de complices ; & au milieu d'une foule, telle qu'elle étoit toujours au souper du Roi, où à peine pouvoit-on passer, dans le grand mouvement des bras, & une vibration aussi forte peut-elle échapper à tant d'yeux ? Le Duc de Gesvres étoit en exercice ; ni lui, ni personne ne s'avisa de faire fermer les portes, que du tems après que le Roi fut sorti de table. On peut juger si les cou-

pables étoient demeurés-là, ayant eu plus de trois quarts d'heure, les issues libres pour se retirer. Les portes fermées, il ne se trouva qu'un seul homme que personne ne connut & qu'on arrêta. Il se dit Gentilhomme de Saintonge & connu du Duc D'Uzés, Gouverneur de la Province. Il étoit à Versailles, on l'envoya prier de venir; il alloit se coucher; il vint aussi-tôt, & reconnut ce Gentilhomme, en répondit; & sur ce témoignage, on le laissa aller avec des excuses. Jamais depuis on n'a pu rien découvrir de ce vol, & de la hardiesse singulière de sa restitution.

LA MAURESSE DE MORET.

ON fut étonné à Fontainebleau, qu'à peine la Princesse de Savoie, depuis Duchesse de Bourgogne (car elle ne fut mariée qu'à son retour) y fût arrivée; que Madame de Maintenon la fit

aller à un petit Couvent Borgne de Moret, où le lieu ne pouvoit l'amuser, ni aucune Religieuse; dont il n'y en avoit pas une de connue; elle y retourna plusieurs fois pendant le voyage, & cela reveilla la curiosité & les bruits. Madame de Maintenon y alloit souvent de Fontainebleau, & à la fin on s'y étoit accoutumé.

Dans ce Couvent étoit Professe une Mauresse inconnue à tout le monde, & qu'on ne montroit à personne. Bontems, premier Valet de Chambre, & Gouverneur de Versailles, par qui les choses du secret domestique passoient de tout tems, l'y avoit mise toute jeune, avoit payé une dot qui ne se disoit pas, & de plus continuoit de donner une grosse pension tous les ans. Il prenoit exactement soin qu'elle eût son nécessaire & tout ce qui peut passer pour abondance à une Religieuse; & tout ce qu'elle pouvoit désirer, en toute espèce de douceurs, lui fut fourni; la feue Reine y alloit souvent

ſouvent de Fontainebleau, & prenoit grand ſoin du bien être du Couvent, & Madame de Maintenon, après elle; ni l'une ni l'autre ne prenoient pas un ſoin direct de cette Maureſſe qui pût ſe remarquer; mais elles n'y étoient pas moins attentives; elles ne la voyoient pas toutes les fois qu'elles y alloient, mais ſouvent pourtant, avec une grande attention à ſa ſanté, à ſa conduite & à celle de la Supérieure à ſon égard. Monſeigneur y a été quelquefois, & les Princes ſes enfans une fois ou deux; & tous ont vu & demandé la Maureſſe; elle étoit là avec plus de conſidération que la perſonne la plus connue & la plus diſtinguée, & ſe prévaloit fort des ſoins qu'on prenoit d'elle, & du myſtère qu'on en faiſoit; & quoiqu'elle vécût très-régulièrement, on s'appercevoit bien que ſa vocation avoit été aidée; il lui échappa pluſieurs fois, des expreſſions, qui donnèrent lieu de ſoupçonner une haute origine; quoiqu'il en ſoit, la choſe eſt demeurée une énigme.

Elle mourut à Moret en 1732. Son portrait étoit encore, en 1779, dans le cabinet de l'Abbeſſe, avant la réunion de cette Abbaye au Prieuré de Champ-Benoit de Provins.

La couleur de cette Maureſſe étoit celle d'une Mulâtreſſe. *Note de l'Editeur.*

AVENTURE DU MARÉCHAL FERRANT, DE SALON EN PROVENCE.

UN événement ſingulier fit beaucoup raiſonner tout le monde. Il arriva tout droit à Verſailles un Maréchal de la petite Ville de Salon, en Provence, qui s'adreſſa à Briſac, Major des Gardes du Roi, pour être conduit au Roi, à qui il vouloit parler en particulier; il ne ſe rebuta point des rebufades qu'il reçut, & fit tant que le Roi en fut informé, & lui fit dire qu'il ne parloit pas ainſi à tout le monde. Le Maréchal inſiſta, dit que, s'il voyoit le Roi, il lui diroit des choſes ſi

ſecrettes & tellement connues de lui ſeul, qu'il verroit bien qu'il avoit miſſion pour lui parler, & pour lui dire des choſes importantes ; qu'en attendant, au moins, il deſiroit d'être interrogé, & qu'il demandoit à être renvoyé à un de ſes Miniſtres d'Etat.

Là-deſſus le Roi lui fit dire, d'aller trouver Barbéſieux, à qui il avoit donné ordre de l'entendre ; ce qui ſurprit beaucoup, c'eſt que ce Maréchal, qui ne faiſoit que d'arriver, & qui n'étoit jamais ſorti de ſon pays, ni de ſon métier, ne voulût point de Barbéſieux, & répondit tout de ſuite qu'il avoit demandé à être renvoyé à un Miniſtre d'Etat, que Barbéſieux ne l'étoit point, & qu'il ne parleroit qu'à un Miniſtre ; ſur cela, le Roi nomma Pompone ; & le Maréchal, ſans faire difficulté, ni de réponſe, l'alla trouver.



Ce qu'on ſut de l'hiſtoire eſt fort court : le voici : cet homme revenant tard de dehors, ſe trouva inveſti d'une grande

lumière auprès d'un arbre, près de Salon. Une personne vêtue de blanc, & par-dessus à la royale, belle, blonde, & fort éclatante, l'appella par son nom, & lui dit de la bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, lui confia qu'elle étoit la Reine, qui avoit été l'Epouse du Roi, lui ordonna de l'aller trouver, & de lui dire les choses qu'elle lui avoit communiquées; que Dieu l'aideroit dans tout son voyage; & qu'à une chose secrette qu'il diroit au Roi, & que le Roi seul au monde savoit, & qui ne pouvoit être sue que de lui, il reconnoîtroit la vérité de tout ce qu'il avoit à lui apprendre; que, si d'abord il ne pouvoit parler au Roi, il demandât à parler à un de ses Ministres d'Etat, & que sur-tout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fussent; & qu'il réserva certaines choses pour le Roi tout seul; qu'il partît promptement, & qu'il éxécutât ce qui lui étoit ordonné, hardiment & diligemment; & qu'il s'assurât qu'il seroit puni de mort, s'il négli-

geoit de s'acquitter de la commiſſion.

Le Maréchal promit tout; & auſſi-tôt la Reine diſparut; & il ſe trouva dans l'obſcurité auprès de ſon arbre; il s'y coucha au pied, ne ſachant s'il rêvoit ou étoit éveillé, & s'en alla après chez lui, perſuadé que c'étoit une illuſion & une folie dont il ne ſe vanta à perſonne.

A deux jours de-là, paſſant au même endroit, la même viſion lui arriva encore, & les mêmes propos lui furent tenus; il y eut de plus des reproches de ſon doute & des menaces réitérées, & pour fin, d'aller dire à l'Intendant de la Provence ce qu'il avoit vu, & l'ordre qu'il avoit reçu d'aller à Verſailles; & que ſurément il lui fourniroit de quoi faire ſon voyage.

A cette fois, le Maréchal demeura convaincu; mais flottant entre la crainte des menaces & les difficultés de l'exécution, il ne ſut à quoi ſe réſoudre, gardant toujours le ſilence de ce qui lui étoit arrivé; il demeura huit jours dans cette perplexité; enfin comme réſolu de ne

point faire le voyage, & repassant par le même endroit, il vit & entendit encore des menaces si effrayantes, qu'il ne songea plus qu'à partir. A deux jours delà il fut trouver, à Aix, l'Intendant de Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage, & lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais su davantage.

Il entretint trois fois Monsieur de Pompone, & fut, à chaque fois, plus de deux heures avec lui. Monsieur de Pompone en rendit compte au Roi en particulier, qui voulut que Pompone en parlât plus amplement au Conseil d'Etat, où Monseigneur n'étoit point, & où il n'y avoit que les Ministres qui lors, outre lui; étoient le Duc de Beauvilliers, Pontchartrain & Torcy, & nul autre. Ce Conseil fut long, peut-être y parla-t-on aussi d'autre chose après; ce qui arriva ensuite fut que le Roi voulut entretenir le Maréchal; il ne s'en cacha point; il le vit dans ses cabinets, & le fit monter par le petit

degré qui eſt ſur la cour de marbre, par où il paſſe pour aller à la meſſe, ou ſe promener.

Quelques jours après, il le vit encore de même; & à chaque fois, il reſta plus d'une heure avec lui, & prit garde que perſonne ne fût a portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eut entretenu, comme il deſcendoit par ce même petit eſcalier pour aller à la chaſſe, Monſieur de Duras, qui avoit le bâton, & qui étoit ſur le pied d'une conſidération & d'une liberté à dire au Roi tout ce qu'il lui plaiſoit, ſe mit à parler de ce Maréchal avec mépris, & à dire le mauvais proverbe, que c'étoit un fou, ou que le Roi n'étoit pas noble; à ce mot, le Roi s'arrêta, & ſe tournant au Maréchal de Duras, ce qu'il ne faiſoit preſque jamais en marchant: » Si cela eſt, lui dit- » il, je ne ſuis pas noble; car je l'ai » entretenu long-tems: il m'a parlé de » fort bon ſens; & je vous aſſure qu'il » eſt loin d'être fou. » Ces derniers mots

furent prononcés avec une gravité impo-
ſante, qui ſurprit fort l'aſſiſtance.

Après le ſecond entretien, le Roi convint que cet homme lui avoit dit une choſe qui lui étoit arrivée, il y avoit plus de vingt ans, & que lui ſeul ſavoit, parce qu'il ne l'avoit jamais dit à qui que ce ſoit; & il ajouta que c'étoit un fantôme qu'il avoit vu dans la forêt de Saint-Germain, & dont il étoit ſûr de n'avoir jamais parlé. Il s'expliqua encore pluſieurs fois très-favorablement ſur ce Maréchal, qui étoit défrayé de tout par ſes ordres, qui fut renvoyé aux dépens du Roi, qui lui fit donner aſſez d'argent outre ſa dépenſe, & qui fit écrire à l'Intendant de Provence de le protéger particulièrement, & d'avoir ſoin que, ſans le tirer de ſon état & de ſon métier, il ne manquât de rien, le reſte de ſa vie.

Ce qu'il y a de plus marqué, c'eſt qu'aucun des Miniſtres d'alors n'a jamais voulu parler là-deſſus; leurs amis les plus intimes les ont pouſſés & tournés

en tout ſens & à pluſieurs repriſes, ſans avoir pu en arracher un mot : tous d'un même langage leur ont donné le change, ſe ſont mis à rire & à plaiſanter ſans jamais ſortir de ce cercle, ni informer cette ſurface d'une ligne : cela m'eſt arrivé avec Monſieur de Beauvilliers & Monſieur de Pontchartrain ; & je ſais par leurs plus intimes & leurs plus familiers, qu'ils n'en ont rien tiré davantage, & pareillement de ceux de Monſieur de Pompone & de Torcy. Ce Maréchal, qui étoit un homme d'environ cinquante ans, qui avoit une famille bien famée dans ſon pays, montra beaucoup de bon ſens dans ſa ſimplicité, de déſintéreſſement & de modeſtie. Il trouvoit toujours qu'on lui donnoit trop, ne parut d'aucune curioſité ; & dès qu'il eut achevé de voir le Roi & Monſieur de Pompone, il parut empreſſé de s'en retourner, & dit que, content d'avoir accompli ſa miſſion, il n'avoit plus rien à faire que de s'en retourner chez lui.

Ceux qui en avoient ſoin, firent tout ce quils purent pour en tirer quelque choſe ; il ne répondoit rien, ou diſoit : » il » m'eſt défendu de parler, » & coupoit court, ſans ſe laiſſer émouvoir en rien de ce qu'il étoit auparavant, ne parloit ni de Paris, ni de la Cour, répondoit deux mots à ceux qui l'interrogeoient, & montroit qu'il n'aimoit pas à être queſtionné ; & ſur ce qu'il avoit été faire, pas un mot que ce que je viens de rapporter ; ſurtout nulle vanterie ; il ne ſe laiſſoit pas entâmer ſur les audiences qu'il avoit obtenues, & ſe contentoit de ſe louer du Roi qu'il avoit vu ; mais en deux mots, ſans laiſſer entendre s'il l'avoit vu en habits royaux, ou d'une autre manière, & ne voulant jamais s'expliquer ſur Monſieur de Pompone ; & quand on lui en parloit, il répondoit qu'il avoit vu un Miniſtre, ſans s'expliquer comment, ni combien de fois ; qu'il ne le connoiſſoit pas ; puis il ſe taiſoit, ſans qu'on pût lui en faire dire davantage. Il reprit ſon métier, & a

vécu depuis à ſon ordinaire ; c'eſt ce que les premiers de la Provence en ont rapporté, & ce que m'en a dit l'Archevêque d'Arles, qui paſſoit quelque-tems, tous les ans, à Salon, qui eſt la maiſon de campagne de l'Archevêque, ainſi que le lieu de la naiſſance & de la ſépulture du fameux Noſtradamus.

Il n'en faut pas tant pour beaucoup faire raiſonner le monde ; on raiſonna donc beaucoup, ſans avoir pu rien trouver, ou qu'aucune ſuite de ce ſingulier voyage ait pu ſatisfaire les Furéteurs.

ANECDOTE
SUR SAMUEL BERNARD

LA Cour étoit à Marly ; on y vit Deſmarets, qui ſe préſenta avec le célèbre Banquier Samuel Bernard qu'il avoit mandé pour dîner, & travailler avec lui, c'étoit le plus riche de l'Europe, & qui faiſoit le plus grand & le plus aſſuré com-

merce, d'argent. Il sentoit ses forces ; il y vouloit des ménagemens proportionnés ; & les Contrôleurs-Généraux, qui avoient bien plus souvent à faire à lui, qu'il n'avoit à faire à eux, le traitoient avec des égards & des distinctions fort grands. Le Roi dit à Desmarets, qu'il étoit bien aise de le voir avec M. Bernard ; puis tout de suite dit à ce dernier : » Vous êtes bien homme à n'avoir jamais » vu Marly ; venez le voir à ma prome» nade, je vous rendrai après à Des» marets. » Bernard suivit ; & tant qu'elle dura, le Roi ne parla qu'à Berghiyek & à lui, & autant à l'un qu'à l'autre, les menant par-tout, & leur montrant tout également, avec les égards qu'il savoit si bien employer, quand il avoit dessein de combler. J'admirois, & je n'étois pas le seul, cette espèce de prodigalité du Roi si avare de ses paroles, à un homme de la médiocrité de Bernard. Je ne fus pas long-tems sans en apprendre la cause ; & j'admirai alors jusqu'où les plus

grands Rois se trouvent quelquefois réduits. Desmarets ne savoit plus de quel bois faire flèche ; tout manquoit, & tout étoit épuisé. Il avoit été à Paris frapper à toutes les portes ; on avoit si souvent & si nettement manqué à toutes sortes d'engagemens pris, & aux paroles les plus précises, qu'il ne trouva par-tout, que des excuses & des portes fermées. Bernard, comme les autres, ne vouloit rien avancer. Il lui étoit beaucoup dû ; en vain Desmarets lui représenta l'excès des besoins les plus pressans, & l'énormité des gains qu'il avoit faits avec le Roi ; Bernard demeura inébranlable : voilà le Roi & le Ministre cruellement embarrassés ; Desmarets dit au Roi que, tout bien examiné, il n'y avoit plus que Bernard qui pût le tirer d'affaire, parce qu'il n'étoit pas douteux, qu'il n'étoit question que de vaincre sa volonté, & l'opiniâtreté qu'il lui avoit montrée ; que c'étoit un homme accessible à la vanité, capable d'ouvrir sa bourse, si le Roi daignoit le flatter.

Dans la néceſſité ſi preſſante des affaires, le Roi y conſentit; & pour tenter le ſecours avec moins d'indécence, & ſans eſſuyer de refus, Deſmarets propoſa l'expédient que je viens de raconter; Bernard revint de la promenade du Roi tellement enchanté, que d'abord il lui dit qu'il aimoit mieux riſquer ſa ruine, que de laiſſer dans l'embarras un Prince, qui venoit de le combler, & dont il ſe mit à faire les plus grands éloges. Deſmarets en profita ſur le champ; & en tira beaucoup plus qu'il ne s'étoit propoſé.



LIVRE SECOND.

HISTOIRE PARTICULIÈRE ET ANECDOTES DE LA FAMILLE DE LOUIS XIV, ET DE PLUSIEURS PERSONNAGES DE SA COUR, OU DE SON TEMS.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DU GRAND DAUPHIN, FILS DE LOUIS XIV.

MOnſeigneur étoit plutôt grand que petit, fort gros, mais ſans être trop entaſſé, l'air fort liant & fort noble, ſans rien de rude, & il auroit eu le viſage fort agréable, ſi Monſieur le Prince de Conti ne lui eût caſſé le nez par malheur en jouant, étant tous deux enfans.

Il étoit d'un très-beau blond, avoit le viſage fort rouge, de hâle partant, & fort plein; mais aucune phyſiognomie; les

plus belles jambes du monde, les pieds singulièrement petits & maigres. Il tâtonnoit toujours en marchant, & mettoit le pied à deux fois. Il avoit toujours peur de tomber, & se faisoit aider pour peu que le chemin ne fût pas parfaitement doux & uni. Il étoit fort bien à cheval, & y avoit grande mine, mais il n'y étoit pas hardi; Cassan couroit devant lui, à la chasse; s'il le perdoit de vue, il se croyoit perdu; il n'alloit guère qu'au petit galop, & attendoit souvent, sous un arbre, ce que devenoit la chasse, la cherchoit lentement, & s'en revenoit. Il avoit fort aimé la table, mais sans indécence, depuis une grande indigestion, qui fut prise d'abord pour une apoplexie; il ne faisoit guère qu'un vrai repas, & se contenoit fort, quoique grand mangeur, comme toute la maison Royale: presque tous ses portraits lui ressemblent bien. De caractère, il n'en avoit aucun; du sens assez, sans trop de pénétration, comme il parut dans l'affaire du testament d'Espagne; de la hauteur, de

de la dignité par nature, par prestance, par imitation du Roi ; de l'opiniâtreté sans mesure, & une chaîne de petits soins arrangés, qui formoient tout le tissu de sa vie ; l'air doux, dur au fond, avec un extérieur de bonté, qui portoit beaucoup sur des subalternes, & qui ne s'exprimoit que par des questions communes. Il étoit avec eux d'une familiarité prodigieuse ; silentieux jusqu'à l'incroyable, conséquemment fort secret, jusques-là qu'on a cru qu'il n'avoit jamais parlé affaires d'Etat à Mademoiselle Choin ; peut-être parce que tous les deux y prenoient peu de part ; en même tems, jaloux de respect, & attentif à ce qui lui étoit dû.

Il dit une fois à Mademoiselle Choin, sur sa retenue dont elle lui parloit, que les paroles des gens, comme lui, portoient un grand poids, & obligeoient ainsi à de grandes réparations, quand elles n'étoient pas mesurées ; il aimoit

mieux souvent garder le silence que de parler. Cette maxime excellente, qu'il outroit, étoit apparemment une des leçons du Roi, ou du Duc de Montausier, qu'il avoit le mieux retenue.

Son arrangement étoit extrême pour ses affaires particulières. Il écrivoit lui-même toutes ses dépenses prises sur lui; il savoit ce que lui coûtoient les moindres choses. Il avoit fort aimé toutes sortes de gros jeux; mais depuis qu'il s'étoit mis à bâtir, il s'étoit réduit à des jeux assez médiocres; du reste, économe au-delà de son rang, excepté dans de très-rares occasions, qui se bornoient à quelques pensions à des valets; mais il distribuoit d'assez abondantes aumônes au Curé, & aux Capucins de Meudon.

Monseigneur, tel pour l'esprit & le caractère, qu'il vient d'être représenté, n'avoit pu profiter de l'excellente culture qu'il reçut du Duc de Montausier, de

Bossuet & de Fléchier, Evêques de Meaux & de Nismes ; son peu de lumieres s'éteignit au contraire sous la rigueur d'une éducation dure & austère, qui donna le dernier poids à sa timidité naturelle, & le dernier dégré d'aversion pour toute espèce, non pas de travail & d'étude, mais d'amusemens & d'esprit, en sorte que, de son aveu, depuis qu'il avoit été affranchi des Maîtres, il n'avoit de sa vie lû que l'Article de Paris de la Gazette de France, pour y voir les morts & les mariages.

Tout contribua donc en lui; timidité naturelle, dur joug d'éducation, ignorance de beaucoup de choses, à le faire trembler devant le Roi, qui de son côté n'omit rien pour entretenir & prolonger cette terreur toute sa vie. Toujours Roi, presque jamais père avec lui, ou, s'il lui en échappa bien rarement quelques traits, ils ne furent jamais purs & sans mélange de royauté, non pas même dans les momens les plus particuliers & les plus

intérieurs. Ces momens étoient rares tête-à-tête, sans liberté, sans aisance; toujours en contrainte & en respect, sans jamais oser rien hasarder, ni usurper, tandis que tous les jours il voyoit faire l'un & l'autre au Duc du Maine avec succès, & à Madame la Duchesse de Bourgogne, dans une habitude des plus familiers badinages & des privautés avec le Roi, quelquefois peu mesurés. Il en sentoit contre eux une secrette jalousie ; mais l'imagination ne lui fournissoit rien, comme à M. du Maine, fils d'ailleurs de la personne, & non de la Royauté : il n'étoit plus de l'âge de Madame la Duchesse de Bourgogne, à qui on passoit encore les enfantillages par l'habitude & par la grace qu'elle y mettoit ; il ne lui restoit donc que la qualité de fils & de successeur, titres, qui précisément tenoient le Roi en garde, & lui sous le joug.

Il n'avoit pas l'ombre de crédit auprès de son père; il suffisoit même que son goût se marquât en faveur de quelqu'un,

pour que ce quelqu'un en sentît un contre-coup nuisible ; & le Roi étoit si jaloux de montrer qu'il ne pouvoit rien, qu'il n'a rien fait pour aucun de ceux qui se sont attachés à lui faire une cour particuiière, non pas même pour aucun de ses Ménins, quoique choisis & nommés par le Roi, qui eût trouvé fort mauvais qu'ils n'eussent pas suivi Monseigneur avec grande assiduité : j'en excepte Dantin, qui a été sans comparaison de personne, & Daugeau qui ne l'a été que de nom, qui tenoit au Roi d'ailleurs, & dont la femme étoit dans la plus parfaite intimité de Madame de Maintenon.

Les Ministres n'osoient s'approcher de Monseigneur, qui aussi ne se commettoit jamais à leur rien demander ; & si quelqu'un d'eux, ou des Courtisans considérables, étoient bien avec lui, comme le Chancelier le premier, Harcourt, le Maréchal d'Uxelles, ils s'en cachoient avec un soin extrême, & Monseigneur s'y prêtoit ; si le Roi le découvroit, il

traitoit cela de cabale : on lui devenoit suspect, & on se perdoit.

Ce fut la cause de cet éloignement si marqué pour M. de Luxembourg ; ni l'importance de sa Charge, ni la nécessité de s'en servir à la tête des armées, ni les succès qu'il y eut, ni toutes les soumissions qu'il employa, ne purent jamais le rapprocher.

Aussi Monseigneur, pressé de s'intéresser pour quelqu'un, répondoit franchement que ce seroit le moyen de tout gâter pour lui.

La part entière que Monseigneur avoit à tous les secrets d'Etat, depuis bien des années, n'avoit jamais eu aucune influence aux affaires. Il les savoit, & c'étoit tout. Cette sécheresse, peut-être aussi son peu d'intelligence, l'en faisoit retirer tant qu'il pouvoit. Il étoit cependant assidu aux Conseils d'Etat ; mais, quoiqu'il eût la même entrée en ceux des Finances & des Dépêches, il n'y alloit presque jamais. Quant au travail particulier du Roi, il n'en

fut pas queſtion pour lui ; & hors des grandes nouvelles, pas un Miniſtre n'alloit jamais lui rendre compte de rien, beaucoup moins les Généraux d'Armée, ni ceux qui venoient d'être employés dehors.

Ce peu de conſidération, cette dépendance juſqu'à la mort, de n'oſer faire un pas hors de la Cour, ſans le dire au Roi, équivalant de permiſſion, y mettoit Monſeigneur en mal-aiſe. Il y rempliſſoit les devoirs de fils & de Courtiſan, avec la régularité la plus exacte ; mais toujours le même ſans y rien changer, ni ajouter, & avec un air plus reſpectueux & plus meſuré qu'aucun ſujet. Tout cela enſemble lui faiſoit chérir Meudon, & la liberté qu'il y trouvoit ; & bien qu'il ne tînt qu'à lui de s'appercevoir ſouvent que le Roi étoit peiné de ces fréquentes ſéparations, il n'en fit jamais ſemblant, & ne changea rien en ſes voyages, ni pour le nombre, ni pour la durée. Il étoit fort peu à Verſailles, & rompoit ſouvent par

des Meudons de plusieurs jours, les Marly quand ils s'allongeoient trop.

De tout cela, on peut juger qu'elle pouvoit être la tendresse de cœur ; mais le respect, la vénération, l'admiration, l'imitation en tout ce qui étoit de sa portée, étoit visible, & ne se dementoit jamais, non plus que la crainte & la conduite.

On a prétendu qu'il avoit une appréhension extrême de perdre le Roi ; il n'est pas douteux qu'il n'ait montré ce sentiment ; malgré ce que je viens d'en dire, & malgré l'Anecdote suivante, dont je ne garantis pas la vérité. On m'a dit quelques mois avant sa mort, que Madame la Duchesse de Bourgogne l'étant allé voir à Meudon, elle monta dans le sanctuaire de son entresol, suivie de Madame de Nogaret, qui, par Biron & par elle-même encore en avoit la privance, & qu'elles y trouverent Monseigneur avec Mademoiselle Choin, Madame la Duchesse & les deux Lislebonne, fort

occupés à une table, ſur laquelle étoit un grand livre d'Eſtampes du Sacre, & Monſeigneur fort appliqué à les conſidérer, à les expliquer à la compagnie, & recevant avec complaiſance les propos qui le regardoient là-deſſus, juſqu'à lui dire : „ Voilà donc celui qui vous mettra „ les Eperons, cet autre le Manteau Ro- „ yal, les Pairs qui vous mettront la „ Couronne ſur la tête „ & ainſi du reſte, & que cela dura fort longtems. Je le ſus deux jours après de Madame de Nogaret, qui en fut fort étonnée, & que l'arrivée de Madame la Ducheſſe de Bourgogne n'eut pas rompu cet amuſement ſingulier, qui ne marquoit pas une ſi grande appréhenſion de perdre le Roi, & de le devenir lui-même.

Il n'avoit jamais pu aimer Madame de Maintenon, ni ſe ployer à obtenir rien par ſon entremiſe. Il l'alloit voir un moment au retour des peu de campagnes qu'il avoit faites, ou aux occaſions très-rares, jamais de particulières ; quelquefois il en-

troit chez elle un inſtant avant le ſoupet pour y ſuivre le Roi.

La haine commune de celle-ci & de Mademoiſelle Choin contre Chamillart, & le beſoin de tout pour le renverſer, les rapprocha, & fit le miracle d'y faire entrer puiſſamment Monſeigneur, mais qui ne l'eût jamais oſé ſans l'impulſion toute-puiſſante de Mademoiſelle Choin, la ſûreté de l'appui de l'autre & tout ce qui s'en mêla ; auſſi ce rapprochement ne fit depuis que ſe refroidir & s'éloigner.

Après Mademoiſelle Choin, ſa vraie confiance étoit en Mademoiſelle Liſlebonne, & par l'intime union des deux, avec Mademoiſelle d'Eſpinoy : preſque tous les matins il alloit prendre du chocolat chez la première ; c'étoit l'heure des ſecrets qui étoit inacceſſible, ſans réſerve, excepté à l'unique Mademoiſelle d'Eſpinoy.

Cette Demoiſelle entretenoit le reſte de conſidération & de commerce du Prince avec Madame la Princeſſe de Conti, & même l'amitié avec Madame

la Ducheſſe, qui ſoutenoit les amuſemens qu'il trouvoit chez elle.

Par-là encore, cette préférence du Duc de Vendôme, ſur le Prince de Conti, à la mort duquel il fut inſenſible. Un tel mérite, ſi reconnu dans un Prince du Sang, joint à la privance de l'éducation, & à l'habitude de toute ſa vie, auroit eu trop de poids ſur Monſeigneur, devenu Roi, ſi l'amitié première s'étoit encore conſervée; & les ſœurs, qui vouloient gouverner, écartèrent doucement le Prince.

Cette même raiſon fut le fondement de cette terrible cabale, dont les effets éclatèrent dans la campagne de Lille, & furent ſoigneuſement entretenus dans l'eſprit de Monſeigneur, naturellement éloigné de la contrainte & de l'auſtérité des mœurs de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & que l'éloignement de Madame la Ducheſſe, pour Mde.

la Ducheſſe de Bourgogne entretenoit pour tous les deux.

Par les raiſons contraires, il aimoit Monſieur le Duc de Berri, que cette Cabale protégeoit, pour le diviſer avec Monſieur & Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

Avec cet aſcendant des deux Liſlebonne, ſur Monſeigneur, il eſt pourtant vrai qu'il n'épouſoit pas toutes leurs fantaiſies; ſoit qu'il fût conſeillé par Mademoiſelle Choin, qui, tout en le ménageant, le conſeilloit bien, & ne s'y fioit pas, comme Bignon me l'avoit dit; ſoit qu'il fût prévenu par Madame la Ducheſſe, qui ſurément ne s'y fioit pas davantage, & qui n'étoit rien moins que coîfée de leurs prétentions.

Inquiet, à cet égard, pour le futur, j'employai l'Evêque de Laon pour découvrir, par Mdlle. Choin, les ſentimens de Monſeigneur entre les Ducs & les Princes. Il étoit frère de Clermain, qui

avoit été perdu pour elle, lorſque Madame la Princeſſe de Conti la renvoya; & les deux frères étoient demeurés dans la plus intime liaiſon avec elle. Je ſus par lui qu'il étoit échappé quelquefois, quoique très-rarement, des choſes à Monſeigneur, qui montroient que tout l'Empire que ces deux ſœurs avoient ſur lui, n'alloit pas à le rendre auſſi favorable à leur rang qu'elles euſſent voulu, & que Mademoiſelle l'ayant plus particulièrement ſondé là-deſſus, à la prière de l'Evêque, il s'étoit expliqué fort favorablement pour le rang des Ducs, & contre les injuſtices qu'ils étoient dans le cas d'avoir ſouffertes, & dont il étoit perſuadé.

Il étoit incapable, non-ſeulement de menſonge, mais de déguiſement, & Mademoiſelle Choin tout auſſi peu capable, ſur-tout avec l'Evêque, auquel elle ne ſe cachoit pas, non plus qu'à Bignon, de ſes ſecrets ſentimens ſur Mademoiſelle de Liſlebonne & Madame d'Eſpinoy.

Quelque dure qu'eût été l'éducation de

Monseigneur, il avoit conservé de l'amitié & de la considération pour le célèbre Évêque de Meaux, & un vrai respect pour la mémoire de M. le Duc de Montausier, tant il est vrai que la vertu se fait honorer des hommes, malgré leur goût & leur amour de l'indépendance & de la liberté. C'est peut-être une des choses qui a le plus soutenu Dantin auprès de lui, dans les diverses aventures de sa vie, dont la femme étoit fille de la Duchesse d'Uzés, fille unique du Duc de Montausier, & qu'il aimoit passionnement. Il le marqua encore à Sainte Maure, qui, embarrassé dans ses affaires, sur le point de se marier, reçut une pension de Monseigneur sans l'avoir demandée, avec ces obligeantes paroles, mais qui faisoient tant d'honneur au Prince : qu'il ne manqueroit jamais au nom & au neveu de Montausier.

Il n'avoit jamais pu souffrir M. du Maine qu'il avoit peu ménagé dans les premiers tems, & qui en étoit bien en peine & en transe dans les derniers. Il traitoit avec

assez d'amitié le Comte de Toulouse, qui avoit eu pour lui toute sa vie, de grandes attentions à plaire, & de grands respects.

Ceux qui étoient le mieux, ou le plus familièrement avec lui de tous ses Courtisans, étoient Dantin & le Comte de Mailly, mari de la Dame d'Atours. C'étoient en petit les deux rivaux de faveur, comme en grand, M. le Prince de Conti & de Vendôme, les Ducs de Luxembourg, de Villeroy, de la Rocheguyon, & ceux là sur un peu de considération & de quelque confiance, Sainte Maure, le Comte de Roucy, Albergetti & Biron, voilà les distingués & les marqués : M. de la Rochefoucault, les Maréchaux de Boufflers, de Duras, de Lorge, Catinat, il les traitoit avec plus d'affabilité & de familiarité. Feu Messieurs de Luxembourg & Clermont frères de Monsieur de Laon, c'étoit l'intimité; le Maréchal de Choiseul avec distinction; sur la fin, le Maréchal d'Uxelles; mais qui s'en cachoit comme

Harcourt, le Chancelier & le premier Ecuyer, qui l'avoit initié auprès de Mademoiſelle Choin, qui s'en étoit mêlée, & avoit perſuadé à Monſeigneur que c'étoit l'homme le plus capable du monde pour tout.

Monſeigneur n'eut d'éloignement marqué que pour deux hommes dans toute la Cour, & ce ſentiment ne lui étoit pas inſpiré, comme à l'égard de Chamillart & de quelques autres. Ces deux hommes étoient le Maréchal de Villeroy & M. de Lauzun. Il étoit ravi dès qu'il y avoit quelques bons contes ſur eux. Le Maréchal étoit le plus ménagé, mais pas aſſez que lui-même n'en fût pas embarraſſé pour l'autre, Monſeigneur ne pouvoit s'en contraindre, & M. de Lauzun, au contraire du Maréchal, ne s'en embarraſſoit point. Je n'ai pû démêler où il avoit pris ce dégoût.

Il en avoit un fort marqué pour les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers; mais

mais c'étoit l'effet de la cabale, aidée de l'entière diſparité des mœurs.

MADEMOISELLE CHOIN.

IL eſt étonnant le peu que le Grand Dauphin donnoit à Mademoiſelle Choin, qu'il aima beaucoup; cela ne paſſoit pas quatre cens louis en or par quartier, faiſant en tout ſeize cens louis par an. Il les lui remettoit lui-même de la main à la main, ſans y ajouter, ni ſe méprendre d'une piſtole, & tout au plus une boîte ou deux par an, encore y regardoit-il de fort près.

Il faut rendre juſtice à cette fille, & convenir auſſi qu'il eſt difficile d'être plus déſintéreſſée qu'elle l'étoit, ſoit qu'elle en connût la néceſſité avec ce Prince, ſoit plutôt que cela lui fût naturel, comme il y a paru dans tout le cours de ſa vie.

C'eſt encore un problême, ſi elle étoit mariée. Tout ce qui a été intimement initié dans leurs myſtères, s'eſt toujours

fortement récrié qu'il n'y a jamais eu de mariage.

C'étoit une grosse camarde brune, qui, avec toute la physionomie d'esprit, avoit l'air commun, & qui long-tems avant cet événement, étoit devenue excessivement grasse, & encore vieille & rebutante.

Il ne faut pas taire un beau trait de cette fille ou femme si singulière. Monseigneur, sur le point d'aller commander l'Armée de Flandre, la Campagne d'après celle de Lille, où pourtant il n'alla pas, fit un testament; & dans ce testament, il laissa un bien fort considérable à Mademoiselle Choin : il le lui dit, & lui montra une lettre cachetée pour elle, qui en faisoit mention, pour lui être rendue, s'il mésarrivoit de lui. Elle fut fort sensible, comme il est aisé de le croire, à cette marque d'affection & à cette prévoyance; mais elle n'eut point de repos qu'elle ne lui eût fait mettre devant elle le testament & la lettre au feu; & elle protesta que,

ſi elle avoit le malheur de lui ſurvivre, mille écus de rente qu'elle avoit amaſſés, ſeroient encore trop pour elle. Après cela, il eſt ſurprenant qu'il ne ſe ſoit trouvé aucune diſpoſition dans les papiers de Monſeigneur.

Mademoiſelle Choin avoit une chienne dont elle étoit folle, à qui tous les jours le Maréchal d'Uxelles, de la porte Gaillon où il logeoit, envoyoit des têtes de lapins rôties, attenant le petit Saint-Antoine où elle demeuroit, & où le Maréchal alloit ſouvent, & étoit reçu & regardé comme un Oracle. Le lendemain de la mort de Monſeigneur, l'envoi des têtes de lapins ceſſa, & onques depuis Mademoiſelle Choin ne le revit, ni n'en ouit parler; à la fin, lorſqu'elle fut revenue à elle-même, elle s'en apperçut, & s'en plaignit même comme d'un homme ſur qui elle avoit eu lieu de compter, & qu'elle avoit fort avancé dans l'eſtime & la confiance de Monſeigneur; le Maréchal d'Uxelles le ſut: il n'en

fut point embarrassé, & répondit froidement qu'il ne savoit ce qu'elle vouloit dire; qu'il ne l'avoit vue que fort rarement; & que pour Monseigneur, à peine en étoit-il connu.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DE M. LE DUC ET DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

M. LE DUC DE BOURGOGNE.

LE Duc de Bourgogne étoit né avec un caractère à faire trembler; il étoit fougueux jusqu'à vouloir briser les pendules, lorsqu'elles sonnoient l'heure qui l'appelloit à ce qu'il ne vouloit pas, & jusqu'à s'emporter de la plus étrange manière contre la pluye, quand elle s'opposoit à ce qu'il vouloit faire. La résistance le mettoit en fureur; c'est ce dont j'ai été souvent témoin dans sa première jeunesse;

d'ailleurs un goût ardent le portoit à tout ce qui est défendu au corps & à l'esprit. Sa raillerie étoit d'autant plus cruelle, qu'elle étoit plus spirituelle & mordante, & qu'il attrapoit tous les ridicules avec justesse. Tout cela étoit aiguisé avec une vivacité de corps & d'esprit, qui alloit à l'impétuosité, & qui ne lui permit jamais, dans les premiers tems, d'apprendre rien, qu'en faisant deux choses à la fois. Tout ce qui est plaisir, il l'aimoit avec une passion violente, & tout cela avec plus de hauteur qu'on en peut exprimer; dangereux de plus à discerner & gens & choses, & à appercevoir le futile d'un raisonnement, & à raisonner plus fortement & plus profondement que ses maîtres; mais aussi dès que l'emportement étoit passé, la raison le saisissoit & surnageoit à tout. Il sentoit ses fautes; il les avouoit; & quelquefois avec tant de dépit qu'il rappelloit sa fureur. Un esprit vif, actif, perçant, se roidissant contre les difficultés, à la lettre

transſcendant en tout genre. Le prodige eſt qu'en très-peu de tems, la dévotion & la grâce en firent un autre homme, & changèrent tant & de ſi redoutables défauts en vertus parfaitement contraires : il faut donc prendre à la lettre toutes les louanges qu'on lui donna.

Ce Prince, qui avoit toujours eu du goût & de la facilité pour toutes les ſciences, les mit à la place des plaiſirs dont l'attrait toujours ſubſiſtant en lui, les lui faiſoit fuir avec frayeur, même les plus innocens ; ce qui joint à cet eſclavage de charité du prochain dans un novice qui tend d'abord en tout à la perfection, & qui ignore les bornes des choſes, & à une timidité qui l'embarraſſoit par-tout, faute de ne ſavoir que dire & que faire ; à tous les inſtans, entre Dieu qu'il craignoit d'offenſer en tout, & le Monde avec lequel cette gêne perpétuelle le mettoit de travers, le jetta dans un particulier ſans bornes, parce qu'il ne ſe trouvoit en liberté que

ſeul, & que ſon eſprit & les ſciences lui fourniſſoient de reſte de quoi ne s'y pas ennuyer, outre que la prière y occupoit beaucoup de ſon tems.

La violence qu'il s'étoit faite ſur tant de défauts, & tous véhémens, ce deſir de perfection, l'ignorance, la crainte, le peu de diſcernement qui accompagne toujours une dévotion preſque naiſſante, le faiſoient excéder dans le contre-pied de ſes défauts, & lui inſpiroient une autorité qu'il outroit en tout, & qui lui donnoit un air contraint & ſouvent, ſans s'en appercevoir, de cenſeur; ce qui éloigna Monſeigneur de lui de plus en plus, & dépitoit le Roi même.

J'en dirai un trait entre mille, qui partit d'un excellent principe, & qui mit le Roi hors des gardes, & révolta la Cour. Nous étions à Marly, où il y eut un Bal le jour des Rois. Monſieur le Duc de Bourgogne n'y voulut ſeulement pas paroître, & s'en expliqua aſſez tôt, pour que le Roi, qui le trou-

V 4

va mauvais, eût d'abord le tems de lui en parler en plaisanterie ; puis plus amérement ; enfin, en sérieux & piqué de se voir condamné par son petit-fils. Madame la Duchesse de Bourgogne, ses Dames, M. de Beauvilliers même, voulurent l'engager à se montrer ; jamais on n'en put venir à bout : il se renferma à dire que le Roi étoit le maître, qu'il ne prenoit pas la liberté de blâmer rien de ce qu'il faisoit ; mais que l'Epiphanie étoit une triple fête, & celle des Chrétiens en particulier, par la vocation des Gentils, & par le Baptême de Jesus-Christ ; il ne croyoit pas devoir la profaner en se détournant de l'application qu'il devoit à un si saint jour, pour un spectacle tout au plus supportable pour un jour ordinaire. On eut beau lui représenter qu'ayant donné la matinée & l'après-dînée aux Offices de l'Eglise, & d'autres heures encore, à la Prière dans son cabinet, il en pouvoit & devoit donner la soirée au respect & à la

complaisance de sujet & de fils : tout fut inutile : hors le tems du souper avec le Roi, il fut enfermé tout le soir seul dans sa chambre.

Avec cette austérité, il avoit conservé de son éducation une précision & un littéral, qui se répandoit sur tout, & qui le gênoit lui & tout le monde avec lui; parmi lequel il étoit toujours comme un homme en peine & pressé de le quitter, comme ayant toute autre chose à faire; qui seul perd son tems, & qui le veut mieux employer d'un autre côté. Il ressembloit fort à ces jeunes Séminaristes, qui gênés tout le jour par l'enchaînement de leurs Exercices, s'en dédommagent à la récréation par tout le bruit & les puérilités qu'ils peuvent, parce que tout autre plaisir est interdit dans leur maison.

Ce jeune Prince étoit passionnement amoureux de Madame la Duchesse de Bourgogne; il s'y livroit en homme sévérement retenu, & toutes fois il s'amusoit avec les jeunes Dames de leurs par-

ticuliers, souvent en récréation ; elles en jeunesse étourdie & audacieuse.

Le Duc de Bourgogne avoit été accompagné à la Guerre de Flandres par Gamaches. Il étoit peu capable de le conseiller ; mais il n'avoit pu se contraindre de le reprendre en face & en public des enfantillages qui échappoient à ce Prince ; & sur son exemple, à Monsieur le Duc de Berry. Il leur disoit quelquefois qu'en ce genre, ils auroient bientôt un plus grand maître qu'eux, qui seroit M. le Duc de Brétagne.

Gamaches revenant une fois de la messe à la suite de Monsieur le Duc de Bourgogne, dans des momens vifs où il l'auroit mieux aimé à cheval : » vous aurez, » lui dit-il, tout haut, le Royaume du » Ciel ; mais pour celui de la terre, le » Prince Eugène & Malborough s'y » prennent mieux que vous : » mais ce qu'il dit, & tout publiquement, aux deux Princes sur le Roi d'Angleterre, fut admirable. Ce pauvre Prince vivoit sous

ſon *incognito*, dans le même reſpect avec les deux Princes, que, s'il n'eût été qu'un médiocre particulier; eux en abuſoient auſſi avec la dernière indécence, ſans la moindre attention que ce qu'il étoit, exigeoit d'eux plus d'égards. Ils le laiſſoient très-ordinairement attendre parmi la foule, dans les antichambres, & ils ne lui parloient preſque point. Le ſcandale en fut d'autant plus grand qu'il dura toute la Campagne, où le Chevalier de St. Georges s'étoit concilié l'eſtime & l'affection de toute l'Armée par ſes manières & toute ſa conduite.

Vers les derniers tems de la Campagne, Gamaches, pouſſé à bout d'un procédé ſi conſtant, s'adreſſant aux deux Princes devant tout le monde: » Eſt-ce une gageure, leur dit-il? parlez franchement: » ſi c'en eſt une, il n'y a rien à dire; » mais au moins après cela, parlez un » peu à M. le Chevalier de St. Georges, » & traitez-le un peu plus honnêtement. » Toutes ces ſaillies euſſent été bonnes

tête à tête & fort à propos ; mais en public toutes ces vérités n'en pouvoient couvrir l'indiscrétion. On étoit accoutumé aux siennes ; elles ne furent pas mal prises, mais elles ne servirent à rien.

M. Le Duc de Bourgogne, après plusieurs Campemens, avoit passé le Rhin. Le Maréchal de Vauban le joignit peu après ; & le quinze Août, Brissac fut investi. Marsin avoit paru le matin du même jour devant Fribourg. Le Gouverneur se comptant investi, brûla ses Faux-bourgs, & celui de Brissac lui envoya quatre cens hommes de sa garnison, & soixante Canonniers. Tous deux en furent les dupes, & Brissac fut investi le soir. Il tint jusqu'au six Septembre.

La garnison, composée de trois mille cinq cens hommes, sortit avec tous les honneurs de la guerre, & fut conduite à Rhinfeltz. La défense fut médiocre.

M. le Duc de Bourgogne s'acquit beaucoup d'honneur par son application, son assiduité aux travaux, avec une va-

leur ſimple & naturelle, qui n'affecte rien, & qui va par-tout où il convient, ſans s'appercevoir du danger. La libéralité, le ſoin des bleſſés, l'affabilité lui acquirent les cœurs de toute l'Armée. Il la quitta à regret, ſur les ordres réitérés du Roi, pour retourner à la Cour, où il arriva le vingt-deux Septembre à Fontainebleau.

MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

JAmais Princeſſe, arrivée ſi jeune à la Cour de France, ne vint ſi bien inſtruite, & ne ſut mieux profiter des inſtructions qu'elle avoit reçues. Son habile père, qui connoiſſoit à fond notre Cour, la lui avoit dépeinte, & lui avoit appris la manière unique de s'y rendre heureuſe.

Beaucoup d'eſprit naturel & facile l'y ſeconda, & beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que ſa ſituation perſonnelle avec ſon époux, avec le Roi, avec Madame de Maintenon, lui attirèrent les hommages

de l'ambition. Elle avoit su travailler à s'y mettre dès les premiers momens de son arrivée; elle ne cessa, tant qu'elle vécut, de continuer un travail si utile, & dont elle recueilloit sans cesse tous les fruits.

Douce, timide, mais adroite; bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, & toute légère & vive qu'elle étoit, capable de vues & de suites de la plus longue haleine. La contrainte jusques dans la gêne dont elle sentoit tout le poids, sembloit ne lui rien coûter. La complaisance lui étoit naturelle, couloit de source; elle en avoit jusques pour la Cour.

Réguliérement laide, les joues pendantes, le front avancé, un nez qui ne disoit rien, de grosses lèvres tombantes, des cheveux & des sourcils châtains-bruns, fort bien plantés, des yeux les plus parlans & les plus beaux du monde, peu de dents & toutes pourries, dont elle parloit & se moquoit la pre-

mière, le plus beau tein & la plus belle peau, peu de gorge, mais admirable, le col long avec un soupçon de goître qui ne lui seïoit point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, & le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde même, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nues, elle plaisoit au dernier point.

Les graces naissoient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières, & de ses discours les plus communs. Un air simple & naturel, toujours naïf, mais assaisonné d'esprit, charmoit, avec cette aisance, qui étoit en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchoit. Elle vouloit plaire même aux personnes les plus inutiles & les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher; on étoit tenté de la croire toute & uniquement à celle avec qui elle se trouvoit. Sa dignité, sa gaieté, jeune, vive, active, animoit tout; & sa légéreté de nymphe la portoit par-

tout, comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, & qui donne le mouvement & la vie. Elle ornoit tous les Spectacles, étoit l'ame des Fêtes, des Plaisirs, des Bals, & y ravissoit par les graces, la justesse & la perfection de sa danse. Elle aimoit le jeu, s'amusoit au petit jeu; car tout l'amusoit. Elle préféroit le gros jeu, y étoit nette, exacte, la plus belle joueuse du monde; & dans un instant faisoit le jeu de chacun. Egalement gaie & amusée à faire, les après-dînées, des lectures sérieuses, à converser dessus, & à travailler avec les Dames *sérieuses*. On appelloit ainsi les Dames du Palais les plus âgées. Elle n'épargna rien, jusqu'à sa santé.

Elle n'oublia pas jusqu'aux petites choses, & sans cesse pour gagner Madame de Maintenon & le Roi par elle. Sa souplesse à leur égard étoit sans pareille, & ne se démentit jamais d'un moment; elle l'accompagnoit de toute la discrétion que lui donnoit la connoissance de leur caractère,

tère, & que l'étude & l'expérience lui avoient acquises pour mesurer ses degrés d'enjouement & saisir les à propos.

Son plaisir, ses agrémens, je le répète, sa santé même; tout leur fut immolé. Par cette voie, elle s'acquit une familiarité avec eux, dont aucun des enfans du Roi, pas même le Duc du Maine, n'avoient pu approcher.

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le Roi, & en timide bienséance avec Madame de Maintenon, qu'elle n'appelloit jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang & l'amitié; en particulier, causant, voltigeant autour d'eux, tantôt perchée sur les bras d'un fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux; elle leur sautoit au col, les embrassoit, les baisoit, les caressoit, les chiffonnoit, leur tiroit le dessous du menton, les tourmentoit, fouilloit leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetoit, les lisoit quelquefois malgré eux, selon qu'elle les

voyoit en humeur d'en rire, & parloit quelquefois dessus.

Admise à tout, à la réception des courriers qui apportoient les nouvelles les plus intéressantes, entrant chez le Roi à toute heure, même des momens, pendant le Conseil; utile & fatale aux Ministres même, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle le fut contre Pontchartrain, qu'elle nommoit quelquefois au Roi, *votre vilain borgne*; ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre Chamillart; si libre, qu'entendant un soir le Roi & Madame de Maintenon, parler avec affection de la Cour d'Angleterre, dans le tems qu'on espéra la paix par la Reine Anne. » Ma tante, se mit-elle à » dire, il faut convenir qu'en Angle-» terre, les Reines gouvernent mieux » que les Rois; & savez-vous bien pour-» quoi, ma tante? » & toujours cou-

rant, gambadant, » C'est que sous les » Rois, ce sont les femmes qui gou- » vernent, & que ce sont les hommes » sous les Reines. » L'admirable est qu'ils en rirent tous les deux, & qu'ils trouvèrent qu'elle avoit raison.

Je n'oserois jamais écrire, dans des mémoires curieux, le trait que je vais rapporter, s'il ne servoit plus qu'aucun autre, à montrer jusqu'à quel point elle étoit parvenue d'oser tout dire, & tout faire avec eux. Un soir, qu'il y avoit comédie à Versailles, la Princesse, après avoir bien parlé toute sorte de langages, vit entrer Nanon, ancienne femme de chambre de Madame de Maintenon, & aussi-tôt s'alla mettre tout en grand habit, comme elle étoit & parée, le dos à la cheminée, debout, appuyée sur le petit paravent entre les deux tables. Nanon passa derrière elle, & se mit comme à genoux, le Roi qui en étoit le plus proche, s'en apperçut, & leur demanda ce qu'elles faisoient là.

La Princesse se mit à rire, & répondit qu'elle faisoit ce qui lui arrivoit souvent de faire, les jours de comédie. Le Roi insista. „ Voulez-vous le savoir, „ puisque vous ne l'avez pas encore „ remarqué? „ C'est que je prends „ un lavement d'eau. Comment, s'é- „ cria le Roi mourant de rire, actuel- „ lement, là: vous prenez un lave- „ vement d'eau! & vraiment oui, „ dit-elle.—— Et comment faites-vous „ cela? „ —— Et les voilà tous les quatre à rire de tout leur cœur. Nanon apportoit la féringue toute prête sous les jupons, levoit ceux de la Princesse qui se tenoit comme se chauffant, & Nanon lui glissoit le clystère; les jupons retomboient, & Nanon remportoit la féringue sous les siens. Il n'y paroissoit pas. Ils n'y avoient pas pris garde, ou ils croyoient que Nanon rajustoit quelque chose à l'habillement. La surprise fut extrême, & tous deux trouvèrent cela fort plaisant. Le vrai est

qu'elle alla, avec ce lavement, à la comédie, sans être pressée de le rendre; quelquefois même elle ne le rendoit qu'après le souper du Roi & le cabinet. Elle disoit que cette eau la rafraîchissoit, & empêchoit que la chaleur du lieu de la comédie ne lui fît mal à la tête. Depuis la découverte, elle ne s'en contraignit pas plus qu'auparavant.

Elle les connoissoit en perfection, & ne laissoit pas de voir & de sentir ce que c'étoient que Madame de Maintenon & Mademoiselle Choin. Un soir qu'allant se mettre au lit, où M. le Duc de Bourgogne l'attendoit, & qu'elle causoit dans sa garde-robe avec Mesdames de Nogaret & du Châtelet, qui me le contèrent le lendemain; & c'étoit là qu'elle s'ouvroit le plus volontiers, elle leur parla avec admiration de la fortune de ces deux personnages; puis ajouta en riant: » Je voudrois mourir avant M. le Duc » de Bourgogne, mais voir pourtant ici » ce qui s'y passeroit. Je suis sûre qu'il

» épouseroit une sœur grise, ou une
» tourière. »

Aussi attentive à plaire à Monsieur le Duc de Bourgogne qu'au Roi même, quoique souvent trop hasardeuse, & se fiant trop à sa passion pour elle, & au silence de tout ce qui pouvoit l'approcher, elle prenoit l'intérêt le plus vif à sa Grandeur personnelle & à sa gloire. On sait jusqu'à quel point elle fut touchée des événemens de la Campagne de Lille & de ses suites; tout ce qu'elle fit pour le relever, & combien elle lui fut utile en tant de choses principales dont il lui fut entièrement redevable.

Le Roi ne pouvoit se passer d'elle; tout lui manquoit dans l'intérieur, lorsque des parties de plaisir que la tendresse & la considération du Roi, pour elle, vouloit souvent qu'elle fît pour la divertir, l'empêchoient d'être avec lui; & jusqu'à son souper public, quand rarement elle y manquoit, il y paroissoit par un nuage de plus de sérieux & de silence

sur toute la personne du Roi. Aussi, quelque goût qu'elle eût pour ces sortes de parties, elle y étoit fort sobre, & se les faisoit toujours commander. Elle avoit grand soin de le voir en partant & en arrivant ; & si quelque bal en hyver, ou quelque partie en été lui faisoit passer la nuit, elle ajustoit si bien les choses qu'elle alloit embrasser le Roi dès qu'il étoit éveillé, & l'amuser du récit de la fête.

Quant à la contrainte où elle étoit du côté de Monseigneur & de toute sa Cour particulière, je n'en repéterai rien ici, sinon qu'au gros de sa Cour, il n'y paroissoit rien, tant elle avoit soin de le cacher par un air d'aisance avec lui, de familiarité avec ce qui lui étoit le plus opposé dans cette Cour, & de liberté à Meudon, parmi eux ; mais avec une souplesse & une mesure infinie : aussi le sentoit-elle bien ; & depuis la mort de Monseigneur, se promettoit-elle de s'en délivrer.

Un jour qu'à Fontainebleau, où toutes les Dames des Princesses étoient dans le même cabinet qu'elle & le Roi; après souper, elle avoit baragouiné toutes sortes de langues, & fait cent enfances pour amuser le Roi qui s'y plaisoit; elle remarqua Madame la Duchesse & Madame la Princesse de Conti qui se regardoient, se faisoient signe, & haussoient les épaules avec un air de mépris & de dédain. Le Roi levé & passé à l'ordinaire dans un arrière-cabinet pour donner à manger à ses chiens, & venir, après, donner le bon soir aux Princesses, la Dauphine prit Madame de St.-Simon d'une main & Madame de Lévi de l'autre; & leur montrant Madame la Duchesse & Madame la Princesse de Conti, qui n'étoient qu'à quelques pas d'elle; » Avez-vous vu, avez-vous vu, leur » dit-elle? je sais comme elles, qu'à tout » ce que j'ai dit & fait, il n'y a pas le » sens commun, & que cela est misé» rable; mais il lui faut du bruit; & ces

» choſes-là le divertiſſent ; &, tout de ſuite s'appuyant ſur leurs bras, elle ſe mit à ſauter & chantonner : „ Et je » m'en ris & je me moque d'elles, & je „ ſerai leur reine ; „ ſautant, s'élançant, ſe réjouiſſant de toute ſa force. Ces Dames lui crioient tout bas de ſe taire, que ces Princeſſes l'entendoient, que tout ce qui étoit là la voyoit faire, & juſqu'à lui dire qu'elle étoit folle ; car d'elles elle trouvoit tout bon. Elle de ſauter plus fort, & de chantonner plus haut : „ Et je me „ mocque d'elles, & je n'ai que faire „ d'elles, & je ſerai leur Reine. „ Elle ne finit que lorſque le Roi rentra.

Hélas! elle le croyoit, la charmante Princeſſe ! & qui ne l'eût cru avec elle ? Il plût à Dieu, pour nos malheurs, d'en diſpoſer autrement bientôt après. Elle étoit ſi éloignée de le penſer, que le jour de la Chandeleur, étant preſque ſeule avec Madame de Saint-Simon dans ſa chambre, preſque toutes les Dames étant allées devant à la Chapelle, & Madame de Saint-

Simon restée pour l'y suivre au Sermon, parce que la Duchesse de Lude avoit la goutte, & que la Comtesse de Mailly, auxquelles elle suppléoit toujours, n'y étoient pas, la Dauphine se mit à parler de la qualité des personnes de la Cour qu'elle avoit connues, & qui étoient mortes ; puis de ce qu'elle feroit quand elle seroit vieille ; de la vie qu'elle meneroit ; qu'il n'y auroit plus guères que Madame de Saint-Simon & Madame de Lausun de son jeune tems ; qu'elles s'entretiendroient ensemble de ce qu'elles auroient vu & fait ; & elle poussa ainsi la conversation, jusqu'à ce qu'elle allât au Sermon.

Elle aimoit véritablement Monsieur le Duc de Berry, & elle avoit aimé Madame la Duchesse de Berry, & compté d'en faire comme sa fille. Elle avoit de grands égards pour Madame ; & elle avoit aimé tendrement Monsieur, qui l'aimoit de même, & lui avoit sans cesse procuré tous les amusemens qu'il avoit pu ; &

tout cela retomba sur M. le Duc d'Orléans, en qui elle prit un véritable intérêt, indépendamment de la liaison qui se forma depuis entr'elle & Madame la Duchesse d'Orléans ; ils savoient & s'aidoient de mille choses par elle, sur le Roi & Madame de Maintenon.

Elle avoit conservé un grand attachement pour M. & Madame de Savoye, & pour son pays même, qui quelquefois étincelloit malgré elle.

Sa force & sa prudence parurent singulièrement dans tout ce qui se passa lors & depuis la rupture. Le Roi avoit soin d'éviter, devant elle, tout discours qui pût regarder la Savoye ; & sur le tout, elle avoit l'art d'un silence éloquent, qui par des traits rarement échappés, faisoient croire qu'elle étoit toute française, quoiqu'elle laissât sentir en même tems qu'elle ne pouvoit bannir de son cœur son père & son pays. Elle étoit aussi unie à la Reine sa sœur, d'amitié, d'intérêt & de commerce.

Avec de si grandes, de si singulières

& de si aimables parties, elle en eut, & de Princesses & de femmes, non pour la fidélité & la sûreté du secret, elle en fut un puits; ni pour la circonspection sur les interêts des autres, mais pour des ombres de tableaux plus humains. Son amitié suivoit son commerce, son amusement, son habitude, son besoin. Je n'ai guère vu que Madame de Saint-Simon d'exceptée. Elle-même l'avouoit avec une grâce, une naïveté, qui rendoit cet étrange défaut presque supportable en elle: elle vouloit plaire à tout le monde; mais elle ne put se défendre que quelques-uns ne lui plussent aussi.

A son arrivée, elle avoit été tenue long-tems dans une grande séparation; mais dès lors approchée par des vieilles prétendues repenties, dont l'esprit romanesque étoit pour le moins demeuré galant, si la caducité de l'âge en avoit banni les plaisirs; peu-à-peu dans la suite, plus livrée au monde, les choix de ce qui l'environna de son âge se firent moins,

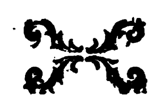
pour la plupart, pour la vertu que pour la faveur.

La facilité naturelle de la Princesse se laissoit conformer aux personnes qui lui étoient les plus familières ; elle se plaisoit autant, & se trouvoit aussi à son aise & aussi amusée d'après-dinées raisonnables, mêlées de lectures & de conversations utiles, c'est-à-dire, pieuses ou historiques, avec les Dames âgées qui étoient auprès d'elle, que des discours plus libres & dérobés des autres, qui l'entraînoient plutôt qu'elle ne s'y livroit.

Le mécontentement extrême, trop justement connu, contre le Duc de Savoye son pere, n'avoit pu apporter la plus petite altération à leur tendresse pour elle : elle étoit l'ame de la Cour ; elle en étoit adorée ; tous grands & petits, s'empressoient à lui plaire ; tout manquoit à chacun en son absence ; tout étoit rempli par sa présence. Son extrême faveur la faisoit infiniment compter ; & ses manières lui attiroient tous les cœurs.

Madame de Maintenon aimoit, ou plutôt adoroit la Princesse, dont les manières & les charmes lui avoient gagné le cœur. Elle en amusoit le Roi, fort utilement pour elle ; elle-même s'en amusoit ; & ce qui est véritable, quoique surprenant, elle s'en appuyoit, & quelquefois se dévoiloit devant elle.

Avec un penchant vif à la galanterie, jamais femme ne parut moins se soucier de sa figure, ni y prendre moins de précautions & de soins. Sa toilette étoit faite en un moment. Le peu qu'elle y donnoit, n'étoit que pour la Cour. Elle ne se soucioit de parure que pour les bals & les fêtes ; & ce qu'elle en prenoit, en tout autre tems, & le moins encore qu'il lui étoit possible, n'étoit que par complaisance pour le Roi.



MORT DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, DAUPHINE ET DU DAUPHIN.

LE cinq Février mil ſept cent douze ſur le ſoir, la fièvre prit par friſſons à Madame la Ducheſſe de Bourgogne ; elle ſe mit au lit, & ne put ſe lever même pour aller dans le cabinet du Roi après le ſouper. Le Samedi ſix, quoiqu'elle eût eu de la fièvre toute la nuit, elle ne laiſſa pas de ſe lever à ſon heure ordinaire, & de paſſer la journée comme de coutume ; mais le ſoir la fièvre la reprit. Elle continua médiocrement toute la nuit, & le Dimanche un peu moins ; mais ſur les ſix heures du ſoir, il lui prit tout-à-coup une douleur au-deſſus de la tempe, qui ne s'étendoit pas tant qu'une pièce de ſix ſols, mais ſi violente qu'elle fit prier le Roi, qui la venoit voir, de ne point entrer. Cette ſorte de rage de

douleur dura, ſans relâche, juſqu'au Lundi huit, & réſiſta au tabac en fumée & à mâcher, à quantité d'opium & à deux ſaignées du bras. La fièvre ſe montra davantage, lorſque les douleurs furent un peu calmées; elle dit qu'elle avoit un peu plus ſouffert qu'en accouchant. Un état ſi violent mit la chambre dans la rumeur. Mais on eſpéroit toujours beaucoup d'une Princeſſe adorée, à la vie de laquelle tenoit la fortune diverſe, ſuivant les divers états de ce qui compoſoit ce cercle.

La nuit du Lundi au Mardi, neuf Février, l'aſſoupiſſement fut grand toute la nuit & toute la journée, pendant laquelle le Roi s'approcha du lit bien des fois; la fièvre forte, les reveils courts avec la tête engagée, & quelques marques ſur la peau, qui firent eſpérer que ce ſeroit la rougeole, parce qu'il en couroit beaucoup, & que quantité de perſonnes connues en étoient en même tems attaquées à Verſailles & à Paris. La nuit du Mardi

di au mercredi dix, se passa d'autant plus mal, que l'espérance de rougeole étoit déjà évanouie.

Le Roi vint, dès le matin, chez Madame la Dauphine, à qui on avoit donné l'émétique ; l'opération en fut telle qu'on le pouvoit désirer ; mais sans produire aucun soulagement. On força le Dauphin, qui ne bougeoit de sa ruelle, de descendre dans les jardins pour prendre l'air, dont il avoit grand besoin ; mais son inquiétude le ramena incontinent dans la chambre.

Le mal augmenta sur le soir ; & à onze heures, il y eut un redoublement de fièvre considérable. Le jeudi, onze février, le Roi entra à neuf heures du matin chez la Dauphine, d'où Madame de Maintenon ne sortoit presque point, excepté les tems où le Roi étoit chez elle. La Princesse étoit si mal qu'on résolut de lui parler de recevoir les Sacremens. Quelque accablée qu'elle fût, elle s'en trouva surprise. Elle fit des questions sur

son état ; on lui fit les réponses les moins effrayantes qu'on pût ; mais sans se départir de la proposition ; & peu à peu des raisons de ne pas différer. Elle remercia de la sincérité de l'avis, & dit qu'elle alloit se disposer.

Au bout de peu de tems, on craignit les accidens. Le Père de la Rue, Jésuite, son Confesseur, & qu'elle avoit toujours paru aimer, s'approcha d'elle pour l'exhorter à ne pas différer la confession. Elle le régarda, répondit qu'elle entendoit bien, & en demeura là. Le Père de la Rue lui proposa de le faire à l'heure même, & n'en tira aucune réponse. En homme d'esprit, il sentit ce que c'étoit ; & en homme de bien, il tourna court à l'instant. Il lui dit qu'elle avoit peut-être quelque répugnance de se confesser à lui ; qu'il la conjuroit de ne s'en point contraindre ; de lui dire qui elle vouloit, & que lui même l'iroit chercher, & le lui ameneroit. Alors elle lui témoigna qu'elle seroit bien aise de se confesser à M. Bailly, Prêtre

de la Miſſion de la Paroiſſe de Verſailles. C'étoit un homme eſtimé, qui confeſſoit ce qu'il y avoit de plus régulier à la Cour, & qui, au langage du tems, n'étoit pas exempt du ſoupçon de Janſéniſme, quoique fort rare parmi les Lazariſtes. Il confeſſoit Meſdames du Châtelet & de Nogaret, Dames du Palais, auxquelles Madame la Dauphine en avoit quelquefois entendu parler.

Bailly ſe trouva être allé à Paris ; la Princeſſe en parut peinée, & avoit envie de l'attendre ; mais ſur ce que lui remontra le Père de la Rue, qu'il étoit bon de ne pas perdre un tems précieux, qui, après qu'elle auroit reçu les Sacremens, ſeroit utilement employé par les Médecins, elle demanda un Récolet qui s'appelloit le Père Noël, que le Père de la Rue fut chercher lui-même à l'inſtant, & lui amena. Rien n'eſt indifférent dans les Cours ; & ce changement de Confeſſeur occupa les eſprits.

Le Dauphin avoit ſuccombé ; il avoit

caché son mal, tant qu'il avoit pu, pour ne pas quitter le chevet du lit de la Dauphine; la fièvre trop forte pour être longtems dissimulée, l'arrêtoit; & les Médecins, qui lui vouloient épargner d'être témoin des horreurs qu'ils prévoyoient, n'oublièrent rien, & par eux-mêmes, & par le Roi, pour le retenir chez lui, & l'y soutenir de moment en moment par des nouvelles factices de son épouse.

La confession fut longue; l'Extrême-Onction fut administrée incontinent après, & le Saint Viatique tout de suite, que le Roi fut recevoir au pied du grand escalier. Une heure après, la Dauphine demanda qu'on fît les prières des agonisans. On lui dit qu'elle n'étoit point dans cet état là; & avec des paroles de consolation, on l'exhorta d'essayer de se rendormir. La Reine d'Angleterre vint de bonne heure l'après-dinée. Elle fut conduite par la galerie dans le sallon, qui la sépare de la chambre de la Dauphine. Le Roi & Madame de Maintenon étoient

dans ce fallon, où on fit entrer les Médecins pour consulter en leur présence.

Ils étoient sept de la Cour, ou mandés de Paris; tout d'une voix ils opinèrent à la saignée du pied avant le redoublement; & au cas qu'elle n'eût pas le succès qu'ils en désiroient, à donner de l'émétique à la fin de la nuit. La saignée du pied fut exécutée à sept heures du soir, le redoublement vint; ils le trouvèrent moins violent que le précédent. Le Roi vint de fort bonne heure chez Madame la Dauphine. L'émétique qu'elle prit sur les neuf heures du matin, fit peu d'éffet. La journée se passa en symptômes, tous plus fâcheux les uns que les autres; une connoissance par rares intervalles. Tout-à-fait sur le soir, la tête lui tourna dans la chambre, où on laissa entrer beaucoup de gens, quoique le Roi y fût, qui, peu avant qu'elle expira, en sortit & monta en carrosse, au pied du grand escalier, avec Madame de Maintenon & Madame de Caylus, & s'en alla à Marly.

Ils étoient l'un & l'autre dans la plus amère douleur, & ils n'eurent pas la force d'entrer chez le Dauphin.

Avec elle s'éclipserent joie, plaisirs, amusemens même, & toute espèce de graces. Les ténèbres couvrirent toute la surface de la Cour. Elle l'animoit toute entière ; elle en remplissoit tous les lieux à la fois ; elle occupoit tout ; elle en pénétroit tout l'intérieur. Si la Cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais Princesse si regrettée, jamais Princesse si digne de l'être. Aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, & l'amertume involontaire & secrette en est constamment demeurée, avec un vuide affreux, qui n'a pu être diminué.

Le Roi, pénétré de la plus vive doueur, qui fut la plus profonde qu'il ait jamais eue en sa vie, entra d'abord chez Madame de Maintenon, en arrivant à Marly, soupa seul chez lui dans sa chambre, & fut dans son cabinet avec M. Le Duc d'Orléans & ses enfans naturels.

M. Le Duc de Berry, tout occupé de son affliction qui fut véritable & grande, & plus encore de celle de M. Son frère, qui fut extrême, étoit demeuré à Versailles avec Madame la Duchesse de Berry, qui peut-être trop accessible à la jalousie du rang & de la faveur, suppléa, tant qu'elle put, au cœur par l'esprit, & tint une assez bonne contenance. Ils allèrent le lendemain matin à Marly, pour se trouver au reveil du Roi.

M. le Dauphin, malade & navré de la plus intime & de la plus amère douleur, ne sortit point de son appartement, où il ne voulut voir que M. son frère, son Confesseur, & le Duc de Beauvilliers, qui, malade depuis sept ou huit jours dans sa maison de la Ville, fit un effort pour sortir de son lit, & pour aller admirer dans son pupile tout ce que Dieu y avoit mis de grand, qui ne parut jamais tant qu'en cette affreuse journée, & en celles qui suivirent jusqu'à sa mort. Ce fut, sans s'en douter, la dernière fois qu'ils

ſe virent en ce monde; Cheverny, d'O & Gamaches paſſèrent la nuit dans ſon appartement, mais ſans le voir que des inſtans.

Le ſamedi matin, treize février, ils le preſſèrent de s'en aller à Marly, pour lui épargner l'horreur du bruit qu'il pouvoit entendre ſur ſa tête, où la Dauphine étoit morte. Il ſortit à ſept heures du matin, par une porte de derrière, de ſon appartement, où il ſe jetta dans une chaiſe bleue, qui le porta à ſon carroſſe. Il trouva dans l'une & dans l'autre piece quelques Courtiſans indiſcrets, qui lui firent leur révérence, & qu'il reçut avec un air de politeſſe.

Ses trois Ménins vinrent dans ſon carroſſe avec lui. Il deſcendit à la Chapelle, entendit la meſſe, & de là il ſe fit porter en chaiſe à une fenêtre de ſon appartement, par où il entra. Madame de Maintenon y vint auſſi-tôt: on peut juger quelle fut l'angoiſſe de cette entrevue. Elle n'y put tenir long-tems, & s'en retourna.

Il lui fallut essuyer Princes & Princesses, qui, par discrétion, n'y furent que des momens, même Madame la Duchesse de Berry & Madame de Saint-Simon avec elle, vers qui le Dauphin se tourna avec un air expressif de leur commune douleur. Il demeura quelque tems seul avec M. le Duc de Berry.

Le reveil du Roi approchant, les trois Ménins entrèrent; & je hasardai d'entrer avec eux. Il me montra qu'il s'en appercevoit avec un air de douceur & d'affection, qui me pénétra; mais je fus épouvanté de son regard également contraint, fixe, avec quelque chose de farouche, du changement de son visage. Il étoit debout; & peu d'instans après, on vint l'avertir que le Roi étoit éveillé. Les larmes qu'il retenoit, lui rouloient dans les yeux. A cette nouvelle, il se tourna, sans rien dire, & demeura. Il n'y avoit que ses trois Ménins, moi & Duchêne. Les Ménins lui proposèrent, une fois ou deux, d'aller chez le Roi; il ne remua,

ni ne répondit. Je m'approchai, & lui fis ſigne d'aller ; puis je le lui propoſai à voix baſſe ; voyant qu'il demeuroit & ſe taiſoit, j'oſai lui prendre le bras, lui repréſenter qu'il falloit bien que tôt ou tard il vît le Roi qui l'attendoit, & ſurément avec déſir de le voir & de l'embraſſer ; qu'il y avoit plus de grace à ne pas différer ; & en le preſſant de la ſorte, je pris la liberté de le pouſſer doucement. Il me jetta un regard à percer l'ame, & partit. Je le ſuivis quelques pas, & m'ôtai de là pour reprendre haleine. Je ne l'ai pas vû depuis. Plaiſe à la miſéricorde de Dieu, que je le voye éternellement, où ſans doute ſa bonté l'a mis !

Tout ce qui étoit dans Marly pour lors, en très-petit nombre, étoit dans le grand ſallon : Princes, Princeſſes, grandes entrées, étoient dans le petit, entre l'appartement du Roi & celui de Madame de Maintenon ; elle dans ſa chambre, qui, avertie du reveil du Roi, entra ſeule chez lui, à travers ce petit ſallon, &

tout ce qui y étoit y entra fort peu après.

Le Dauphin, qui entra dans les cabinets, trouva tout le monde dans la chambre du Roi, qui, dès qu'il le vit, l'appella pour l'embrasser tendrement, longuement & à reprises. Ces premiers momens, si touchans, ne se passèrent qu'en paroles, entrecoupées de larmes & de sanglots.

Le Roi, effrayé du visage de Monsieur le Dauphin, ordonna aux Médecins de lui tâter le pouls, qu'ils trouvèrent mauvais, à ce qu'ils dirent après; pour lors ils se contentèrent de dire qu'il n'étoit pas net, & qu'il seroit fort à propos qu'il allât se mettre dans son lit. Le Roi l'embrassa encore, lui recommanda fort tendrement de se conserver, & lui ordonna de s'aller coucher. Il obéit, & ne se releva pas.

Il étoit assez tard dans la matinée; le Roi avoit passé une cruelle nuit, & avoit fort mal à la tête. Il vit, à son dîner, le peu de Courtisans considérables qui s'y

présentèrent. L'après-dîner il alla voir le Dauphin, dont la fièvre étoit augmentée, & le pouls encore plus mauvais, il passa chez Madame de Maintenon, soupa seul chez lui, & fut dans son cabinet avec ceux qui avoient coutume d'y entrer.

Le Dauphin ne vit que ses Ménins, & des instans les Médecins ; peu de suite ; M. son frère assez, son confesseur, un peu M. de Chévreuse, & passa la journée en prières, & à se faire faire des lectures saintes.

La liste pour Marly se fit ; & les admis avertis, comme il s'étoit pratiqué à la mort de Monseigneur, arriverent successivement. Le lendemain dimanche, le Roi reçut, comme il avoit fait la veille. L'inquiétude augmenta sur le Dauphin. Lui-même ne cacha pas à Baudin, en présence de Duchêne & de M. de Cheverny, qu'il ne croyoit pas en relever. Il s'en expliqua plus d'une fois de même, & toujours avec un détachement, un mépris du monde, & de tout ce qu'il y a

de grand, une soumission & un amour de Dieu incomparables. On ne peut exprimer la consternation générale.

Le lundi quinze, le Roi fut saigné, & le Dauphin ne fut pas mieux que la veille. Le Roi & Madame de Maintenon le voyoient séparément plus d'une fois le jour. Du reste personne que M. son frère, des momens. Ses Ménins presque point; M. de Chevreuse quelque peu; & toujours en lectures & en prières.

Le mardi seize, il se trouva plus mal. Il se sentoit dévoré par un feu consumant, auquel la fièvre ne répondoit pas à l'extérieur; mais le pouls enfoncé & fort extraordinaire étoit très-menaçant. Le mardi fut encore plus mauvais, mais il fut trompeur.

Le mercredi dix-sept, le mal augmenta considérablement. J'en savois à tout moment des nouvelles par Cheverny; & quand Boulduc pouvoit sortir des instans de la chambre, il venoit me parler. c'étoit un excellent Apothicaire du Roi,

qui, après son père, avoit été & étoit encore le nôtre, avec un grand attachement, & qui en savoit autant que les meilleurs Médecins, comme nous l'avons expérimenté ; & avec cela beaucoup d'esprit & d'honneur, de discrétion & de sagesse. Il ne nous cachoit rien, à Madame de Saint-Simon & à moi ; il m'avoit parlé aussi net, dès le second jour, sur le Dauphin. Je n'espérois donc plus ; mais il se trouve pourtant qu'on espère jusqu'au bout contre toute espérance.

Le mercredi, les douleurs augmentèrent. Le soir fort tard, le Dauphin envoya demander au Roi la permission de communier le lendemain, de grand matin, & sans assistance, à la messe qui se disoit dans sa chambre. Le même soir du mercredi, j'allai assez tard chez le Duc & la Duchesse de Chévreuse, qui logeoient au premier Pavillon, & nous au deuxième, tous deux du côté du village de Marly. J'étois dans une désolation extrême ; à peine voyois-je le Roi une fois

le jour ; aux nouvelles, j'allois plusieurs fois le jour ; & uniquement chez M. & Madame de Chévreuse, pour ne voir que des gens aussi touchés que moi, & avec qui je fusse tout à fait libre. Madame de Chévreuse, non plus que moi, n'avoit aucune espérance ; M. de Chévreuse toujours tranquille, toujours espérant, toujours voyant tout en beau, essaya de nous prouver, par ses raisonnemens de physique & de Médecine, qu'il y avoit plus à espérer qu'à craindre, avec une tranquillité qui m'excéda, & me fit fondre sur lui avec assez d'indécence ; mais au soulagement de Madame de Chévreuse & de ce peu qui étoit avec eux, je m'en revins passer une cruelle nuit.

Le Jeudi matin dix-huit Février, j'appris dès le grand matin, que le Dauphin, qui avoit attendu minuit avec impatience, avoit oui la messe bientôt après, & communié ; avoit passé deux heures après dans une grande communication avec Dieu ; que sa tête s'étoit après embarrassée ;

& Madame de Saint-Simon me dit qu'il avoit reçu ensuite l'Extrême-onction ; enfin qu'il étoit mort à huit heures & demie. Ces mémoires ne sont pas faits pour y rendre compte de ce qui m'est personnel ; en les lisant, on en connoîtra assez, si jamais après moi ils paroissent, & dans quel état je pus être & Madame de Saint-Simon aussi : je me contenterai de dire qu'à peine parûmes-nous, les premiers jours, un instant chacun, que je voulus tout quitter, & me retirer de la Cour & du monde ; & que ce fut tout l'ouvrage de la sagesse, de la conduite de Madame de Saint-Simon sur moi, que de m'en empêcher avec bien de la peine.

M. le Duc de Bourgogne, l'héritier nécessaire, puis présomptif de la Couronne, nâquit terrible ; & dans sa première jeunesse, fit trembler. Dur, colère jusqu'aux derniers emportemens contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures & des élémens,

sans

sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ; opiniâtre à l'excès ; passionné pour tout excès de volupté. Il n'aimoit pas moins le vin, que les femmes, la bonne chere, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, & le jeu encore, où il ne pouvoit supporter d'être vaincu, & où le danger avec lui étoit extrême. Enfin livré à toutes les passions, & transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries ; saisissant les ridicules avec une justesse qui assommoit, de la hauteur des Cieux, il ne regardoit les hommes que comme des atomes, avec qui il n'avoit aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. A peine Messieurs ses frères lui paroissoient intermédiaires entre lui & le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois dans une égalité parfaite. L'esprit, la pénétration brilloient en lui de toutes parts, jusques dans ses emporte-

mens ; ses reparties étonnoient ; ses réponses tendoient toujours au juste & au profond, même dans ses fureurs. Il se jouoit des connoissances les plus abstraites. L'étendue & la vivacité de son esprit étoient prodigieuses, & l'empêchoient de s'appliquer à une seule chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable.

La nécessité de le laisser dessiner, en étudiant, à quoi il avoit infiniment de goût & d'adresse ; & sans quoi son étude étoit infructueuse, a peut-être nui à sa taille. Il étoit plutôt petit que grand, le visage long & brun ; le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux, toujours perçant, & une physionomie agréable, liante, fine, spirituelle jusqu'à inspirer de l'esprit ; le bas du visage assez pointu ; & le nez long, élevé, mais point beau, n'alloit pas si bien ; des cheveux chatains si crépus & en telle quantité qu'ils bouffoient à l'excès ; ses lèvres & la bouche

agréables, quand il ne parloit point; mais, quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le ratelier supérieur s'avançoit trop, & emboîtoit presque celui de dessous; ce qui, en parlant & en riant, faisoit un effet désagréable.

Il avoit les plus belles jambes & les plus beaux pieds, qu'après le Roi, j'aie jamais vus à personne; mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion de son corps. Il sortit droit d'entre les femmes. On s'apperçut de bonne heure que sa taille commençoit à tourner. On employa aussi-tôt & long-tems, la croix de fer qu'il portoit tant qu'il étoit dans son appartement, même devant le monde; & on n'oublia aucuns des jeux & des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte; il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boiteux, non qu'il n'eût les cuisses & les jambes parfaitement égales, mais parce qu'à mesure que son épaule grossit, il

n'y eut plus, des hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance; & au lieu d'être à plomb, il pencha d'un côté. Il n'en marchoit ni moins aisément, ni moins long-tems, ni moins vîte, ni moins volontiers; & il n'en aima pas moins la promenade à pied, & à monter à cheval, quoiqu'il y fût très-mal.

Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux perçans, un esprit si élevé, & parvenu à la vertu la plus extraordinaire & à la plus éminente & la plus solide piété, ce Prince ne se vit jamais tel qu'il étoit; pour sa taille, on ne s'y accoutuma jamais. C'étoit une foiblesse qui mettoit en garde contre les distractions & les indiscrétions, & qui donnoit de la peine à ceux de ses gens qui, dans son habillement & dans l'arrangement de ses cheveux, masquoient ce défaut naturel, le plus qu'il leur étoit possible, se tenoient en garde de lui laisser sentir qu'ils apperçussent ce qui étoit si visible.

Il en faut conclure qu'il n'eſt pas donné à l'homme d'être ici bas exactement parfait. Tant d'eſprit & une telle force d'eſprit, joint à une telle vivacité, à une telle ſenſibilité, à de telles paſſions, & toutes ſi ardentes, n'étoient pas d'une éducation facile. Le Duc de Beauvilliers, qui en ſentoit exactément les difficultés & les conſéquences, s'y ſurpaſſa lui-même, par ſon application, ſa patience, la variété des remèdes. Peu aidé d'ailleurs, il ſe ſécourut de tout ce qu'il trouva ſous ſa main.

Fénélon, Fleury, ſon Précepteur, qui a donné une ſi belle hiſtoire de l'Egliſe, quelques Gentilshommes de la manche, Moreau, premier valet de chambre fort au-deſſus de ſon état, ſans ſe méconnoître, quelques rares valets de l'intérieur, le Duc de Chévreuſe ſeul du dehors; tous furent mis en œuvre, & tous du même eſprit, travaillerent chacun, ſous la direction du Gouverneur, dont l'art déployé dans un récit, ſeroit

un ouvrage également curieux & instructif; mais Dieu qui est le maître des cœurs, & dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce Prince un ouvrage de sa droite; & entre dix-huit à vingt ans, il accomplit son œuvre.

De cet abyme sortit un Prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, & autant & quelquefois au delà de ce que son état pouvoit comporter; humble & austère pour soi, tout appliqué à ses obligations; & les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils & de sujet à ceux auxquels il se voyoit destiné. La briéveté des jours faisoit toute sa douleur. Il mit toute sa force & sa consolation dans la prière, & ses préparatifs en de pieuses lectures.

Son goût pour les sciences abstraites, sa facilité à les pénétrer lui déroba d'abord un tems qu'il reconnut bientôt devoir à l'instruction des choses de son état, & à la bienséance d'un rang destiné à

régner, & à tenir, en attendant, une Cour.

L'apprentissage de sa dévotion & l'appréhension de la foiblesse pour les plaisirs, le rendirent d'abord sauvage. La vigilance sur lui-même, à qui il ne passoit rien, & à qui il croyoit ne devoir rien passer, le renferma dans son cabinet, comme dans un asile impénétrable aux occasions.

Que le monde est étrange ! il l'eût abhorré dans son premier état, & il fut tenté de mépriser le second. Le Prince le sentit; il le supporta, il attacha avec joie cette sorte d'opprobre à la croix de son Sauveur, pour se confondre soi-même dans l'amer souvenir de son orgueil passé. Ce qui lui fut le plus sensible, il le trouva dans les traits les plus appésantis de sa plus intime famille.

Le Roi, malgré sa dévotion & sa régularité, vit bientôt, au moins avec étonnement, un Prince de cet âge censurer, sans le vouloir, sa vie par

sienne, se refuser un Bureau neuf pour donner aux pauvres le prix qui y étoit destiné, & le remercier modestement d'une dorure nouvelle, dont on vouloit rajeunir son petit appartement.

On a vu combien il fut piqué de son refus trop obstiné, de se trouver à un Bal de Marly le jour des Rois. Véritablement ce fut la faute d'un novice; il devoit ce respect, tranchons le mot, cette charitable condescendance au Roi son grand-père, de ne pas l'irriter par cet étrange contraste; mais au fond & en soi, action bien grande, qui l'exposoit à toutes les suites du dégoût qu'il donnoit de lui au Roi, & aux propos d'une Cour dont le Roi étoit l'idole, & qui tournoit en ridicule une telle singularité.

Monseigneur ne lui étoit pas une épine moins aiguë; tout livré à autrui, dont la politique redoutoit déjà ce jeune Prince, n'en appercevoit que l'écorce & la rudesse, & s'en aliénoit comme d'un censeur.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne alarmée d'un époux ſi auſtère, n'oublioit rien pour lui adoucir les mœurs. Ses charmes dont il étoit pénétré, la politique & les importunités effrénées des jeunes Dames de ſa ſuite, déguiſées en cent formes diverſes ; l'appas des plaiſirs & des parties auxquelles il n'étoit rien moins qu'inſenſible ; tout étoit déployé chaque jour dans l'intérieur des cabinets.

Les remontrances de Madame de Maintenon, & les propos du Roi, l'aliénation de Monſeigneur, les préférences malignes de la Cour intérieure, & les ſciences trop naturelles pour M. le Duc de Berry, que ſon ainé, traité là en étranger qui peſe, voyoit chéri & attiré avec applaudiſſement ; il faut une amė bien forte pour ſoutenir de telles épreuves, & tous les jours, ſans en être ébranlé ; il faut être puiſſamment ſoutenu de la main inviſible, quand tout après ſe refuſe au-

dehors, & qu'un Prince de ce rang se voit livré au dégoût des siens, devant qui tout fléchit, & presque au mépris d'une Cour qui n'étoit plus retenue, & qui avoit une secrette frayeur de se trouver un jour sous ses loix.

Cependant rentré de plus en plus en lui-même par le scrupule de déplaire au Roi, de rebuter Monseigneur, & de donner aux autres de l'éloignement pour la vertu, l'écorce rude & dure s'adoucit peu-à-peu; mais sans intéresser la solidité du tronc.

Il comprit enfin ce que c'est que de quitter Dieu pour Dieu, & que la pratique fidèle des devoirs de l'état où Dieu vous a mis en la piété solide qui lui est la plus agréable ne suffisoit pas seule. Il se mit donc à s'appliquer presque uniquement aux choses qui pouvoient l'instruire au Gouvernement. Il se prêta plus au monde; il le fit même avec tant de grâce & un air si naturel qu'on sentit bientôt la raison de s'y être refusé, & la peine à ne faire

que s'y prêter ; & le monde qui se plait tant à être aimé, commença à devenir raisonnable.

Il réussit fort au gré des troupes, à sa première Campagne en Flandre, avec le Maréchal de Boufflers. Il ne plut pas moins à sa seconde, avec le Maréchal de Tallart : & s'y montra par-tout fort libre & fort au delà de ce que vouloit Marsin, qui lui avoit été donné pour son mentor.

Devenu le dépositaire du Roi, de son autorité dans les affaires & dans les grâces, & des soins pour le détail du Gouvernement, ce fut alors qu'il redoubla plus que jamais d'application aux choses du Gouvernement, & à s'instruire de tout ce qui pouvoit l'en rendre plus capable. Il bannit tout amusement des sciences pour partager son cabinet entre la prière qu'il abrégea & l'instruction qu'il multiplia ; & le dehors entre son assiduité auprès du Roi, ses soins pour Madame de Maintenon ; la bienséance & son goût

pour son épouse, son attention à tenir une Cour, & à s'y rendre accessible & aimable.

Plus le Roi l'éleva, plus il affecta de se tenir soumis en sa main; plus il lui montra de considération & de confiance, plus il sut répondre par le sentiment, par la sagesse, les connoissances, sur-tout par une modération éloignée de tous désirs & de toutes complaisances en soi-même, beaucoup moins de la plus légère présomption. Son secret & celui des autres fut toujours impénétrable chez lui.

Sa confiance en son Confesseur n'alloit pas jusqu'aux affaires. On ne sait si celle qu'il auroit prise en M. de Cambrai, auroit été plus étendue; on n'en peut juger que par celle qu'il avoit en M. de Chévreuse, & plus en M. de Beauvilliers qu'en qui que ce fût.

On peut dire, de ces deux beaux-frères, qu'ils n'étoient qu'une ame, & que M. de Cambrai en étoit la vie & le mouvement. Leur abandon pour lui

étoit sans bornes ; leur commerce secret étoit continuel. Il étoit sans cesse consulté sur les grandes & les petites choses ; publiques, politiques, domestiques. Leur confiance de plus étoit entre ses mains. Le Prince ne l'ignoroit pas, & je me suis toujours persuadé, sans néanmoins aucune notion ; seulement par présomption ; que le Prince se consultoit par eux, & que c'étoit par eux que s'entretenoit cette amitié, cette estime, cette confiance pour lui, si haute & si connue.

Il comptoit sûrement les entendre tous trois, quand il écoutoit l'un d'eux. Sa confiance néanmoins avoit des degrés entre les beaux-frères. S'il l'avoit avec abandon pour quelqu'un, c'étoit certainement pour le Duc de Beauvilliers. Toutes fois, il y avoit des choses où le Duc n'entâmoit point son sentiment, par exemple, beaucoup de celles de la Cour de Rome, d'autres qui regardoient le Cardinal de Noailles, quelques autres de goût & d'affection ; c'est ce que j'ai vu de

mes yeux & oüi de mes oreilles.

Le discernement de ce Prince n'étoit donc point asservi ; mais, comme l'abeille, il ramassoit la plus parfaite substance des plus belles & des meilleures fleurs. Il s'attachoit à connoître les hommes, à tirer d'eux les instructions & les lumières qu'il en pouvoit espérer. Il conféroit quelquefois, mais rarement avec quelques-uns, & à la passade, sur des affaires particulières ; plus rarement en secret sur des éclaircissemens qu'il jugeoit nécessaires, mais en passant & sans habitude.

Je n'ai point su, & cela ne m'auroit point échappé, qu'il travailloit habituellement avec personne autre qu'avec les Ministres, (le Duc de Chévreuse l'étoit) & avec quelques Prélats.

Hors de ce nombre, j'étois le seul qui eût ses accès libres & fréquens, soit de sa part ou de la mienne. Là il découvroit son ame, & pour le présent & pour l'avenir, avec confiance ; & toutefois

avec sagesse, avec retenue, avec discrétion. Il se laissoit aller sur les plans qu'il croyoit nécessaires; il se livroit sur les choses générales; il se retenoit sur les particulières, & plus encore sur les particuliers; mais, comme sur cela même, il vouloit tirer de moi tout ce qui pouvoit lui servir, je donnois adroitement lieu à des échappées, & souvent avec succès, par la confiance qu'il avoit prise en moi de plus en plus, & que je devois au Duc de Beauvilliers, & en sous ordre, au Duc de Chévreuse, à qui je ne rendois le même compte qu'à son beau-frère, mais à qui je ne laissois pas que de m'ouvrir fort souvent, comme lui à moi.

Un Volume ne décriroit point suffisamment ces divers tête-à-tête entre ce Prince & moi. Quel amour du bien! quel dépouillement de soi-même! quelles recherches! quels fruits! quelle pureté d'objets! oserai-je le dire, quels effets de la divinité dans cette ame candide, simple, forte, qui, autant qu'il est don-

né à l'homme ici bas, en avoit conſervé l'image! . . . . .

On y ſentoit briller les traits d'une éducation généralement laborieuſe & induſtrieuſe, également ſavante, ſage, chrétienne, & les réflexions d'un diſciple lumineux, qui étoit né pour le commandement. Là s'éclipſoient les ſcrupules qui le dominoient en public. Il vouloit ſavoir à qui il avoit, & à qui il auroit affaire; il mettoit en jeu le premier pour profiter d'un tête-à-tête ſans fard & ſans intérêt : mais que ſon entretien étoit vaſte! & que les charmes qui s'y trouvoient étoient agités par la variété; où le Prince s'eſpaçoit, & par art & par entraînement de curioſité, & par la ſoif de ſavoir! De l'un à l'autre, il promenoit ſon homme ſur tant de matières, ſur tant de choſes, de gens & de faits, que qui n'auroit pas eu à la main de quoi le ſatisfaire, en ſeroit ſorti bien mal content de lui, & ne l'auroit pas laiſſé ſatisfait.

La préparation étoit également impré-

vue

vue & impoſſible. C'étoit dans les impromptus que le Prince cherchoit à puiſer des vérités, qui ne pouvoient ainſi rien emprunter d'ailleurs, & à éprouver ſur des connoiſſances, ainſi variées, quel fond il pouvoit faire, en ce genre, ſur le choix qu'il avoit fait.

De cette façon, ſon homme qui avoit compté ſur une matière à traiter avec lui, & en avoir pour un quart-d'heure, pour une demie-heure, y paſſoit deux heures & plus, ſuivant que le tems laiſſoit plus ou moins de liberté au Prince. Il le ramenoit toujours à la matière qu'il avoit deſtiné de traiter en principal; mais à travers les particulières qu'il préſentoit, & qu'il manioit en maître, & dont quelques-unes étoient aſſez ſouvent ſon objet principal; là, nul verbiage, nul compliment, nulle louange, nulle chéville, aucune préface, aucun conte, pas la plus légère plaiſanterie. Tout objet, tout deſſein, tout ſerré, tout ſubſtantiel, au fait, au but, rien ſans raiſon, rien ſans cauſe,

rien sans amusement & par plaisir. C'étoit là que la charité générale l'emportoit sur la particulière, & que ce qui étoit sur le compte de chacun, se discutoit exactement. C'étoit là que les plans, les arrangemens, les changemens, les choix se formoient, se nourrissoient, se découvroient souvent tous arrangés, sans le savoir, avec le Duc de Beauvilliers; quelquefois lui & le Duc de Chévreuse, qui néanmoins tous deux ensemble étoient très-rarement avec lui. Quelquefois encore il y avoit de la réserve pour tous les deux, ou pour l'un ou l'autre, quoique rarement pour Monsieur de Beauvilliers. Mais en tout & par-tout un inviolable secret dans toute sa profondeur.

Avec tant & de si grandes parties, ce Prince si admirable ne laissoit pas que de montrer un recoin d'homme, c'est-à-dire, quelques défauts; & c'est ce qu'avec tant de solide & de grand, on avoit peine à comprendre, parce qu'on ne vouloit pas se souvenir qu'il n'avoit été que

vices & défauts, ni réfléchir ſur les prodigieux changemens, & ce qu'il en avoit dû coûter, pour qui en avoit fait un Prince déjà ſi proche de toutes perfections, qu'on s'étonnoit, en le voyant de près, qu'il ne l'eût pas encore atteinte juſqu'à ſon comble.

J'ai touché ailleurs quelques-uns de ſes légers défauts, qui, malgré ſon âge, étoient encore des enfances, qui ſe corrigeoient aſſez tous les jours, pour faire ſainement augurer que bientôt elles diſparoîtroient toutes.

Un plus important que la réflexion & l'expérience auroient guéri, c'eſt qu'il étoit quelquefois des perſonnes, mais rarement, pour qui l'eſtime & l'amitié, de goût même aſſez familieres, ne marchoient pas de compagnie : ſes ſcrupules, ſes mal-aiſes, ſes minuties de dévotion, diminuoient tous les jours ; & tous les jours il réuſſiſſoit en quelque choſe. Sur-tout il étoit bien guéri de préférer pour le choix, la piété à tout autre talent, c'eſt-à-dire,

de faire un Miniſtre, un Ambaſſadeur, un Général, plus par rapport à ſa piété, qu'à ſa capacité & à ſon expérience ; & il s'étoit encore perſuadé que de fort honnêtes gens, & propres à beaucoup de choſes, pouvoient l'être, ſans être livrés aux pratiques de la dévotion, & devoient être mis en œuvre, & qu'il y avoit du danger à faire des hypocrites.

Comme il avoit le ſentiment trop vif, il le paſſoit aux autres, & ne les en aimoit & eſtimoit pas moins. Jamais homme ſi amoureux de l'ordre, ne s'y connut mieux, ni ſi déſireux de le retablir en tout, d'ôter la confuſion, & de mettre les gens & les choſes à leur place.

Inſtruit au dernier point de tout ce qui doit régler cet ordre, par maximes, par juſtice & par raiſon, & attentif, avant qu'il fût le maître, de rendre à l'âge, au mérite & à la naiſſance, au rang, la diſtinction propre à chacune

de ces choſes, & de la marquer en toutes occaſions.

Ses deſſeins allongeroient trop ces Mémoires ; les expliquer ſeroit un ouvrage à part, mais un ouvrage à faire mourir de regrets, ſans entrer dans mille détails ſur le commun, ſur les perſonnes, je ne puis m'en refuſer toutefois ici quelque choſe.

L'anéantiſſement de la nobleſſe lui étoit odieux ; & ſon égalité entr'elle inſupportable. Cette dernière nouveauté, qui ne ſe doit qu'aux dignités, & qui confondoit le noble, avec le gentilhomme, & ceux-ci avec les Seigneurs, lui paroiſſoit de la dernière injuſtice ; & ce défaut de gradation fut une cauſe prochaine & deſtructive d'un Royaume tout Militaire.

Il ſe ſouvenoit que la France n'avoit dû ſon ſalut, dans les plus grands périls, ſous Philippe de Valois, ſous Charles V, ſous Charles VII, ſous Louis XII, ſous François I, ſous ſes petits fils ;

sous Henri IV. qu'à cette Noblesse, qui se connoissoit & se tenoit dans les bornes de ses différences réciproques; qui avoit la volonté & le moyen de marcher au secours de l'Etat par bandes & par Provinces, sans embarras, ni confusion, parce qu'aucun n'étoit sorti de son état, & ne faisoit difficulté d'obéir à plus grand que lui; il voyoit ce secours éteint par les contraires, & qu'il n'y avoit aucun parvenu qui n'en soit venu à prétendre l'égalité à tout autre; par conséquent plus rien d'organisé, plus de commandement & d'obéissance.

Quant aux moyens, il étoit touché, jusqu'au plus profond de son cœur, de la ruine de la Noblesse, des voies prises & toujours continuées pour s'y tenir; abâtardissement que la misère & le mélange du sang, par les continuelles mésalliances, nécessaires pour avoir du pain, établit dans les courages, & pour valeur, & pour vertu & pour sentiment.

Il étoit indigné de voir cette Nobles-

se Françoise si célèbre, si illustre, devenue un peuple presque de la même sorte que le peuple même, & seulement distingué de lui, en ce que le peuple a la liberté de tout travail, de tout négoce, des armes, au lieu que la Noblesse est devenue un autre peuple, qui n'a d'autre choix, ou qu'une mortelle & ruineuse oisiveté, qui par son inutilité à tout, la rend à charge & méprisée; ou d'aller à la guerre se faire tuer à travers les insultes des Commis, des Secrétaires d'Etat & des Secrétaires des Intendans, sans que le plus grand nombre de cette Noblesse par la naissance & par les dignités, qui, sans sortir de son ordre, les met au-dessus d'elle, puisse éviter ce même sort d'inutilité, ni les dégoûts des maîtres de la plume, lorsqu'ils servent dans les Armées; sur-tout il ne pouvoit se consoler sur l'injure faite aux armes, par lesquelles cette Monarchie s'est fondée & maintenue; qu'un Officier vétéran, souvent couvert de bles-

ſures, même Lieutenant-Général des Armées, retiré chez lui avec eſtime & réputation, avec penſions même, y ſoit réellement mis à la taille avec tous les autres payſans de la Paroiſſe, s'il n'eſt pas noble; &, comme je l'ai vu arriver à d'anciens Capitaines, Chevaliers de St. Louis & à penſions, ſans remède pour les en exempter, tandis que les exemptions ſont ſans nombre pour les vils employés de la petite robe & de la Finance, même après les avoir vendus, & quelquefois héréditaires.

Ce Prince ne pouvoit s'accoutumer qu'on ne pût parvenir à gouverner l'Etat en tout ou en partie, ſi on n'avoit été maître des Requêtes, & que ce fût entre les mains de la jeuneſſe de cette magiſtrature, que toutes les Provinces fuſſent miſes pour les gouverner en tout genre & ſeuls, chacun la ſienne à ſa pleine & entière diſcrétion, avec un pouvoir infiniment plus grand & une autorité plus libre & plus entière ſans

nulle comparaison, que le Gouverneur de ces Provinces en avoit jamais eue ; qu'on avoit pourtant voulu si bien abattre, qu'il ne leur en étoit resté que le nom & les appointemens uniques ; & ne trouvoit pas moins scandaleux que le commandement de quelque Province fût joint, & quelquefois, attaché à la place du chef du Parlement de la même Province, en l'absence du Gouverneur & du Lieutenant-Général en titre ; laquelle étoit nécessairement continuelle, avec le même pouvoir sur les troupes qu'eux.

Je ne répéterai point ce qu'il pensoit sur le pouvoir & sur l'élévation des Secrétaires d'Etat, des autres Ministres & de la forme de leur gouvernement. On sait ce qu'il sentoit & pensoit sur la Finance & sur les Financiers. Le nombre immense de gens employés à lever & percevoir les impositions ordinaires & extraordinaires, & la manière de les lever ; la multitude énorme d'Offices &

d'Officiers de Justice de toute espèce ; celle des procès, des chicanes, des frais.

L'iniquité de la prolongation des affaires, les ruines & les cruautés qui s'y commettent, étoient des objets d'une impatience qui lui inspiroit presque celle d'être en pouvoir d'y remédier. La comparaison qu'il faisoit des pays d'État avec les autres, lui avoit donné la pensée de séparer le Royaume en parties, autant qu'il se pouvoit égaler pour la richesse, de faire administrer chacune par ses États, de les simplifier tous pour en bannir la cohue & le désordre ; & d'un extrait aussi fort simplifié de tous ces États des Provinces, en former quelquefois des États Généraux du Royaume.

Ce n'étoit pas qu'il leur crût aucune sorte de pouvoir. Il étoit trop instruit pour ignorer que ce corps, tout auguste que sa représentation le rendroit, n'est qu'un corps de plaignans, de remontrans ; & quand il plait au Roi de le lui

permettre, un corps de proposans; mais ce Prince se seroit plu dans le sein de la Nation rassemblée; il croyoit trouver des avantages infinis, d'être informé des maux & des remèdes, par des Députés qui connoitroient les premiers par expérience, & de consulter les derniers avec ceux sur qui ils devoient porter. Mais dans ces États, il n'en vouloit connoître que trois, & laissoit fermement dans le troisième celui qui si nouvellement a paru vouloir s'en tirer.

A l'égard des rangs, des dignités, des charges; les rangs étrangers, ou prétendus tels, n'étoient pas dans son goût & dans ses maximes. Voilà ce qui en étoit pour sa règle des rangs.

Il n'étoit pas plus favorable aux dignités étrangères; son dessein n'étoit pas aussi de multiplier les premières dignités du Royaume.

Il vouloit néanmoins favoriser la première Noblesse par des distinctions. Il sentoit combien elles étoient impossibles

par naissance entre les vrais Seigneurs ; & il étoit choqué qu'il n'y eût ni distinction, ni récompense à leur donner que les premières, & le comble de toutes.

Il pensoit donc, à l'exemple, & non sur le modèle de l'Angleterre, à des dignités moindres en tout que celles de Duc, les unes héréditaires & de divers dégrès avec leur rang & leur distinction propres, les autres à vie, en leur manière de Ducs non vérifiés ou à brévet.

Le Militaire en auroit eu aussi dans le même plan, & par la même raison, au-dessous des Maréchaux de France.

L'Ordre de Saint-Louis auroit été moins commun, & celui de Saint-Michel, tiré de son obscurité & remis en honneur, pour rendre plus réserré celui du Saint-Esprit.

Pour les charges, il ne comprenoit pas comment le Roi avoit eu pour les Ministres la complaisance de laisser tomber les premières, après les grands de

la Cour, dans l'abjection où de l'une à l'autre toutes sont tombées.

Le Dauphin auroit pris plaisir d'y être servi & environné par de véritables Seigneurs, & il auroit illustré d'autres charges moindres, & ajouté quelques-unes de nouvelles pour des personnes de qualité moins distinguées.

Ce tout ensemble, qui eût décoré sa Cour & l'Etat, lui auroit fourni beaucoup de récompenses; mais il n'aimoit pas les perpétuelles, ni que la même charge, le même gouvernement devînt comme patrimoine, par l'habitude de passer toujours de père au fils.

Son projet de libérer peu-à-peu toutes les charges de cour & de guerre, pour en ôter à toujours la vénalité, n'étoit pas favorable aux brévets de retenue, ni aux survivancesqui ne laissoient rien aux jeunes gens à prendre, ni à désirer.

Quant à la guerre, il ne pouvoit goûter l'ordre du tableau que Louvois

a introduit de son autorité. Ce Prince regardoit cette innovation comme la destruction de l'émulation, par conséquent du désir de s'appliquer, d'apprendre ; & de faire comme la cause de ces immenses promotions, qui font des Officiers-Généraux, sans nombre, qu'on ne peut pour la plupart employer, ni récompenser ; & parmi lesquels on en trouve si peu qui aient de la capacité & du talent ; ce qui remonte enfin jusqu'à ceux qu'il faut bien faire Maréchaux de France ; & entre ces derniers, jusqu'aux Généraux des Armées, dont l'Etat éprouve les funestes suites, sur-tout depuis le commencement de ce siècle, parce que ceux qui ont précédé cet établissement, n'étoient déjà plus, ou hors d'état de servir.

Cette grande & sainte maxime, que les Rois doivent aux peuples, étoit si avant imprimée dans son ame, qu'elle lui avoit rendu le luxe & la guerre odieux. C'est ce qui le faisoit

quelquefois s'expliquer trop librement ſur la dernière, emporté par une vérité trop dure pour les oreilles du monde; ce qui a quelquefois fait dire ſiniſtrement, qu'il n'aimoit pas la guerre. Sa juſtice étoit munie de ce bandeau impénétrable, qui en fait toute la ſureté. Il ſe donnoit la peine d'étudier les affaires qui ſe préſentoient à juger devant le Roi, aux Conſeils des Finances, des Dépêches; & ſi elles étoient grandes, il y travailloit avec gens du métier, dont il puiſoit les connoiſſances, ſans ſe rendre eſclave de leurs opinions.

Il communioit au moins tous les quinze jours, avec un recueillement & un abaiſſement qui frappoit; toujours en collier de l'Ordre, en Rabat & en manteau court. Il voyoit ſon Confeſſeur, Jéſuite, une ou deux fois la ſemaine, & quelquefois fort long-tems; ce qu'il abrégea beaucoup dans la ſuite, quoiqu'il approchât plus ſouvent de la communion. Sa converſation étoit aimable, tant qu'il

pouvoit, solide, & par goût, toujours mesurée à ceux à qui il parloit. Il se délassoit volontiers à la promenade, c'étoit là où elle paroissoit le plus; s'il y trouvoit quelqu'un avec qui il pût parler de sciences, c'étoit son plaisir; mais plaisir modeste seulement, pour s'amuser & s'instruire; en dissertant quelque peu, & en écoutant davantage; mais ce qu'il y cherchoit le plus, c'étoit l'utile, des gens à faire parler sur la guerre & les places, sur la Marine & le Commerce, sur les pays & les Cours Etrangères, quelquefois sur des faits particuliers & publics, sur des points d'histoire, ou de guerre, passée depuis long-tems. Ces promenades qui l'instruisoient beaucoup, lui concilioient les esprits, les cœurs, l'admiration, les plus grandes espérances. Il avoit mis, à la place des spectacles, qu'il s'étoit retranchés depuis fort long-tems, un petit jeu, où les plus médiocres bourses pouvoient atteindre, pour pouvoir varier & partager l'honneur

neur de jouer avec lui, & se rendre cependant visible à tout le monde. Il fut toujours sensible au plaisir de la table & de la chasse ; il se laissoit aller à la derniere avec moins de scrupule ; mais il craignoit son foible pour l'autre, & y étoit d'excellente compagnie, quand il s'y laissoit aller.

Il connoissoit parfaitement le Roi ; il le respectoit ; & sur la fin, il l'aimoit en fils, & lui faisoit une cour attentive de sujet ; mais qui sentoit ce qu'il etoit. Il cultivoit Madame de Maintenon avec les égards que leur situation demandoit. Tant que Monseigneur vécut, il lui rendit tout ce qu'il lui devoit avec soin. On y sentoit la contrainte, encor plus avec Mlle. Choin, & le mal-aise avec tout cet intérieur de Meudon.

Il aimoit les Princes, ses Freres, avec tendresse, & son épouse avec la plus grande passion. La douleur de sa perte pénétra ses plus intimes moëlles. La piété y surnagea par les plus prodigieux ef-

forts. Le sacrifice fut entier ; mais il fut sanglant dans cette terrible affliction ; rien de bas, rien de petit, rien d'indécent. On voyoit un homme hors de lui, qui s'extorquoit une surface unie, & qui y succomboit. Ses jours en furent bientôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie. Il ne crut point en relever ; mais grand Dieu ! quel spectacle vous donnâtes en lui ! & que n'est-il permis encore d'en révéler des parties si secrètes & si sublimes qu'il n'y a que vous qui puissiez les donner, & en connoître tout le prix ! Quelle imitation de Jesus-Christ sur la Croix ! On ne dit pas seulement à l'égard de la mort & des souffrances ; son ame s'éleva bien au-dessus : quel surcroit de détachement ! quels vifs élans d'actions de graces d'être préservé du Sceptre & du compte qu'il en faut rendre ! quelle soumission ! & combien parfaite ! quel ardent amour de Dieu ! quel perçant regard sur son néant & ses péchés ! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde !

quelle religieuse & humble crainte ! quelle tempérée confiance ! quelle sage paix ! quelles lectures ! quelles prières continuelles ! quel ardent désir des derniers Sacremens ! quel profond recueillement ! quelle invicible patience ! quelle douceur ! quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchoit ! quelle charité pure, qui le pressoit d'aller à Dieu ! La France enfin tomba sous ce dernier châtiment. Dieu lui montra un Prince qu'elle ne méritoit pas ; la terre n'en étoit pas digne ; il étoit mûr déjà pour l'éternité.

Fin du premier Volume.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table du Tome premier.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table du Tome premier.

